

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

TROISIÈME ANNÉE.

CINQUIÈME SÉRIE.—TROISIÈME LIVRAISON.

PRIX 30 SOLS OU 25 CENTS.

La. Ruche LITTÉRAIRE.

MAI, 1859.

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-en-chef.*

G. H. CHERRIER.—*Éditeur-propriétaire.*

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

MONTREAL:

DES PRESSES A VAPEUR DU CANADA DIRECTORY, RUE ST-NICOLAS.



PAR

H. EMILE CHEVALIER,

NOUVELLEMENT PUBLIÉS:

L'HÉROÏNE DE CHATEAUGUAY.....	\$0 25
LE FOYER CANADIEN.....	\$0 25
L'ART DE LA BEAUTÉ.....	\$0 25
LES TRAPPEURS DE LA BAIE D'HUDSON.....	\$1 00
LE PIRATE DU ST. LAURENT.....	\$0 50

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT:

LES NUITS DE MONTRÉAL.....	\$0 50
----------------------------	--------

LE GUERRIER NOIR,

(Pour faire suite aux Trappeurs de la Baie d'Hudson)

LIBRAIRIE SCOLAIRE, LITTÉRAIRE,
DE JURISPRUDENCE ET DE MÉDECINE,

N^o. 74 et 76, Rue Notre Dame.

M. E. PELLETIER et Cie.,

ONT l'honneur d'informer MM. les Supérieurs de collège, les Commissaires d'école, les Marchands de la campagne, ainsi que le public en général, qu'ils se proposent d'ouvrir une Librairie sous la raison sociale ci-dessus, au premier de mai prochain, Nos 74 et 76, Rue Notre Dame, maison voisine du bureau de l'Instruction Publique. Ils auront constamment en mains un assortiment de livres de Théologie, Méditations, Histoire, Littérature, Jurisprudence, Médecine, et l'assortiment le plus complet de classiques Français, Anglais, Grecs et Latins, livres de Prières, livres pour récompense, ainsi qu'un assortiment de papeterie, d'articles de bureaux et de fournitures d'école, le tout à des conditions très libérales.

LES SOUSSIGNÉS saisissent cette occasion pour inviter les messieurs du Clergé à bien vouloir honorer leur *Librairie* d'une visite, pour se convaincre que les bruits que quelques personnes malveillantes se plaisent à répandre sur leur compte sont faux, et que leur bibliothèque ne contient aucun livre ou ouvrage que puisse réprover la censure la plus stricte.

M. E. PELLETIER et Cie.,
Libraires.

MONTRÉAL, Mars, 1859.

RUCHE LITTÉRAIRE.

VOLUME III.

MAI 1859.

NUMÉRO 3.

DE L'HOMME DE LETTRES.

ET DE SON INFLUENCE SUR LA SOCIÉTÉ.

(Premier article.)

Époque grecque.

I.

L'histoire de la littérature est celle de la civilisation. Connaître exactement l'histoire littéraire d'une nation, c'est en connaître également les mœurs, les lois, le caractère et les habitudes sociales.

L'homme de lettres est donc l'agent le plus puissant de la civilisation et du progrès. C'est lui qui porte la lumière dans le chaos des âges. Sans lui, l'histoire de l'humanité ne serait qu'une immense et sombre nécropole, où crouleraient pêle-mêle les générations successives. Les institutions naissent et meurent; les conquérans passent rapides au milieu du carnage et des ruines; les monumens en pierre de taille disparaissent eux-mêmes ravagés par la main des siècles, les monumens littéraires seuls restent debout, comme des jalons sublimes, pour attester le passage des sociétés antiques et l'existence des civilisations disparues.

II.

En effet, ce sont des monumens littéraires qui nous permettent de remonter aux temps les plus reculés; avant eux tout est ténébreux, confusion et barbarie. Que nous reste-t-il de la vieille civilisation chinoise? Un nom de livre et un nom d'homme; les *Moximes*, de Confucius; de la civilisation indienne? un poème, les *Védas*; de la civilisation hébraïque? encore un poème, la *Genèse*; de la civilisation chaldéenne? la science astronomique des mages; de la civilisation égyptienne et phénicienne? les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

La poésie, la morale, la législation, la politique, l'éloquence, et en général tous les trésors des nations policées, sont donc sortis du cerveau de l'homme de lettres. A ce point de

vue, l'homme de lettres occupe une place à part dans l'histoire de l'humanité.

Nous allons étudier sa physionomie et chercher quelle fut son influence aux différentes époques, et notamment dans la société française. Voyons d'abord le rôle qu'il joua dans les civilisations grecque et romaine, ces deux mères des civilisations modernes.

III.

Le mot *d'homme de lettres* est d'invention toute moderne.

Chez les Grecs, l'homme de lettres s'appelait *grammairien*, parce qu'en effet la grammaire est la science du langage. Le nom de grammairien s'appliquait non-seulement au littérateur, mais encore à tous ceux qui s'exerçaient dans la science de parler et d'écrire. L'historien, le philosophe, le poète, l'orateur, étaient des grammairiens, et il n'était pas rare de voir les hommes de lettres posséder à la fois chacune de ces brillantes facultés.

Il ne suffisait pas alors comme aujourd'hui de faire un roman ou une pièce de théâtre pour mériter ce nom; l'étude approfondie de toutes les connaissances humaines constituait seule la qualité d'homme de lettres. Hésiode invoquait les muses ainsi qu'Homère, et Pythagore leur sacrifiait deux colombes, après avoir découvert le carré de l'hypoténuse. Les œuvres d'imagination étaient relégués dans le domaine spécial de la poésie; la politique et la philosophie, c'est-à-dire l'alliance intime des sciences et des lettres formaient la base de la littérature antique.

IV.

Aussi, loin d'être une occupation frivole, la carrière littéraire était une véritable profession. Les littérateurs grecs furent non seulement de grands écrivains, mais encore de grands philosophes et de grands hommes d'Etat.

Si aujourd'hui en France il se trouvait un homme qui fût à la fois un grand poète comme Lamartine, un grand orateur comme Mirabeau,

un grand savant comme Cuvier, un grand politique comme Richelieu, un grand législateur comme Montesquieu, un grand guerrier comme Turenne, un grand caractère comme Washington, quelle influence un tel homme n'exercerait-il pas sur les destinées de son pays ?

Eh bien ! grâce à l'alliance des sciences et des lettres, grâce aux sages lumières d'une démocratie intelligente, de tels hommes surgirent aux belles époques de la Grèce. Xénophon, après avoir fait une retraite admirable comme général, à travers un pays immense, en écrivit l'histoire avec une éloquence et une pureté de langage qui sont restées comme un modèle. Rentré dans sa patrie, il prit part aux affaires de son pays, et se fit remarquer comme homme politique et orateur.

Périclès avait étudié les lettres et la philosophie à l'école de Zénon : porté au pouvoir par les suffrages de ses concitoyens, il conduisit également les affaires du dehors comme général habile, et celles de dedans comme homme d'Etat.

Aristote, vaste intelligence, esprit universel ; porta la lumière dans tous les genres de littérature, comme dans tous ceux de la science.

Solon, qui donna aux Athéniens leur constitution démocratique, fut en même temps un grand législateur, un grand orateur et un grand poète.

V.

Au commencement de chaque société, la culture des lettres est le privilège exclusif du pouvoir sacerdotal, comme la politique celui de la royauté. Dépositaire de la sagesse des anciens, le sacerdoce est révéré comme principe dominateur. Avant la guerre de Troie, chaque cité grecque avait son tyran, chaque temple avait son oracle : la religion et la tyrannie se partageaient ensemble le droit de gouverner les peuples.

Deux hommes vinrent tout à coup apporter la lumière à leurs contemporains : ce fut Orphée d'abord, et ensuite Homère. Le mystère entoura leur berceau, et le merveilleux plana sur leurs tombes.

Quoi qu'il en soit, leur sort fut celui des novateurs. Le malheur accompagna leurs pas pendant leur vie, et le martyre sanctifia leur mort. Orphée fut mis en pièce par les prêtres, jaloux de voir leurs mystères dévoilés ; Homère, figure colossale, mendia son pain, suivant la tradition, en récitant de bourgade en bourgade ses chants immortels.

VI.

Homère ne fut pas seulement le père de la poésie grecque ; son rôle fut celui de novateur et d'apôtre. Avant lui, la société et la famille étaient soumises à des nations barbares, et la force brutale tenait lieu de la loi. Le premier il enseigna aux peuples la crainte et le respect des dieux ; aux rois, la justice ; il chanta dans un magnifique langage la chasteté de l'épouse, le dévouement de l'époux, le devoir des pères, les saintes douceurs du foyer.

Les chants de l'immortel aveugle traver-

sèrent rapidement les cités, les mers, les îles et les promontoires de la Grèce. La semence germa peu à peu, et un jour nouveau se fit dans l'esprit des peuples.

Deux siècles s'étaient à peine écoulés depuis la mort d'Homère, que les villes renversaient leurs tyrans et se sentaient assez fortes pour se gouverner elles-mêmes.

VII.

De ce moment-là, la société grecque fut définitivement constituée. Les mœurs s'adoucirent ; des lois plus sages remplacèrent des coutumes barbares, et les grands hommes naquirent comme par enchantement sur ce sol privilégié.

Les législateurs comprirent que le meilleur moyen d'entretenir les bonnes mœurs était de répandre le goût de l'instruction et d'exciter une noble émulation pour la gloire. Dans ce but, ils établirent des gymnases, des écoles ou académies, des cérémonies publiques. La religion, la politique, les lettres et les arts eurent leurs solennités imposantes.

Lycourge rétablit les jeux olympiques, où l'on se disputait les prix de la course, de la lutte et de l'équitation : un héraut proclamait les noms des vainqueurs, et ces hommes comblés d'honneurs rentraient dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe.

Euryloque de Thessalie institua les jeux pythiques, qui commençaient par des combats de poésie et de musique.

Théséo d'Athènes institua les jeux isthmiques, où l'on se livrait à tous les exercices du corps et de l'esprit. La religion était conviée à toutes ces fêtes ; les amphictions, députés à l'assemblée générale, étaient juges des prix, ce qui ajoutait encore plus de magnificence à ces solennités. Tant que duraient les fêtes, la moindre violence contre un citoyen était un crime, et toute poursuite contre un débiteur interdite : les jours suivants, les délits et les désordres qu'on y avait commis étaient punis avec sévérité.

VIII.

De toutes les écoles de mœurs, le théâtre était le plus en honneur. C'est là que le peuple allait apprendre à connaître les grands hommes de son histoire, et puiser dans des drames palpitants l'amour des vertus et l'exemple des grandes choses.

Ce n'était point comme chez nous une salle étroite et resserrée, où s'entassaient en payant quelques centaines de spectateurs. C'était un espace immense, éclairé par la lumière du soleil : trente mille spectateurs prenaient place sur des gradins disposés en demi-cercle. Le spectacle commençait à la pointe du jour : un héraut, après avoir réclamé le silence, annonçait le lever du rideau, et des chœurs de femmes, d'enfants ou de vieillards ouvraient la scène.

Un tel spectacle avait quelque chose de grandiose : l'impression qu'il produisait laissait une profonde empreinte dans la mémoire des hommes. Les malheurs d'Œdipe faisaient couler les larmes ; les crimes des Atrides excitaient l'horreur ; le châtiement de Prométhée inspirait

le respect des dieux, et l'œuvre du poète devenant ainsi un plaisir et un enseignement était accueilli par une acclamation universelle.

Il en était de même de l'art oratoire : l'orateur parlait à la foule assemblée au milieu de la place publique. Les grandes affaires de l'Etat étaient discutées en plein jour, et l'éloquence, inspirée par la grande image de la patrie, atteignait à une hauteur dont nos tribunes modernes donnent à peine une faible idée.

IX.

Toutefois l'action des poètes grecs, à l'exception d'Homère, fut moins directe que celle des législateurs. Ils s'occupèrent trop de la nature extérieure, et pas assez de l'homme.

Les harmonies du monde, les changements des saisons, la beauté du ciel de l'Attique, les brises de la mer Ionienne, les grandes forêts du Pinde, les frais et délicieux paysages de la vallée de Tempé, tout cela était dépeint avec une expression enthousiaste, dans le langage le plus harmonieux et le plus sonore qui soit jamais sorti de la bouche des hommes.

Leur poésie était surtout descriptive : leurs regards songèrent rarement à fouiller dans les replis du cœur humain.

Cet amour de la forme se trouve partout dans leurs œuvres ; dans la pensée, elle se produit par la personification de chaque image ; dans la philosophie, elle adopte la science la plus vulgairement intelligible, la morale ; dans l'éloquence, elle se présente parée d'élégance et de fleurs de rhétorique ; dans l'architecture, elle a des coupes droites embellies des plus gracieux ornements. Ce culte de la beauté extérieure, divisée par les poètes, contribua puissamment à donner au peuple grec ces manières affables qui en firent le peuple le plus poli de la terre.

X.

L'œuvre des philosophes fut plus complète. Les poètes parlaient à l'imagination ; les philosophes s'adressèrent à l'esprit et à la raison.

La philosophie s'appliqua surtout à faire des citoyens. Elle apporta un soin extrême à l'éducation de la jeunesse ; elle lui enseigna que la liberté seule faisait l'homme ; que le talent et la vertu avaient seuls le droit de gouverner les Etats ; que la richesse amenait la corruption des mœurs, et la corruption des mœurs la décadence des empires.

La foule accourait avec empressement à leurs leçons.

Les philosophes donnaient eux-mêmes l'exemple des vertus qu'ils recommandaient au peuple. Leurs âmes, inaccessibles à la crainte, possédaient cette mâle et antique fierté dont nous trouverons encore quelques traces dans les esprits d'élite de la société romaine.

Platon se trouvait un jour à la cour de Denys, roi de Syracuse : la conversation roula sur le bonheur, la justice, la véritable grandeur. Platon soutenait que rien n'est si lâche et malheureux qu'un prince injuste.

—Tu parles comme un radoteur, lui dit Denys en colère.

—Et toi comme un tyran, répondit le philosophe.

Plus tard, Denys lui ayant écrit pour le prier de l'épargner dans ses discours, il ne reçut de Platon que cette réponse méprisante :

—Mes occupations ne me laissent pas assez de loisir pour me souvenir de Denys.

Un autre philosophe, Anaxarque d'Abdère, ayant été poussé par les vents contraires sur la côte de Chypre, tomba entre les mains de Nicocréon, tyran de l'île et son ennemi personnel. Celui-ci le fit jeter dans un mortier, pour y être broyé à coups de masse de fer. Ce fut alors qu'Anaxarque, sans s'inquiéter du supplice, prononça ces mots célèbres :

—Broie tant que tu voudras l'enveloppe d'Anaxarque, tu ne boieras pas Anaxarque.

Le tyran irrité ordonna de lui arracher la langue, mais le philosophe se la coupa lui-même avec les dents, et la lui cracha au visage.

Ce sentiment philosophique faisait partie de l'âme même de la nation.

Dans certains endroits, le jour de la naissance d'un enfant était un jour de deuil pour la famille : assemblée autour de lui, elle le plaignait d'avoir reçu le triste don de la vie. Quand on songe, disaient-ils, à la destinée qui attend l'homme sur la terre, il faudrait arroser de pleurs son berceau.

XI.

La Grèce était divisée en un grand nombre de petites républiques, administrées par des municipalités. Comme les constitutions étaient démocratiques, et que l'égalité civile en était la base, il arriva souvent que le choix des citoyens tomba sur un homme de lettres pour les gouverner.

—Il n'est pas de roi qui ne descende d'un esclave, disait Socrate, ni d'esclave qui ne descende d'un roi.

C'est ainsi que Solon fut choisi pour donner des lois à Athènes.

Pythagore donna des lois aux Crotoniates, et dirigea l'administration avec une sagesse qui fit leur prospérité.

Empédocle fut porté malgré lui à la tête du gouvernement d'Agrigente, ville immense qui contenait près d'un million d'habitans ; il y établit une magistrature trisannuelle, dans laquelle il fit entrer tous les hommes dévoués à la cause populaire.

Périclès, avant de diriger le gouvernement d'Athènes, s'était fait remarquer par son éloquence et son esprit cultivé. Quoique son pouvoir fût presque absolu, il n'en abusa jamais pour opprimer ses concitoyens. Ayant un jour été accablé d'injures par un simple particulier, il ordonna à un de ses serviteurs de prendre un flambeau et de reconduire cet homme chez lui.

—Ce qu'il y a de plus beau et de plus grand dans ma vie publique, disait-il à ses amis, c'est de n'avoir, exerçant tant de pouvoir, donné à aucun citoyen l'occasion de se vêtir d'habits de deuil.

—Les plaisirs, disait Péridandre de Corinthe, ne font que passer, les vertus sont éternel-

les : la vraie liberté ne consiste que dans une conscience pure.

XII.

Un des hommes les plus étonnans de ce temps-là fut Aristote. Critique, philosophe, historien, écrivain, il a laissé un grand nombre de traités, qui portent tous l'empreinte de son génie. Ses études sur la politique sont admirables de hardiesse : on les croirait sorties d'un cerveau moderne.

"Le meilleur gouvernement pour un peuple" dit-il, est celui qui s'assortit à son caractère, à ses intérêts, au climat qu'il habite, à une foule de circonstances qui lui sont particulières."

"Quel est le véritable citoyen ? Celui qui se consacre uniquement au service de sa patrie, et peut participer aux charges, aux dignités, aux honneurs, en un mot, à l'autorité souveraine."

Ailleurs Aristote fait l'éloge de la liberté constitutionnelle, comme étant la plus propre à assurer la liberté.

— "La meilleure constitution, dit-il, est un gouvernement mixte, où se trouvent la royauté, l'aristocratie, la démocratie, combinés par des lois qui redressent la balance du pouvoir, toutes les fois qu'elle incline trop vers une de ces formes."

— "La multiplicité des lois dans un Etat," dit-il plus loin, est une preuve de sa corruption et de sa décadence, par la raison qu'une société serait heureuse si elle pouvait se passer de lois."

Dans un gouvernement, il distingue trois pouvoirs : — "Le premier, dit-il, qui est le législatif, résidera dans l'assemblée générale de la nation ; le second, qui concerne l'exécution, appartiendra à la royauté ; le troisième, qui est le pouvoir de juger, sera confié à des tribunaux de justice."

L'ignominie est la peine selon lui qui produit le plus d'effet : il n'admet pas les amendes dans la pénalité. Quand les fautes sont rachetées par de l'argent, on accoutume les hommes à donner une trop grande valeur à l'argent, une très petite aux fautes.

XIII.

Il est facile de voir par ces simples aperçus combien fut grand le rôle de l'homme de lettres dans la société grecque. C'est lui qui l'organisa et qui la fit parvenir à la plus haute civilisation de l'histoire. Le peuple ne fut pas ingrat : les honneurs et les dignités furent la magnifique récompense du génie littéraire.

La mémoire d'Homère fut vénérée dans l'antiquité comme celle d'un dieu.

Anacréon, le poète harmonieux de l'amour, eut de brillantes funérailles faites aux frais du trésor public. Athènes lui consacra une statue en bronze, qui fut placée entre celle de Périclès et de Xantippe.

Démocrate, après avoir dépensé en voyages tout son patrimoine, revint pauvre dans Abdère, sa patrie. Pour se justifier devant ses concitoyens, il leur lut son traité sur l'Organisation

du monde. Le peuple enthousiasmé lui vota des statues et une somme de cinq cents talens (près de trois millions) à titre de récompense nationale.

Les ouvrages de Pindare lui avaient rapporté d'immenses richesses ; mais généralement les gens de lettres préférèrent les honneurs publics. Six cents ans après la mort de Pindare, on voyait encore sa statue, et sa maison, seule, debout, parmi les ruines de Thèbes, hommage sublime rendu au génie par les vainqueurs de la Grèce.

XIV.

Les qualités privées des hommes de lettres ne furent pas moins remarquables que leurs qualités publiques. "La vie, disait Aristote, n'est que le songe d'un homme éveillé." Il leur semblait que les richesses étaient un embarras pour la philosophie ; l'indépendance était pour eux le suprême bien, car elle seule leur conservait leur caractère d'individualité. Autant ils aimaient la liberté, autant ils méprisaient la fortune.

"L'argent et la poupre sont utiles pour le théâtre, mais inutiles à la vie," disait souvent Socrate.

Il refusait les présens d'Archélaüs, roi de Macédoine ; sa frugalité était extrême.

"On se rapproche d'autant plus des dieux," disait-il, qu'on a moins de besoins."

Denys, plein d'admiration pour Platon, lui envoya un jour une magnifique vaisseau d'argent. Le philosophe ne voulut pas la recevoir.

"Si tu veux me faire un présent, lui écrivit-il, envoie-moi des livres."

Alexandre ayant fait passer une somme considérable à Xénocrate, celui-ci préleva seulement trois mille drachmes attiques, et renvoya le reste, en disant qu'Alexandre avait plus besoin d'argent que lui, puisqu'il avait plus de monde à nourrir.

XV.

Le magnifique développement de la civilisation grecque dura environ cinq cents ans. Elle commença à Homère et finit à Alexandre. Tout ce que peut produire la vertu, le génie, le patriotisme, fut enfanté par elle.

Malheureusement, les mœurs se relâchèrent. Les antiques lois de Solon et de Lycurgue parurent tyranniques, les mœurs efféminées de l'Orient envahirent la société grecque, et de ce jour elle marcha à une désorganisation rapide. Lorsque Alexandre se présenta pour donner des chaînes à la Grèce, il ne trouva plus qu'une nation divisée par les partis, dévorée par des rivalités jalouses. La liberté jeta une dernière et fugitive clarté dans l'éloquence de Démosthènes : ce fut son dernier effort. Vaincue, elle entraîna avec elle le génie littéraire, et la décadence de la nation commença avec le despotisme.

Ce qui caractérisa l'homme de lettres à cette époque fut donc une originalité puissante. Il créa une langue souple, harmonieuse et accentuée, également propre à la poésie, à la philosophie, à l'éloquence ; il forma une société

héroïque, fière, indépendante de toute forme de gouvernement, vivant de sa propre force, et n'admettant chez elle aucun reflet d'une société étrangère. Il en est resté une physionomie unique dans l'histoire. Deux mille ans se sont écoulés depuis cette époque : toutes les nations qui ont surgi depuis lors lui ont emprunté quelque chose ; ce sera là son éternel honneur.

Lorsque la liberté grecque eût été détruite, le génie littéraire se retira d'abord à la cour de Ptolémée, et de là sur les bords du Tibre : c'est là que nous le retrouverons, dans le prochain article.

LETRES D'HIVER.

111.

27 avril, 1859.

Aux fleurs.

A travers le bourgeon de givre encore humide
Entre l'écorce des rameaux,
Fleurs, passez doucement votre tête timide
Je veux vous dire quelques mots.

Je viens vous annoncer une bonne nouvelle,
C'est du soleil que je la tiens ;
Chacun de ses rayons au monde la révèle
En de flamboyants entretiens.

Trésor de la nouvelle année,
Gentille foule emprisonnée,
Voici tôt la belle journée
Où vous éclorez au soleil ;

Allons, petites fleurs amies
Sous les noirs bourgeons endormies
Secouez votre long sommeil.

Allons mes charmantes fleurettes,
Apprêtez vos nobles aigrettes
Et vos bouffantes colletteries
Et vos corsages éclatants ;

L'hiver qui vous avait cloîtrées
S'éloigne vers d'autres contrées ;
Avril amène le Printemps.

Il a donc enfin pris son bâton de voyage
Le grand vieillard au front cheu
Qui naguère faisait un tapis de feuillage
A son chemin frigide et nu.

Il est parti, le vieillard blême ;
Reviens, printemps que la terre aime,
Revenez pimpants oisillons,

Revenez douces hirondelles,
Et vous, amoureux infidèles,
Revenez jolis papillons.

Et vous, fleurs, toutes les premières,
Féconds parfums, chaudes lumières,
Revenez avec le printemps :

Revenez, divines caresses,
Revenez, suaves ivresses,
Revenez, fleurs, je vous attends.

STEPHANE POLIN.

LA CHAMBRE VERTE.

L'année dernière, en 1858, un jeune lord hérita, en Ecosse, au milieu des montagnes, d'un château fort ancien, et dans lequel se trouvait une *chambre verte* où personne n'osait passer la nuit. On racontait que deux ou trois audacieux qui avaient tenté d'y dormir n'en étaient sortis que morts ou dans un état à faire pitié ; il avait fallu au plus heureux plusieurs semaines pour se rétablir.

Le jour même où il prit possession de son château, lord Mac-M... ordonna qu'on lui préparât la *chambre verte*, et annonça l'intention de l'habiter pendant toute la durée de son séjour. En agissant ainsi, le nouvel héritier voulait montrer aux domestiques et aux tenanciers qu'il n'était point dupe de quelque grossier manège, inventé sans doute pour tenir éloigné de son domaine un maître dont on ne voulait point subir la surveillance.

Il s'endormit paisiblement d'abord dans la chambre verte, assez petite d'ailleurs, et où, comme l'indiquait son nom, tout était vert : tentures, rideaux, plafond, boiseries et tapis. Après quelques heures de sommeil, il éprouva des coliques violentes, des douleurs d'estomac intolérables, des vertiges et des hallucinations qui ne se dissipèrent qu'au bout de plusieurs jours, et lorsqu'on l'eut transporté dans une autre chambre.

Il attribua cette grave indisposition, soit à l'humidité naturelle d'une chambre inhabitée depuis plus d'un demi siècle, soit au voisinage d'un petit étang situé à peu de distance des fenêtres, et dont les eaux stagnantes pouvaient, par leurs miasmes pestilentiels, avoir produit les symptômes dont il avait tant souffert. L'étang fut desséché, la chambre assainie au moyen d'un grand feu de charbon de terre qu'on y entretenait jour et nuit ; et, deux mois après, le jeune lord, piqué au jeu, coucha de nouveau dans la chambre verte.

Il n'y dormait pas depuis une heure qu'on l'entendit pousser des gémissements ; personne n'osa entrer et lui porter des soins, car il s'était enfermé au verrou et avait défendu qu'aucun de ses gens pénétrât auprès de lui. Cependant, comme le lendemain matin il ne sortait point de cette fatale chambre verte, on enfonça les portes, et on trouva lord Mac-M... mourant sur son lit.

Par un heureux hasard, le docteur S. Taylor, professeur de médecine légale à l'Hôpital de Guy, se trouvait en Ecosse et dans le voisinage du château. On courut en toute hâte le chercher, et il trouva le jeune lord assez malade pour inspirer de sérieuses inquiétudes.

Ce ne fut qu'en changeant de résidence et en revenant habiter une autre de ses propriétés près d'Edimbourg que lord Mac-M... parvint à se rétablir. Encore ne se guérit-il que d'une façon incomplète, et souffrit-il plusieurs mois d'une *conjonctivité palpébrale*, variété d'ophtalmie douloureuse et tenace.

Le propriétaire du manoir écossais raconta au docteur Taylor qu'après s'être endormi paisiblement, il avait vu tout à coup, soit en rêve,

soit dans cet état étrange de torpeur qui n'est ni la veille ni le sommeil, se dresser devant lui un monstre vert qui le regarda d'un œil sinistre. Puis le fantôme se jeta brusquement sur le lit, enfoua ses ongles aigus jusqu'au fond de la poitrine du jeune homme, et y fouilla longtemps en lui causant d'intolérables douleurs. Enfin il ne disparut qu'après avoir passé sur les yeux de sa victime la fourche de fer rougie à blanc qu'il tenait dans une de ses mains.

— Milord, dit M. Taylor, si vous le désirez, avant un mois j'aurai exorcisé le démon qui, deux fois, vous a si cruellement fait sentir son pouvoir.

— Docteur, je vais écrire à mon intendant d'exécuter à la lettre tous les ordres que vous lui donnerez.

— Ces ordres seront bien simples, reprit le docteur. Vous avez été empoisonné par de l'arséniate de cuivre.

— Qui donc a osé attenter à ma vie ? Dites-moi le nom de l'assassin, que je le livre à la justice.

— Le criminel ne relève point des cours d'assises. C'est tout bonnement le papier peint de votre chambre qui a été préparé avec du vert de Scheele. Avant de vous ramener à Edimbourg, j'ai secoué les livres qui depuis bien des années se trouvaient dans la chambre maudite, et j'ai recueilli la poussière qui les recouvrait; enfin, j'ai arraché une partie du papier collé sur les murailles, et j'ai soumis poussière et papier au procédé de Reinsch.

Le papier seul m'a donné 450 grains d'une matière qui contenait assez d'arsenic pour que cinq grains couvrirent une lame de cuivre de dix pouces carrés; traitée ensuite par la chaleur, cette matière a formé des cristaux octaédriques d'arsenic.

En venant habiter la chambre verte, vous avez mis en mouvement la poussière empoisonnée qui, depuis longtemps, recouvrait les meubles, les livres, les tentures, les parquets et les rideaux du lit. Elle a pénétré par le nez, par les yeux, par la gorge, jusque dans les voies pulmonaires, et elle a mis votre existence en danger.

Quant au démon, la suffocation de votre poitrine et votre cerveau en fièvre l'ont enfanté. Faites arracher et brûler tout ce qui est vert dans la chambre ensorcelée, et vous habiterez ensuite cette chambre aussi impunément que le beau salon blanc et or dans lequel nous devisons à l'heure qu'il est.

La chambre verte devint en effet une chambre jaune, et dès lors on put y passer la nuit sans avoir à y subir ni cauchemar, ni empoisonnement, ni conjonctivité palpébrale.

L'égoïsme est une concentration des instincts conservateurs absorbant toute pensée individuelle, à l'exclusion des nobles sentiments. L'égoïste, ne se croyant jamais assez de bonheur, se rend avare de son bien-être; aussi prend-il pour devise : " Tout en moi et tout pour moi."

CHANSON.

A LA PLUS BELLE.

AIR :—*Enfants, c'est moi qui suis Lisette,*

I.

Adieu Grenade l'Andalouse,
 Ses oranges, son Alhambra !
 Adieu Paris que l'univers jalouse,
 Rome que l'art, après Dieu, consacra !
 Lieux enchantés, où dans ma rêverie
 J'aime à cueillir un bonheur idéal,
 J'en crois mon cœur : plus belle est ma patrie...
 Vive Québec, et vive Montréal ! bis.

Laquelle préférer ?
 Le choix n'est pas facile,
 Car l'une et l'autre ville
 Nous devons admirer...
 Entre elles la Sibylle
 N'eut osé prononcer ;
 Et pour en décider, bis.
 Il faudrait consulter
 Le sort, seul juge habile !

II.

Ainsi que la blonde et la brune,
 Ces sœurs brillent d'appas divers ;
 Si la nature a su couronner l'une,
 L'autre au succès doit ses dons les plus chers.
 Noble Pallas, sur son front redoutable,
 L'une a fixé des lauriers immortels ;
 Pière Junon, sous la feuille d'érable
 L'autre au progrès élève des autels. bis.

Laquelle, etc.

III.

L'astre qui décore le monde
 Les pare du même rayon,
 Et chaque jour les berçant de son onde,
 Le fleuve roi leur parle d'union,
 Pourquoi faut-il que leur âme rebelle
 A ses accents ne cède rien encor ?
 Il est trop tard : la discorde cruelle
 A leur concours offre la pomme d'or ! bis.

Laquelle, etc.

IV.

En vain par le plus doux sourire
 Vous croyez captiver Paris...
 Il vous délaisse, et vous perdez l'empire ;
 C'est Ottawa qui s'empare du prix !
 Consolez-vous de votre déchéance :
 D'autres bergers du choix sont mécontents...
 Faites la paix, et gardez l'espérance :
 Dans mon pays, on dira bien longtemps. bis.

Laquelle, etc.

L. J. C. FISET.

Québec, 17 avril 1859.

HISTOIRE D'UNE
FAMILLE CANADIENNE

DEPUIS

L'AN MIL SIX CENT SIX, JUSQU'À L'AN
 MIL HUIT CENT CINQUANTE.

PREMIER ÉPISE.

LES PROSCRITS.

(Suite.)

V.

L'INCENDIAIRE.

Leur tentative de meurtre accomplie, Joseph et l'Ermitte rentrèrent dans le bois et marchèrent précipitamment jusqu'au pont des Romains.

C'était une vieille construction, jetée sur le ruisseau de la Vesvres et dont l'origine remontait à l'époque gallo-latine, comme son nom l'indique.

Il se composait d'une arche unique, sous laquelle coulait un léger filet d'eau, entre des rives ourlées de mousses et d'herbacées.

Un sentier, pratiqué par les piétons, courait à droite. Les bandits firent halte au milieu de la voûte.

—Voyons, dit l'Ermitte; je t'ai donné quatre livres tournois; il m'en reste autant à te donner. Les voici.

Joseph avança la main, reçut la somme que lui tendait son complice et l'empocha rapidement.

—Maintenant, reprit l'autre, silence sur cette affaire. Il y va de ta vie; souviens-toi de cela!

—Je le sais, répliqua froidement le guide.

—Nons allons nous quitter. Mais, demain, trouves-toi à huit heures chez la mère Bossue. J'aurai à te parler.

—J'y serai, fit Joseph tournant à gauche pour partir.

—Un moment! un moment! Tu as pris une bourse....

—Oui; je l'ai prise. Elle est à moi. C'était dans nos conventions, répondit le guide d'un ton bourru.

—Je ne prétends pas te l'enlever. Mais peut-être renferme-t-elle autre chose que de l'or.

—Quoi donc?

—Montre-la moi.

—Ah! tu voudrais me la voler. Ça ne sera pas. Cette escarcelle est dans ma poche. Elle y restera. Je te connais, mon luron....

—Tu te trompes, Joseph, dit l'Ermitte en se rapprochant.

—Possible. Mais elle est là. Elle n'en bougera pas.

Et Joseph frappa de la paume de la main

sur la partie de son surcot où il avait caché la bourse du gentilhomme.

—Tu oublies que tu dois m'obéir, dit l'Ermitte. Je n'ai pas l'intention de t'enlever cette escarcelle. Je me moque de ce qu'elle contient si elle ne contient que de l'argent. Ce qu'il me faut, c'est....

—Et bien, regarde!

Le guide tira l'escarcelle de son sein, et, à la faveur d'un rayon de lune, en fit briller les pièces d'or sous les yeux de l'Ermitte.

—Je suis satisfait, dit ce dernier après avoir guigné la filoche.

—Au revoir donc!

—À demain matin; tu te rappelleras!

—Chez la mère Bossue.

—Chez elle.

L'Ermitte rebroussa chemin vers Laignes, tandis que Joseph enjambait le ruisseau et longeait la route dans la direction du pied de la Côte.

Ce dernier arriva chez la Bossue.

—Ah! ah! je t'attendais, mon gars, dit-elle quand il mit le pied dans la cabane. Tu m'apportes ce que tu m'as promis, je le sais, ah! ah!

—Oui, j'ai les deux livres.

—Deux livres! ce n'est pas ça, ah! ah! tu es riche aujourd'hui, et je ne livre pas mon secret pour deux livres. C'est quatre que je veux, ah! ah!

—Deux maintenant, et les deux autres, si je réussis.

—Ah! ah! nenni! quatre aujourd'hui et quatre après. C'est mon dernier mot.

—La Jacqueline n'aimera?

—Voyons tes quatre livres d'abord. Rien pour rien! ah! ah!

—Mais, vous me jurez....

—Relique cette bague.

La mère Bossue lui montra l'anneau d'argent qu'elle avait, le matin, arraché à la crédulité de Jacqueline.

—Qu'est-ce que cela? demanda Joseph, examinant le bijou devant une lampe fumeuse.

—Ça, tu le sauras quand j'aurai les quatre livres. Ah! ah! mon gars, on n'a trape pas les jolies bachelettes avec des noyaux de pêche. Je te servirai, mais service pour service. Baille-moi quatre livres, et jure-moi sur ton âme de m'en bailler quatre autres après ton mariage avec la Jacqueline. C'est là mon dernier mot; ah! ah!

—La Jacqueline sera donc ma femme?

—Elle devra l'être. Mes charmes n'ont jamais été impuissants.

—Quatre livres, c'est beaucoup!

—Ah! ah! beaucoup! va-t-en donc! tu ne veux pas de la Jacqueline, la belle fermière de la Vesvres, la plus jolie fille du canton et la plus riche aussi, ah! ah! Beaucoup! quatre livres, pour la Jacqueline! elle épousera Pierre, tu sais, un fier gars....

—Non! s'écria Joseph en jetant à la mégère la somme demandée.

—Bien, tu me comprends. Mais ma vache est morte la semaine dernière. M'en donneras-tu une autre si tu épouses....?

—Oui, sorcière du diable! Que dois-je faire?

—Jure-le sur le salut de ton âme.

—Eh bien ! je le jure.

—Ah ! ah ! ce n'est pas comme ça. Ces serments-là, ça n'est pas des serments. Mets la main sur la tête de mon démon. C'est à lui que tu répondras de ton serment.

Elle lui présenta son gros chat dont les prunelles reluisaient comme des escarboucles.

—Sur la tête de Matou, tu jures de me donner encore quatre livres et une vache, après ton mariage avec la Jacqueline, ah ! ah !

—Je le jure ! répliqua le guide en tremblant.

—A présent, passe cet anneau à ton petit doigt et garde-le fidèlement jusqu'à ce que tu reçoives d'autres ordres. En me quittant, tu iras à la Vesvres, tu y mettras le feu, et, pendant l'incendie, tu enlèveras ta future. Entends-tu ? ah ! ah !

—Mais...

—Tu la mèneras à Griselles. J'y serai et te j'rai le reste.

—Pourquoi tout cela ?

—Ah ! ah ! tu ne me crois pas. Libre à toi. Pierre épousera Jacqueline, et toi tu te mordras les pouces, mon gars. Dans huit jours leurs noces, vois-tu !

—Assez, je ferai ce que vous me dites.

Joseph se sépara de la vieille, en courant.

Après vingt minutes de marche, le scélérat atteignit un vaste clairière, ceinte de chênes et de peupliers, à l'extrémité de laquelle s'élevaient les bâtiments de la ferme.

Les fenêtres du rez-de-chaussée de l'habitation étaient éclairées.

Joseph se faufila dans un buisson en épiant ce qui se passait autour de lui.

Les convives du père Dubois étaient partis entre huit heures et demie et neuf heures. Le guide remarqua dans la maison, un mouvement inusité. Il l'attribua aux apprêts de la nocce de Jacqueline. Lorsqu'il vit une voiture sortir de la Vesvres, puis revenir trois quart d'heures après, il conçut quelques inquiétudes. Néanmoins, en observant, un peu plus tard, que deux individus montaient à cheval et prenaient la route du château de Maulnes, il se rassura par la pensée que c'étaient sans doute des piqueurs du comte Germain de Ganay, qui se disposait à faire une grande chasse, le jour suivant. Un incident contribua, du reste, à corroborer cette présomption. Dès que les cavaliers furent éloignés, le père Dubois quitta la maison, une lanterne à la main et se rendit à un chenil placé sur le bord du ruisseau. Le fermier avait, sous son bras, un panier qui contenait probablement la viande fraîche que l'on distribuait la veille d'une battue, aux chiens destinés à courir le sanglier.

Le bonhomme rentra à la ferme, dont les lumières s'éteignirent une à une, et le sommeil régna bientôt sur la Vesvres.

On n'entendait que le piétinement des bêtes à corne et le hennissement des chevaux impatientés dans leurs étables. La lune resplendissait de son pur éclat sur la verte pelouse et moirait les ondes du ruisseau.

La nuit était bien belle ; elle invitait à l'amour, par sa sérénité, par ses suaves parfums,

par ce charme ineffable qu'ont les nuits d'automne, surtout après un orage.

Joseph se glissa, à travers le massif jusqu'à une grange contigue à la ferme, s'introduisit dans cette grange, et, ayant allumé un morceau d'amadou, mit le feu à une tisse de paille.

La flamme jaillit, pétillante, et, en quelques minutes, embrasa toute la grange.

Abandonnant le théâtre de son nouveau crime, le misérable se jeta dans le jardin de la Vesvres et se blottit derrière une pépinière d'arbres fruitiers. Quand les lueurs de l'incendie lui annoncèrent qu'il avait réussi, Joseph sortait de sa cachette, rampa à une vigne qui tapissait le pignon de la ferme, se cramponna aux treillis d'osier, et, s'aidant des pieds et des mains, grimpa, jusqu'à une fenêtre, du premier étage. Mais, en atteignant cette fenêtre, le treillis céda sous son poids et Joseph s'affaissa lourdement sur le sol.

Un cri partit de sa poitrine.

Il s'était cassé la jambe dans cette chute.

Joseph surmonta toutefois la douleur que lui causait la luxation, et parvint à gagner la lisière du bois où il se tapit.

Pendant ce temps, le feu envahissait l'aile habitée de la Vesvres. Réveillés en sursaut par le craquement des poutres carbonisées, le père Dubois et ses domestiques sautèrent à bas de leurs lits et volèrent au dehors.

Déjà, la ferme entière était environnée par une mer de feu.

—Jacqueline ! où est Jacqueline ? Qu'on sauve ma Jacqueline ! s'écria le brave fermier.

—On ne peut entrer, dit un des engagés. Mais donnez-moi une échelle et j'essaierai d'arriver à sa chambre.

A ce moment la jeune fille parut à la croisée.

—Courage ! lui dit son père ; courage mon enfant !

Le féroce destructeur poursuivait ses ravages avec une effroyable intensité. Ses langues ardentes se dressaient, en tous sens, autour de la fenêtre. Jacqueline fut obligée de reculer dans l'appartement.

Le domestique hésitait à monter.

—Sauvez-là ! pour l'amour de Dieu, sauvez-là ! répétait Dubois égaré par la douleur.

Mais personne n'osait.

—J'irai, moi ! s'écria le fermier.

Joignant l'action aux paroles, il s'élança, et escalada les premiers degrés de l'échelle qui, rongée par les flammes, se brisa tout à coup.

Le pauvre père tombe parmi ses débris brûlants.

Alors, le toit de la maison s'effondra au milieu d'un tourbillon de flammèches et de fumée.

Dubois se releva, en poussant une exclamation de désespoir.

—Perdue, ma Jacqueline, mon unique enfant ; ma bonne et adorée Jacqueline !

Il ne disait que trop vrai, la jeune fille avait été ensevelie sous les décombres.

Dubois se tordait les mains et courait comme un insensé autour de la Vesvres, pendant que ses gens cherchaient à éteindre la conflagration dont les réverbérations illuminaient la clairière ainsi qu'en plein jour.

Comme il errait ça et là, un bruit dans les broussailles attira ses regards.

Se baissant, il aperçut un corps humain étendu sous des malsauces (*). Animé par un pressentiment, Dubois fondit sur ce corps.

— Oh ! grâce, grâce ! murmura l'homme, en se débattant.

— Qui êtes-vous ? répliqua le fermier.

L'autre essayait, mais en vain de se dégager, Dubois le tira à lui et, à peine eut-il découvert son visage, qu'il s'écria :

— Ah ! c'est toi, coquin ! Que fais-tu ici ?

— Je suis blessé . . .

— C'est toi qui a mis le feu à la Vesvres !

— Non . . . je vous jure !

— Ne jure pas, gredin. C'est toi, j'en ai l'assurance. Ah ! tu ne m'avais pas menacé pour rien ! N'ayant pu obtenir ma fille, tu en as fait ta victime !

— Je vous jure . . .

— Pas de serment, interrompit le fermier d'une voix tonnante. Bien plutôt avoue ton crime, afin que Dieu te pardonne.

Le guide ne répondit pas.

— Ici cria Dubois se tournant du côté de la maison et faisant signe à ses domestiques.

Ils accoururent !

— L'incendiaire ! dirent-ils unanimement à la vue de Joseph.

— Non . . . ce n'est pas moi, balbutia-t-il.

— Tu n'ies ! dit le fermier l'étreignant à la gorge.

— C'est lui, lui ! répétèrent les engagés.

— Je l'ai vu rôder, ce soir, autour de la ferme, dit Pun.

— Et, dit un second, il y a huit jours, je l'ai surpris mettant le feu à l'une de nos meules.

— Il a déjà brûlé le presbytère de Gigny, appuya un troisième.

— Silence, mes enfants, dit le père Dubois d'un ton sombre.

Il s'adressa à Joseph, toujours couché sous son genou :

— Voux-tu confesser ton forfait ?

— Grâce ! grâce ! je vous dirai tout.

— Parle vite !

— C'est la charmeuse de la Côte.

— La charmeuse de la Côte que a mis le feu !

— Elle m'avait conseillé de le mettre pour me faire aimer de Jacqueline.

A ce nom, deux larmes s'échappèrent des paupières de Dubois.

— Jacqueline morte ! s'écria-t-il. Tiens, admire ton ouvrage, brigand. Elle est morte, là, morte dans les flammes ! tu l'as assassinée, ô monstre ! mais tu seras puni, puni dans ce monde ; condamné à des peines éternelles dans l'autre, car tu n'auras pas les prières de notre sainte mère l'Église !

Il se leva et dit à Pun des domestiques :

— Cadet, va me chercher l'arquebuse pendue derrière la porte du chenil.

Les auditeurs de cet ordre pâlirent et Joseph voulut encore se soulever pour fuir, car tous connaissaient le caractère inflexible du père Dubois. Il avait fait la guerre de la Ligue

sous les ordres du comte de Ganay, et, dans toutes ses actions bonnes ou mauvaises, il se montrait décidé, inébranlable.

— Attachez-le à un arbre, et soyez témoins, mes enfants de ce qui va se passer. Ce rufien a brûlé notre ferme ; il est le meurtrier de ma fille . . . la seule consolation que j'eusse sur cette terre ; il doit mourir.

Comme il achevait ces mots, Cadet revint avec une arquebuse à la main.

Les domestiques lièrent Joseph au tronc d'un chêne.

Dubois fixa son arme, ajusta le coupable et dit, en levant les yeux au ciel :

— Pardonne, mon Dieu !

Puis il approcha une mèche de la lumière de l'arquebuse.

Une explosion, que répécuta immédiatement l'écho du bois, se fit entendre.

Le ciel était toujours rougi par les lucurs, qui s'épanchaient comme d'une fournaise, de l'endroit où naguère s'élevait la jolie ferme de la Vesvres.

VI.

LA CHATELAINE.

Tandis que se déroulaient les scènes précédemment esquissées, il y avait moult liesse et esbattements au château de Laignes, occupé par la baronne Victorine de Serigny.

On y fêtait les accordailles de la baronne, qui allait convoler en secondes noces et épouser Gaspard de Lachapelle, un des plus aimables cavaliers de l'époque.

Une grande partie de la noblesse de Bourgogne était réunie au manoir. Dans toutes les salles s'épanouissaient les couleurs de Henri IV. Hommes et femmes portaient, celles-ci dans leurs cheveux, ceux-là sur leur feutre, la plume blanche. C'était l'emblème de prédilection du roi, qui, à la bataille d'Ivry, en 1590, avait dit à ses troupes : " Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc ; vous le trouverez toujours au chemin de la gloire et de l'honneur ! "

Paroles bien dignes de ce monarque ; — une des belles expressions de l'esprit chevaleresque qui l'inspirait.

Devant le castel, les paysans buvaient ; dans le vestibule, les laquais jouaient aux dés ; dans les appartements, on banquetait, on dansait, si l'on ne causait des événements du jour.

Chacun était gai ou du moins paraissait l'être : — chacun, sauf les futurs.

Nous les trouverons, à onze heures du soir, dans la chambre de la baronne de Serigny.

La baronne est une femme de vingt-huit à trente ans, petite, svelte, séduisante, mais dont la physionomie mobile devient parfois dure comme le marbre, impérieuse comme celle d'une souveraine.

Sa parure est fort recherchée et prétentieuse. Elle a sa chevelure bouclée, fatiguée de bijoux. Une fraise immense, en point de Venise, soutenue par des fils de laiton, lui emprisonne le col comme un carcan. Une basque de velours noir, à crevés de soie rose, dessine sa taille sou-

(*) Espèce de saute, employé en Bourgogne pour fabriquer les cercles.

ple et cambrée; ses poignets plus blancs que l'albâtre, s'échappent de manches bouffantes garnies de dentelles et de rubans. Sa jupe est longue, traînante, en taffetas bleu, avec de larges bouillons roses.

La noble dame est assise sur un fauteuil de chêne sculpté, à dossier fort élevé.

Gaspard de Lachapelle l'écoute, agenouillé devant elle. C'est un adolescent plutôt qu'un homme fait: — tête blonde, visage imberbe, yeux bleus, air languissant. Une fraise tuyauté, à la mode du temps, entoure aussi son cou. Pour costume, une soutèveste brune, coquettement bordée en écarlate, ceinte d'une écharpe blanche, frangée d'or; une trousse verte, ample, recouverte de bandes violettes, lâches, en formes de côtes; haut-de-chausses blancs en fil de Bruxelles et souliers avec rosettes.

L'appartement où ils causent sa fiancée et lui est une espèce de boudoir, tendu de tapisseries de haute lisse. Les meubles y sont rares. On n'y voit que deux fauteuils, un bahut ciselé, une petite bibliothèque en ébène, curieusement fouillée et un prie-dieu.

Des bougies parfumées éclairaient le réduit.

— Vous vous mettez en route, ce soir, mon bon Gaspard, dit la baronne, en enveloppant son amant d'un regard magnétique.

— Ce soir, si vous voulez, Victorine, soupira-t-il.

— Oui, il le faut, mon pauvre cher. Les intérêts du roi avant les nôtres. Ses ennemis travaillent dans l'ombre. A chaque instant ils inventent de nouveaux expédients pour miner le trône. Nous avons les moyens de les déjouer. Mais, mon cher Gaspard, il faut de la promptitude!

— Pourtant...

— Je vous entends, ami. Moi aussi, je lutte contre mes propres sentiments; car vous savez que je vous aime! Eh! pour vous n'ai-je pas fait ce que je ne voulais pas faire?... Le mariage! Ah! j'ai bien souffert, bien souffert dans mon premier mariage!... Ne parlons pas de ça. Je vous aime, mon doux ami. J'aime votre tendresse pour moi, mais j'aime aussi votre gloire. Vous êtes destiné à sauver le roi, vous le sauverez!

— Croyez-vous? demanda Gaspard, attirant timidement à lui la main de la baronne pour y déposer un baiser.

— J'en suis sûre, reprit-elle avec un geste plein de fierté. A nous deux Gaspard, si vous m'obéissez... et vous m'obéirez n'est-ce pas, mon Gaspard?

Les yeux du jeune homme transmirent sa réponse.

— A nous deux, continua Victorine s'exaltant, nous disperserons ces débris de ligueurs qui marchent encore contre notre victorieux Henri IV. Ils sont moins forts qu'on ne le pense. Les fils de la conspiration sont presque tous dans ma main. D'un instant à l'autre, vois-tu, cher, je recevrai la preuve, la preuve irrécusable de la trahison de tous ces ducs et marquis affiliés aux Eperviers. Nous les écraserons! Ah! avec quelle joie, j'assisterai au châtement de ce marquis de Tunlay qui m'a dédaignée; de ce comte de Ganay qui a rejeté mes invita-

tions, et de cet Hébert!... Oui, oui, nous les pulvériserons. Leur tête tombera sous la hache du bourreau comme est tombée celle de Biron et toi, mon Gaspard, je t'élèverai aux premières dignités. Sully le protégera. Tu deviendras le confident du roi. Nous tiendrons à la cour le rang que nous y verrions occuper, auquel nous donne droit le sang de nos illustres ayeux! Ah! vicomte! briller, être les premiers après le roi... concevez-vous le bonheur!

Les traits de Victorine de Serigny s'enflammaient, ses yeux lançaient des éclairs, son cœur battait violemment. Elle s'était dressée et toute sa personne trahissait un indicible orgueil.

Gaston la contemplait avec autant de stupeur que d'amour.

— Voyons, mon bel ange, dit-elle, en radoucisant sa voix; voyons, vous allez vous rendre près de vos amis; je vous rejoindrai dans peu de temps.

L'adolescent se leva, tout troublé, lui adressa un long regard, et sortit du boudoir.

— Cher enfant! comme il est bon, comme il m'aime! dit-elle, tandis qu'il s'éloignait à pas lents.

Puis, elle jeta sur ses épaules une mante de velours noir, se couvrit le visage d'un loup, (masque encore en usage aujourd'hui), ouvrit une porte dérobée et descendit rapidement un escalier en spirale, qui semblait conduire aux caves du château.

L'atmosphère de cet escalier était lourde et humide.

En arrivant au bas, la baronne pénétra dans une étroite salle voûtée, plaça à terre une lanterne qui avait servi à éclairer sa marche, et se promena avec agitation dans la salle. Comme les douze coups de minuit sonnaient au beffroi du château, un cri, semblable à celui du grillon, partit d'un des coins de la salle.

Victorine s'approcha de la cheminée, pressa du ponce un des clous qui paraissaient sceller la plaque à la maçonnerie et recula de quelques pas. De suite, cette plaque avait glissé sur des rainures et s'était enfoncée dans la muraille.

Un homme se montra dans l'ouverture.

— Béarnois, dit-il, en s'inclinant devant Mme de Sérigny.

Il sortit de sa cachette et en referma l'entrée, au moyen du même procédé dont s'était servi la baronne pour l'ouvrir.

— Eh bien, l'Ermitte? demanda-t-elle avec empressement.

— Eh bien, madame, vos ordres ont été exécutés. J'ai gagné l'homme qui devait conduire le cavalier à Maulnes....

— Tu as ses papiers?

— Non, madame.

— Alors, tu l'as avec toi? s'écria-t-elle en fronçant les sourcils?

L'Ermitte baissa la tête.

— Qu'est-ce à dire?

— Madame, écoutez-moi.

— Parle et sois bref.

— J'avais engagé Joseph, répondit-il en tremblant, sous le coup d'œil de cette femme

altière. Joseph l'a conduit au pont des Romains. Il voulait se rendre à Maulnes, avant minuit. Il disait qu'il venait de loin.

—Poursuis.

—Madame, je l'ai fouillé.

—Quand ? comment ?

—Son cheval s'est renversé sur lui, pendant l'orage. Joseph est, par malheur, un homme à qui il ne faudrait pas trop se fier.

—Que m'importe cela. Au fait !

—Eh bien donc, quand son cheval s'est abattu ; j'ai décroché le porte-manteau, et l'ai caché sous une pierre. Puis nous sommes allés jeter cheval et cavalier dans le puits de Jachères...

—Mais les papiers ! dit la baronne avec violence.

—Les papiers, c'est-à-dire le porte-manteau, je n'ai pu le retrouver.

—Tu mens !

—Sur mon honneur !...

—Ton honneur !

Et elle haussa dédaigneusement les épaules.

—Mais, reprit-il, peut-être les trouverai-je au jour.

—Au jour, il sera trop tard !

—Pardonnez, madame, puisqu'il est mort...

—Mort ! comment ?

—J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que Joseph et moi nous l'avions plongé dans le puits de Jachères.

—C'est mystérieux ! Si tu me trompais, l'Ermite !

Victorine de Serigny accompagna cette menace d'un geste significatif.

—Vous tromper, madame ! Ne suis-je pas venu ici pour vous servir et n'est-ce pas à votre commandement que j'ai accepté le poste de garde-chasse chez le comte de Ganay ?

—C'est vrai, dit-elle. D'ailleurs, ni toi, ni d'autre n'oseraient tromper la baronne de Serigny. Mais est-tu sûr qu'il soit mort ?

—Sûr, madame.

—Et ces papiers ?

—J'espère les retrouver.

—Tu sais qu'il y va de ta vie.

—Il y va du trône de notre souverain, madame, dit l'Ermite, d'un ton respectueux.

—Bien, je te reconnais-là. A présent retourne à Maulnes, sans t'arrêter. Tâche de l'introduire au château le plus tôt possible. Saisis un prétexte, si c'est nécessaire, et reviens demain à la même heure.

Je suivrai vos ordres, madame. Mais j'ai appris quelque chose, ce soir.

—Ah ! ah !

—Sur le pont des Romains, j'ai vu passer le marquis de Tanlay, avec messeigneurs Ulric de Maulnes et Hébert.

—Ce soir, dis-tu ?

—Tandis que Joseph et moi nous nous préparions à emporter le cavalier.

—Gaston de Tanlay. En es-tu certain ?

—Comme de ma vie.

—Et où allaient-ils ?

—A Châtillon, je pense.

—A Châtillon ! Oui, c'est cela ; à l'assemblée des Eperriers, s'écria la baronne, por-

tant la main à son front. Oh ! ces papiers ! si j'avais ces papiers !

—Nous les aurons, madame ; nous les aurons. Ils ne sauraient être perdus. J'ai la conviction de les retrouver. Peut-être Joseph...

—Que dis-tu ?

—Si Joseph les avait dérobés. C'est un mauvais drôle.

Victorine de Serigny réfléchit durant une minute, puis elle dit à l'Ermite :

—Prends un cheval, — le palefrenier t'en donnera un ; — tu courras à Maulnes, et d'une manière ou d'une autre pénétreras dans le château. Me comprends-tu ?

—Je vous comprends, madame. Et, en repassant je chercherai encore le porte-manteau...

—Bien.

—Mais si je le retrouvais ?

—Demain, à minuit, tu me l'apporteras ici.

L'Ermite salua sa maîtresse et s'échappa par l'ouverture qui lui avait donné accès.

La baronne remonta à son boudoir. En arrivant, son visage était composé. Elle frappa sur un timbre de métal.

Une soubrette parut à la portière.

—Mina, lui dit-elle, prévien M. le vicomte de Lachapelle que je désire lui parler.

Quand Gaspard entra dans le boudoir, Victorine avait les larmes aux yeux.

—Cher bon, fit-elle, en lui jetant avec une tendresse admirablement jouée les bras autour du cou, nous devons nous quitter, de suite, car la vie du roi est un péril. Partez sans perdre une minute ; courez à Paris et remettez-lui ce billet.

Gaspard pâlit.

—Partir... maintenant !

—Ne m'aimez-vous pas, monsieur ?

—Oh ! Victorine !

—Oui, mon enfant, je vous connais mieux que vous ne me connaissez et mon amour est plus grand que le vôtre. Mais Henri IV avant nous, je le répète !

—Vic... .

—Vicomte Gaspard de Lachapelle, apprenez à estimer votre femme, si vous voulez l'aimer ! s'écria-t-elle avec une noblesse toute empreinte d'amour.

—Ma Victorine, je pars ! répliqua-t-il enthousiasmé par son air et son accent.

En effet, un quart d'heure après, le vicomte Gaspard de Lachapelle brûlait la route de Paris, en compagnie d'un seul écuyer.

On dansait et on jouait encore au châlet de Laignes.

Et la baronne de Serigny murmurait en se mettant au lit :

—Je serai donc duchesse !

VII.

PIERRE ET L'ERMITE.

L'aurore avait surgi des ombres de la nuit. Luttant contre de légères brumes, le soleil allumait à l'est son disque de feu. Un rayon dorait les tourelles de Maulnes au sommet desquelles passaient et repassaient des hirondelles prêtes à immigrer vers des régions plus chaudes.

Pierre se tenait toujours au coin du bois, attendant le retour du baron de Noirmoutier.

Notre villageois avait vingt-cinq à vingt-huit ans. Ses traits étaient mâles et beaux, sa physionomie ouverte et intelligente.

Il était fils d'un cultivateur nommé Mignard et avait perdu ses parents depuis quelques années. Né à Gigny, Pierre Mignard commandait l'estime de ceux qui le connaissaient. Sa bonté, sa probité et son activité étaient proverbiales.

Jusqu'au moment où il s'éprit de Jacqueline et parvint à lui faire partager ses sentiments, il n'eut pas d'ennemis dans la paroisse. Mais la main de la fille de Dubois était recherchée par une foule de soupirants, et, le jour où la charmante fermière déclara ses préférences pour Pierre, celui-ci fut le point de mire de l'envie. Ses anciens rivaux se coalisèrent pour le perdre dans l'esprit de sa maîtresse. Ils échouèrent et leur jalousie grandit. Au nombre des plus acharnés à sa ruine se trouvaient Joseph, fils d'un cordonnier de Laignes et le garde-chasse du comte de Ganay. Ce garde-chasse avait nom l'Ermite. On le disait fort influent et capable de tout tenter pour arriver à ses fins.

La réputation de Joseph valait moins encore que celle de l'Ermite. Paresseux, ivrogne, libertin, ce dernier vivait de vols et de forfaits. S'étant lié avec une fille aussi mal famée que lui, une certaine Henriette, qui désirait épouser Pierre Mignard, ils avaient ensemble formé le projet de séparer les deux amants. Après bien des pourparlers, bien des tentatives infructueuses, Henriette avait imaginé un plan dont la réussite ne pouvait manquer d'être funeste à Pierre Mignard.

On sait qu'à cette époque les lois sur la chasse étaient d'une sévérité inouïe.

Henri III et Henri IV ont rivalisé de rigueur dans leurs édits à ce sujet.

Tout roturier convaincu d'avoir tué ou pris une pièce de gibier payait souvent de sa vie une pareille infraction aux ordonnances. L'emprisonnement, la fustigation, la confiscation des biens étaient les punitions ordinaires.

Henriette et Joseph s'arrangèrent, en conséquence, pour conseiller à Jacqueline de demander à Pierre un faisan. Ils supposaient, avec raison, que le jeune homme ne refuserait pas à sa fiancée ce gage d'amour, si elle désirait l'avoir. La difficulté était de déterminer Jacqueline à faire la demande. Les misérables allèrent consulter une vieille sorcière, la Bossue, femme qui, pour de l'argent, n'eut pas reculé devant un crime. Elle en voulait personnellement aux Dubois. Aussi accepta-t-elle avec joie le rôle d'entremetteuse.

—Ma fille, dit-elle à Henriette, tu diras à Jacqueline que son Pierre en courtoise une autre et tu tâcheras qu'elle vienne me voir. Demain, le galant ira à Laignes chercher ses amis pour les fiancailles. Sois à la corne du bois, et quand il passera, parle-lui aussi amoureusement que possible. Tu es fine, ah ! ah !

—Je vous comprends, répliqua Henriette.

—Et toi, continua la Bossue en s'adressant à Joseph, toi tu viendras entre neuf et dix

heures du soir ici. Je te donnerai des instructions. Mais apporte-moi quatre livres ou sinon ! Et tu me donneras quatre autres livres plus tard, ah ! ah !

Ils se quittèrent là-dessus.

On se rappelle que ces dispositions furent exécutées à la lettre.

Jacqueline amoureuse et crédule se laissa prendre au piège. Pour posséder à elle seule l'affection de Pierre, que n'eut-elle pas fait ! La Bossue lui assura que si son prétendu lui apportait un faisan, elle serait la plus heureuse des femmes. Aussi demanda-t-elle le faisan, quoiqu'elle n'ignorât pas à quel danger elle exposait le pauvre Pierre. Mais si l'amour est aveugle, la jalousie l'est bien davantage.

Pierre promit et Pierre n'avait qu'une parole.

D'ailleurs il aimait passionnément. Il aimait pour la première fois. Jacqueline était sa divinité. Elle eut voulu qu'il lui livrât sa vie, et il la lui aurait gaîment livrée. Si, en recevant la prière de la jeune fille, il avait pâli et frémi, ce n'était pas qu'il craignit pour lui, oh ! non ; son cœur était trop généreux, trop désintéressé, mais il avait redouté pour l'imprudent enfant elle-même les suites de sa condescendance à la demande qu'elle lui avait faite.

Il y songeait le lendemain matin, quand l'aube parut.

Ses regards qui erraient machinalement autour du plateau que couronne le château de Manhes, distinguèrent une longue file de cavaliers et de piétons qui ondulait lentement autour du monticule.

Ne voulant pas être découvert, il pressa les flancs de son poulain pour le faire entrer dans le bois. Mais l'autre cheval qu'il tenait par la bride recula subitement dans le sens opposé et Pierre surpris par ce mouvement lâcha les rênes.

L'animal abandonné à son caprice s'élança dans la forêt. Pierre se mit à sa poursuite.

Presque au même moment un coup de feu se fit entendre à quelque distance.

Le villageois se tourna pour voir ce que c'était. Il aperçut un faisan qui voletait lourdement à travers les rameaux dépouillés d'un bouquet de jeunes frênes.

L'oiseau avait l'aile brisée par une balle.

Mettre pied à terre, s'emparer du faisan, lui tordre le cou, le cacher sous son habit, remonter à cheval et reprendre sa course, ce fut pour Pierre l'affaire d'une minute à peine.

Une sorte de joie fiévreuse l'avait enivré. Il dévorait l'espace avec rapidité ; son cœur battait violemment de grosses gouttes de sueur baignaient ses tempes et il allait toujours, bride abattue, sans but précis, sans souci du cheval qui lui était échappé, presque sans conscience de ses actions, mais en s'approchant instinctivement de Laignes.

Il ne sortit de cet état qu'en atteignant le pied de la Côte, sur le chemin de Griselles.

Une odeur âcre et pénétrante le saisit à la gorge.

Pierre leva les yeux et remarqua des tourbillons de vapeurs, qui se balançaient sur le bois

de la Vesvres. Un horrible pressentiment le mordit au cœur. Talonnant son cheval, il le lança vers la ferme devant laquelle il ne tarda point à arriver.

Un monceau de décombres fumants, au milieu de quatre pans de murailles noircis, sur lesquels achevaient de se consumer quelques solives branlantes, voilà le spectacle qui se présenta aux yeux du jeune homme.

Pendant le soleil dorait les campagnes; les oiseaux chantaient sur les chênes, et, dans le ruisseau de la Vesvres une douzaine d'oies caquetaient joyeusement.

Le contraste était affreux!

Pierre arrêta sa monture. Il était épouvanté; il tremblait de tous ses membres. Il interrogeait ses sens; il les suppliait de mentir. Mille pensées contradictoires se heurtaient dans son cerveau, et il restait stupidement placé sur son cheval, les bras ballants, la tête penchée sur sa poitrine, l'œil troublé, noyé de larmes.

— Ah! ah! mon fils, tu viens trop tard, lui cria-t-on.

Pierre n'entendit pas et le même voix poursuivait.

— Tu viens trop tard; ah! ah! la maison au père Dubois a été brûlée, brûlée par les Eperviers; je les ai vus passer, il n'y a pas fort longtemps et ils ont emmené la Jacqueline, ah! ah!

Au nom de sa bien aimée, les facultés de Mignard se ranimèrent.

— Qui me parle?

— Qui te parle, eh! qui donc? la mère Bossue, ah! ah!

Le jeune villageois s'étant retourné se trouva face à face avec la charmeuse assise près de la porte du jardin.

Un panier couvert était posé près d'elle.

— Bossue, lui dit Pierre, qu'est-il advenu céans?

— Ce qui est advenu, ah! ah! tu veux le savoir. Je te le dirai, si tu me donnes quelque chose. Je ne fais rien pour rien, ah! ah!

Pierre sauta à bas de son cheval.

— Dis-moi ce qui s'est passé! s'écria-t-il.

— Et tu me donneras?

— Ce que tu voudras. Mais parle. . . . j'ai hâte de savoir, Jacqueline! où est Jacqueline?

Un sourire sardonique contracta les lèvres de la vieille.

— Tu es honnête, je te dirai tout. Mais tu me donneras une pièce de vin.

— Oui.

— Ah! ah! Jacqueline la pauvre fille a été emmenée par les Eperviers, qui ont mis le feu à la ferme. . . .

— Par les Eperviers!

— Mais oui! Des démons les Eperviers. Je les connais. Ils ont, dans le temps aussi, ravi ma fille, ma belle Anne. . . . ah! ah!

— Les Eperviers! Jacqueline enlevée par les Eperviers! répétait l'infortuné en frappant convulsivement dans ses mains.

— Oui. Ils sont passés, ce matin devant ma cabane, le capitaine en tête, et j'ai vu le père Dubois avec eux, ah! ah!

— Mon Dieu! mon Dieu! proférait Pierre d'un ton déchirant.

— Si tu veux me donner une autre pièce de vin, je te dirai où ils sont, insinua la vieille.

— Qui?

— Aurai-je deux pièces de vin au lieu d'une.

— Oui.

— Tu me les amèneras demain.

— Quand tu voudras. Où sont-ils?

— Au château de Maulnes; ah! ah!

Et la Bossue, ramassant son panier, enfila un sentier qui menait à sa demeure.

Pierre, qui s'était accoudé contre un petit mur de clôture, tressaillit.

Il venait de voir un homme attaché à un arbre du jardin.

Quel nouveau mystère?

D'un bond, il franchit le mur, arrive près de l'homme. C'était un corps humain, marqué au sceau de la mort.

Pierre reconnaît Joseph le fils du cordonnier. Il avait les vêtements ensanglantés. Notre villageois délie le corps, ouvre les vêtements, trouve une bourse, la jette à ses pieds sans y faire attention, et met à nu la poitrine de Joseph. Elle est percée d'une balle et de la blessure quelques gouttes de sang filtrent encore entre les doigts du défunt qui, machinalement, sans doute, a appliqué sa main sur la plaie avant d'expirer.

Ne sachant si la vie est complètement éteinte, Pierre essaye de déranger la main; et le voici qui recule en poussant une exclamation.

Au petit doigt de cette main, il a vu l'anneau d'argent qu'il avait dernièrement offert à Jacqueline, le jour de sa fête.

Cet anneau, Pierre le tenait de sa mère qui en mourant le lui avait remis avec ces mots:

— Mon enfant, prends ma bague; elle est l'anneau de mariage que me donna ton père; ne l'en dessaisis que pour celle qui sera ta femme!

Comment un si précieux souvenir de famille était-il tombé au pouvoir de Joseph? Jacqueline aurait-elle été inconstante?

L'infortuné Pierre se heurtait la tête contre ce double point de suspension, quand une main s'abatit sur son épaule.

Nous avons quitté l'Ermitte au moment où il se séparait de la baronne de Serigny pour aller voir ce qui se passait à Maulnes.

L'Ermitte occupait, comme nous l'avons dit, le grade de garde-chasse chez le comte Germaine Ganay. C'était un homme avare et ambitieux. Il aspirait à un poste plus élevé dans les forêts royales, et, séduit par la baronne de Serigny, travaillait alors contre son seigneur. Celle-ci, informée par des espions de la venue de M. de Noirmontier, avait mis l'Ermitte sur sa piste, en lui enjoignant de s'emparer à tout prix des papiers que pouvait porter le baron. Si l'Ermitte manqua son coup, ce ne fut pas faute de bonne volonté.

D'après les ordres de la maîtresse, il se rendit aux écuries pour y prendre un cheval. Les palefreniers célébraient les fiançailles de

M^{me}. Sérigny et ils invitèrent l'Ermité à boire un verre de vin. Notre homme fatigué et probablement troublé par le souvenir de son crime, accepta. Au premier verre en succéda un second, et puis un troisième, suivi lui-même d'une série d'autres, de façon que l'Ermité ne quitta le château qu'au petit jour.

En route, son cheval trébucha et tomba sur les genoux. Le cavalier, un peu dégrisé par la chute, releva l'animal. Mais aussitôt il s'aperçut qu'il était couronné et ne pouvait le conduire à Maulnes.

— Comme me voici près de la hutte de la Bossue, se dit l'Ermité, je vais lui dire de faire ramener cette vilaine bête à Laignes et j'irai à la Vesvres. Le père Dubois me donnera un des chevaux de relai.

Mais la cabane de la Bossue était vide.

L'Ermité attacha son cheval sous un appentis voisin et se dirigea vers la ferme.

Il n'avait pas fait un quart de lieue que la Bossue se montra au détour d'une mare à rouir le chanvre.

La rencontre du garde-chasse parut causer une impression désagréable à la charmeuse, qui lança vivement dans la mare le panier qu'elle avait au bras.

L'Ermité la vit faire, mais eut l'air de regarder d'un autre côté.

— Eh bien, qui de nouveau ? demanda-t-il d'un ton négligent.

— Ah ! ah ! c'est toi mon fils. Il y a bien des choses nouvelles, bien, ah ! ah ! La Vesvres est brûlée !

— La Vesvres brûlée !

— Brûlée au ras, mon fils... brûlée par les Eperviers la nuit dernière, ah ! ah !

— Mais dis-tu la vérité.

— La vérité ! lève la tête... ça fume encore à travers les branches.

— Mais Dubois... Jacqueline...

— Enlevés par les Eperviers, mon fils. Je les ai vu passer vers quatre heures au pied de la Côte, le père Dubois et ses gens, toute la bande.

— Jacqueline aussi.

— Je le suppose bien.

— C'est bon. Je vais m'assurer de ça.

— Ah ! ah ! C'est pas difficile, pas difficile, ah ! ah !

La Bossue s'éloigna en proférant son exclamation favorite.

Le garde-chasse repêcha le panier qui flottait parmi des boîtes de chanvre ; l'ouvrit et trouva dedans divers ustensiles de ménage endommagés par le feu et une timballe d'argent à demi fondue.

— La vieille sorcière, se dit-il, elle a volé cela. Peut-être a-t-elle fait plus... Son compte sera bon... Mais au plus pressé.

L'Ermité remit le panier dans l'eau, et courut vers la ferme, en coupant droit à travers le bois.

Bientôt il fut sur le théâtre du sinistre et découvrit, dans le jardin, Pierre agenouillé devant un cadavre.

Quoique cette scène fût inexplicable pour l'Ermité, il devina qu'il en pouvait tirer parti contre son rival.

Se précipitant sur Pierre :

— Assassin, incendiaire ! je t'arrête, s'écria-t-il.

Le villageois lui jeta un regard effaré, mais sans répondre.

— Tu es mon prisonnier ! reprit l'Ermité, le secouant rudement par l'épaule.

— L'autre restait toujours silencieux, comme frappé d'inertie.

— Hé ! hé ! Qu'est-ce que ça ? dit l'Ermité.

Sans quitter Pierre, il s'était penché, avait ramassé la bourse du baron de Noirmoutier, et l'agitait sous ses yeux.

— Par mon arquebuse, voilà qui sent son gentilhomme d'une lieue à la ronde. Il paraît que tu as dépoillé quelque duc, mon gars ; pour faire ta noce, sans doute. Hé ! hé ! tu ne te mouches pas du pied. Voyons debout et en route !

Pierre, comprenant enfin les accusations que le garde-chasse accumulait sur lui, protesta de son innocence. Mais l'Ermité n'avait garde de vouloir se laisser convaincre.

— Au château tu l'expliqueras, beau sire, opposait-il à toutes les dénégations du malheureux amant de Jacqueline.

Celui-ci, étourdi par tant d'émotions successives et diverses, obéit aux ordres du garde-chasse qui l'emmena au château de Maulnes et le fit enfermer dans l'un des cachots du donjon.

VIII.

LA CONJURATION.

À six heures du matin, les portes du château de Maulnes s'étaient ouvertes pour livrer accès aux Eperviers.

Ils formaient une troupe de trois à quatre cents personnes, parmi lesquelles on remarquait nombre de femmes et d'enfants déguenillés.

— Tu vas aller prévenir ton père, Ulric, dit Hébert quand ils eurent franchi la première enceinte du manoir. Tu lui raconteras ce qui s'est passé à Châtillon, et lui annonceras que je désire lui présenter mes hommages.

— Est-ce tout ?

— Oui.

— N'oubliez pas que mes hommes et moi attendons la *solde*, cria le capitaine des Eperviers.

— Elle vous sera faite, ce matin, Gondrecour. Faites camper votre monde, dans ces bâtiments que vous voyez à droite du rempart.

— Je vais t'accompagner, mon fils, dit le chapelain au jeune homme qui s'appretait à franchir le pont-levis.

— Soit, mon père.

Laisant la troupe, ils entrèrent dans le château et se rendirent à l'appartement du comte de Ganay.

Le vieillard se promenait d'un air soucieux. Ulric mit un genou à terre et lui baisa révérencieusement la main.

Le chapelain et le seigneur de Maulnes se saluèrent, en échangeant un regard.

— C'est bien, Ulric, relevez-vous et attendez mes ordres, j'ai à causer avec notre digne directeur.

Quand Ulric fut sorti :

— Nous sommes en danger, mon vieux ami, dit le comte au chapelain. Cette nuit, j'ai reçu des nouvelles de Bretagne. Mercœur trahit...

— Le duc, nous trahit !

— Hélas ! le fait n'est que trop certain, l'émis-saire de l'Ouest est arrivé ici. Il portait des lettres. Mais une partie a été perdue. Des royalistes les lui ont enlevées, après avoir essayé de l'assassiner au pont des Romains. Cependant, il a sauvé quelques missives. Elles nous fournissent de mauvaises nouvelles, bien mauvaises, mon camarade !

— Et quelles sont ces nouvelles ? demanda l'ecclésiastique, se croisant les bras sur la poitrine.

— Je vous l'ai dit, Mercœur nous abandonne. Les Routiers faiblissent ; les Mariniers menacent de passer à l'autre parti.

— Dieu est avec nous, nous vaincrons ! dit le chapelain d'une voix grave.

— Je l'espère encore, mais...

— Si vous avez de l'argent pour solder Gondrecour, tout ira bien. Nous avons eu un tort, c'est de mettre en avant Gaston. Il est énergique, habile, fait pour commander sans doute, mais il est jeune. Il s'est épris de la baronne de Serigny, et je crains qu'elle ne lui ait arraché notre secret.

— Comment ! Victorine de Serigny !

— Elle-même, mon fils. Hier soir, elle a dû être fiancée au vicomte de Lachapelle, un enfant, dont elle se fera un jouet, mais un jouet qui peut devenir une arme dangereuse contre la sainte cause de la catholicité.

— Et vous croyez que le marquis de Tanlay...

— Je ne crois pas, j'appréhende. En ces temps de troubles, et quand il s'agit du triomphe de l'Église romaine, nous devons tout redouter de ses ennemis. Aujourd'hui, comte, il n'y a plus à reculer, pas même à hésiter. Marchons sur Paris. L'ordre est donné. Souvenons-nous que la foi transporte les montagnes.

— Je suis prêt, dit Germain de Ganay avec cette énergie qui annonce une insurmontable détermination.

— Pouvez-vous faire quelque chose pour Gondrecour ? s'enquit le chapelain.

— Oui, je puis liquider tous les arrérages et il nous restera assez pour défrayer quatre cents hommes jusqu'à Paris, car j'ai vendu mes terres de Paison.

— Comte, dit l'ecclésiastique, avec une profonde émotion, Dieu vous a inspiré, Dieu vous récompensera !

— Que son nom soit béni ! répliqua le vieux seigneur, en se découvrant.

— Maintenant, reprit le prêtre, les Esperviers sont ici. Leurs chefs attendent. Prenons nos mesures.

— Quel est votre dessein, mon ami ?

— Nous les assemblerons en conseil, quand la paix aura été faite, et tâcherons de les décider à se diriger de suite sur Paris. Ulric les accompagnera. En route, il recrutera les divisions de Tonnerre, Auxerre, Sens et nous attendra à Meaux.

— Ulric est bien jeune !

— Ulric est le descendant des Ganay. Il sait son devoir. Je réponds de lui.

Le comte remercia son interlocuteur par un regard.

— À huit heures l'assemblée et à midi le départ.

— Mon ami, je me conformerai à vos avis.

— Ah ! Germain, dit le prêtre, en lui prenant la main, Germain, quel honneur pour vous et votre famille, quand nous aurons atteint notre but ! Alors, moi je quitterai la France, pour aller prêcher ailleurs la vraie religion ! Ma mission ne sera pas finie ; elle ne doit finir qu'avec mon souffle, et, tant qu'il y aura des hérétiques à réformer, des idolâtres à convertir, les apôtres de Dieu ne se reposeront pas.

— Voudriez-vous nous quitter, Léonce...

— Léonce de Châtenay est mort au monde, et il ne reste plus que le père Benoît, souvenez-vous en mon fils, répondit gravement le chapelain.

— Eh ! mon ami, puis-je oublier que nous avons été frères d'armes ? Pardonnez-moi ! J'ai tant souffert depuis la perte du vicomte Jean...

— Espérez en Dieu, comte. Je saurai ce qui lui est advenu, car je veux m'embarquer pour la Nouvelle-France... Laissons-là. Ulric doit avoir quelque chose à vous communiquer. D'ailleurs, il a besoin d'instructions avant d'entreprendre cette expédition. Comte de Ganay, mandez-le près de vous, et faites-lui faire la paix aux hommes de Gondrecour. Ça lui donnera un certain ascendant, nécessaire ; car peut-être sera-t-il obligé de prendre le commandement des troupes. Soyons prudents dans nos rapports avec le marquis de Tanlay.

— C'est vrai, bien vrai, mon père, la sagesse parle par votre bouche. Mais dites-moi, que ferons-nous du baron de Noirmoutier ?

— Qu'est-ce que ce baron ?

— L'agent de Normandie.

— Un homme sûr.

— Appuyé des meilleures recommandations. Son père fut l'ami intime de la duchesse de Mayenne.

— Vous le connaissez ?

— Oui, j'ai eu occasion d'apprécier sa fermeté et son dévoûment lorsque le Huguenot assiégeait Paris. Il était enfant alors. Depuis nous nous sommes rencontrés, à mon dernier voyage à Caën.

— Bien, bien, dit le prêtre. Je suis d'opinion qu'il vaudrait mieux le garder ici, pendant quelque temps au moins. Connait-on sa venue ?

— Nullement. Il est arrivé vers deux heures ce matin, et l'assemblée était dissoute. Du reste, j'ai été fort aise, car s'il se fut présenté plus tôt, et si les nouvelles qu'il apportait eussent été ébruitées...

— Sans doute, des désertions ! Ah ! l'ambition plutôt que la foi anime grand nombre de ceux qui nous entourent. Je ne le sais que trop !

Le père Benoît hochait la tête d'un air douloureux.

— Mais, ajouta-t-il, avec une ferveur solennelle, un temps viendra, et qui n'est pas loin, où l'impiété s'évanouira en fumée ; où le foyer du catholicisme consumera toutes les mesquines passions qui divisent encore le monde.

— Ainsi soit-il ! répliqua le seigneur de Maulnes, en se signant dévotement.

Le chapelain partit et le comte Germain de Ganay fit appeler son fils.

Ulric vint et narra à son père ce qui avait eu lieu depuis la veille au soir.

Le vieillard l'écouta avec une anxieuse attention, et dans un morne silence, jusqu'au moment où le jeune homme lui dit :

— J'omettais de vous apprendre que la Vesvres est brûlée, et que Jacqueline a péri dans les flammes.

— Comment cela, mon fils ?

— J'ignore les détails. Tout ce que je sais, le voici. En approchant du pont des Romains, j'ai aperçu les clartés d'un incendie et entendu une double détonation d'arme à feu. Le chapelain chevauchait à côté de moi. Inquiets, nous nous séparâmes des Eperviers et nous dirigeâmes sur la ferme. A notre approche le père Dubois s'est précipité vers nous en criant qu'un bandit avait mis le feu aux bâtiments, que sa fille avait péri, et qu'ayant surpris l'incendiaire il l'avait tué. Dans l'impossibilité de vérifier sur le champ l'exactitude de cette histoire, j'ai pris le parti de vous amener le père Dubois et ses gens, afin que vous les jugiez vous-même.

— Bien, mon cher Ulric, tu as prudemment agi en cette circonstance. J'arrangerai l'affaire ; mais je pense que tu n'as pas maltraité Dubois. C'est un digne serviteur, qui nous a rendu des services. Justice lui sera faite. Maintenant, Ulric, tu vas remettre ce sac d'argent à Gondrecour. Veille bien à ce que la paie de ses hommes soit faite devant toi. Tu prendras le commandement des Eperviers. A neuf heures, vous marcherez sur Tonnerre où ton oncle t'indiquera le plus sûr moyen de gagner Auxerre. Dans cette ville, monseigneur l'évêque, pour qui je te donnerai une lettre, te tracera un plan de campagne jusqu'à Meaux.

Ulric s'inclina en signe d'assentiment.

— Après la paie, poursuivait le comte Germain de Ganay, tu introduiras les chefs dans la salle d'armes.

Les injonctions du seigneur de Maulnes furent exécutées à la lettre.

Une demi-heure après cet entretien, Gondrecour et ses lieutenants étaient en conférence avec lui.

On stipula que trois mois durant, les Eperviers resteraient à la solde des Ligneurs, qu'ils se porteraient sur Meaux, où les Routiers, puis les Mariniers les rallieraient, et que de là, ils s'avanceraient vers Paris, les Flandrins devant y arriver par le nord, les Pillards par l'est.

Vers midi, Gondrecour évacuait le château de Maulnes, avec sa bande ; le père Benoît, placé sur la tourelle septentrionale, entre le comte de Ganay et le baron de Noirmoutier, cria en agitant une croix, surmontée d'un guidon blanc :

— Vive la lignie !

— A bas le huguenot ! répondirent les deux autres.

C'était l'heure où l'Ermite arrivait au château avec Pierre Mignard son prisonnier.

Et le garde-chasse avait observé ces mouvements.

CHAPITRE IX.

LE SUPPLICE.

Quatre jours après cette nuit mémorable, nous retrouverons Pierre Mignard dans un cachot du château de Maulnes.

Ce cachot est creusé sous terre. On y arrive par un escalier de sept à huit marches et il reçoit quelques lueurs indécises d'une étroite embrasure, en forme d'entonnoir, qui donne sur le fossé.

L'humidité suinte aux épaisses murailles de la prison et les tapisse d'un enduit épais, visqueux.

En pénétrant dans cette prison, un froid glacial vous fait frissonner et des émanations infectes vous obligent à reculer.

Le pauvre Pierre est assis sur un bloc de granit. Il a les pieds et les mains attachés avec des chaînes, et le corps pris, au-dessous des aisselles, dans un anneau fixé au mur par une tige de fer qui ne lui permet pas d'appuyer sa tête ou son buste allourdis par l'insomnie.

Son supplice est effroyable ; mais rien en comparaison de celui qui l'attend, si la Providence ne daigne lui prêter une main secourable ; car Pierre est accusé d'un quadruple crime. Le garde-chasse de monseigneur Germain de Ganay a déposé qu'il avait trouvé Pierre Mignard, près des ruines fumantes de la Vesvres, en train de déponiller le cadavre d'un tenancier de Laignes, et en possession d'une bourse pleine d'or, laquelle avait dû, sans doute, disait l'Ermite, appartenir à un gentilhomme dévalisé par le prévenu. Il était même assez probable qu'il avait assassiné le propriétaire de ladite bourse.

Ce n'était pas tout. Un forfait, non moins grave pour l'époque pesait sur la tête de l'inculpé. En le fouillant, pour s'assurer qu'il ne portait point d'armes dangereuses, on avait découvert entre son surcot et sa veste, un faisain !

Comment échapper à tant de preuves accumulées contre lui !

Cependant Pierre, quoique innocent, ne songeait guère à se défendre. Toutes ses pensées, dans cette terrible situation, étaient pour Jacqueline, sa bien-aimée Jacqueline. Qu'était-elle devenue ? Lui demeurait-elle fidèle ? Et à cette seconde interrogation, Pierre frissonnait ; ses nerfs se crispaient ; il serrait les poings avec fureur, agitant violemment ses fers et faisait des efforts insensés pour se délivrer de leur poids. Puis fatigué, couvert de transpiration, fiévreux, il tombait dans une morne immobilité ; des larmes brûlantes glissaient silencieusement de ses paupières, et il se prenait à désirer la mort.

C'est qu'il se souvenait, le malheureux jeune homme, de l'anneau de sa mère, qu'il avait donné à Jacqueline et qu'à travers l'ombre il voyait briller cet anneau au doigt du cadavre de Joseph !

Et, alors, Pierre se rappelait aussi, en traits de feu, les légères faveurs que Jacqueline, coquette comme la plupart des femmes, avait parfois, accordées à Joseph, le jour de la fête

de Laignes, ou à la *cagne*, après la vendange ! Il se tenaillait l'esprit tantôt pour se convaincre qu'elle était coupable, tantôt pour se persuader qu'elle ne l'était pas.

Mais toujours revenait la question : " Comment Joseph avait-il eu cette bague ? "

Et sa mémoire lui redisait que, le soir de ses fiançailles, s'étant aperçu que l'anneau manquait au doigt de Jacqueline, elle avait paru embarrassée et avait répondu vaguement quand il lui en avait fait la remarque.

Il sait combien le doute grossit pour nous les objets, celui qui a aimé ! Dans la solitude et les ténèbres surtout, ils nous apparaissent sous des formes fantastiques, monstrueuses, et plus nous voulons les réduire à leur état normal, plus ils affectent des proportions surnaturelles.

Pierre était donc plongé dans une noire préoccupation, lorsqu'un grincement de clef dans la serrure lui annonça une visite.

Bientôt la porte cria sur ses gonds et un géolier entra en tenant à la main une grosse lanterne de corne.

Il était suivi d'un ecclésiastique.

Pierre avait été élevé dans des sentiments de piété. La vue de l'homme de Dieu rafraîchit son cœur rongé par le chagrin.

L'ecclésiastique fit un signe au géolier qui sortit.

Le prisonnier et le prêtre restèrent seuls dans le cachot.

— Je suis venu, mon fils, t'apporter les secours de la religion, dit celui-ci d'une voix sévère, mais sympathique qui remua Pierre jusqu'au fond des entrailles.

— Bénissez-moi, mon père, car je suis pécheur, répliqua-t-il, en joignant les mains.

— Tu as commis de grands crimes, mais Dieu est miséricordieux. Prie notre Divin Sauveur d'intercéder près de son père, et, si tu te repens, il te pardonnera ces crimes.

— Des crimes ! ô mon père !

— Tu es accusé de meurtre, de vol et d'incendie.

— De meurtre ! Cela n'est pas, mon père, cela n'est pas, je le jure. . . .

— Ne jure pas, la religion le défend !

— Mais je ne suis pas coupable de meurtre, ne le croyez pas, mon père. J'ai péché, oui. J'ai offensé le bon Dieu. J'ai aimé la créature... trop sans doute... mais moi un meurtrier, non, ô mon père, Dieu sait que je n'ai jamais commis un meurtre. . . . un meurtre !

Et Pierre tressaillit d'horreur.

— Mon fils, dit le prêtre, les témoignages sont puissants contre toi. Il vaut mieux faire une confession sincère, car le temps qui te reste à passer sur cette terre est limité. Si tu avoues, j'obtiendrai que ton supplice ne soit pas long ; mais si tu persistes dans cet entêtement, tu souffriras cruellement dans ce monde et éternellement dans l'autre.

— Je ne suis pas coupable, répliqua Mignard avec la fermeté d'une conscience honnête. Je sais que j'ai péché contre mon Dieu. Dimanche dernier, j'ai manqué à l'office de trois heures, parce que je désirais voir plus tôt Jacqueline.

J'ai fait un mensonge à notre bon curé, en lui disant que j'avais été malade ; je suis en retard pour la dime des vendanges, parce que j'avais besoin d'argent pour ma noce, et. . . .

Pierre s'arrêta court.

— Et ? demanda le prêtre.

— Et, reprit-il d'un ton bas, à peine intelligible, j'ai, pour complaire à Jacqueline, dérobé un faisán à monseigneur de Ganay.

— C'est une faute grave, mon fils. Les biens de ton seigneur sont sacrés. Continue.

— Voilà tout, répondit Pierre en pleurant.

— Tout ?

— Oui, mon père. Dieu m'est témoin que ce sont là mes plus gros péchés depuis que je suis allé à confesse ; j'en ai un profond regret. Mais j'espère en notre Rédempteur et en la Sainte Vierge Marie, si vous daignez me donner votre absolution. . . .

— Ignores-tu que pour le vol de ce faisán tu seras battu de verges, et que, pour les autres crimes dont on t'accuse, tu seras torturé, puis pendu ?

— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit le prisonnier.

— Tu ne veux rien avouer de plus ?

— Mon père, je n'ai rien de plus à avouer. Je crois en Dieu, j'ai confiance qu'il m'absoudra.

La voix de Pierre était empreinte d'une telle confiance que l'ecclésiastique, qui était venu l'assister, avec l'idée qu'il aurait à faire à un de ces bandits qui pullulaient dans la province, sentit ses soupçons se dissiper.

— Mais, mon pauvre enfant, on va te soumettre à la question, dit-il.

— Je la subirai, mon père ; et avec l'aide de Dieu, je saurai la supporter.

Le père Benoit, chapelain de Maulnes, c'était lui, fut complètement ébranlé par l'expression de cette pieuse résignation. Après quelques paroles avec Pierre, il le quitta dans l'intention de plaider sa cause devant le comte de Ganay.

Ce dernier, absorbé par l'importance des affaires politiques auxquelles il était mêlé, n'avait pas fait beaucoup attention à la perte de sa ferme de la Vesvres. Informé que le garde-chasse avait saisi les coupables, il s'en était remis à son justicier ordinaire du soin d'instruire leur procès et de les condamner à mort. Le justicier devait de l'argent à l'Ermitte, par conséquent il subissait sa volonté. La mère Bossue fut arrêtée, incarcérée au château, sous accusation de sorcellerie et de vol à la ferme de la Vesvres. L'Ermitte la visita dans sa prison et tenta de lui arracher le secret de ses trésors. La vieille refusa obstinément, pour la très bonne raison peut-être qu'elle n'avait pas de trésor. Mais son opiniâtreté ne fit qu'augmenter celle de l'Ermitte, qui, afin de se venger, déterminà son ami le justicier à lui infliger la torture.

Les choses marchèrent au gré du garde-chasse et le samedi suivant fut fixé pour l'exécution de la Bossue et de Pierre Mignard, car il va sans dire que l'Ermitte ne négligeait pas son ancien rival, bien qu'il eût appris la fin de Jacqueline, et la mise à mort de Joseph, par le père Dubois. Du reste, il avait prudemment

fait envoyer ce dernier à une autre ferme que le comte possédait à deux lieues de là, sur le fange de Baon.

Un hérault d'armes parcourut les domaines du comté de Maulnes et annonça le supplice.

La nouvelle gagna les seigneuries voisines. Aussi, de bonne heure le samedi, vit-on arriver autour du château une foule d'habitants des paroisses environnantes.

Deux échafauds avaient été dressés sur l'esplanade.

— L'un était destiné à la Bossue, l'autre à Pierre Mignard.

A dix heures, les portes du manoir furent ouvertes aux curieux, qui se précipitèrent dans l'enceinte.

Une haie de halberdiers, la pertuisane aux pieds, entourait les échafauds, à une distance de vingt-cinq à trente pieds.

Ce fut, pendant les préparatifs, que le père Benoît vint visiter Pierre Mignard et eut avec lui la conversation que nous avons rapportée au commencement de ce chapitre.

L'ayant quitté, il se rendit à l'appartement du comte et le supplia d'ajourner l'exécution.

— Impossible, mon père, répliqua Germain de Ganay. La déposition de l'Ermitte ne laisse pas de doute sur la criminalité de ces misérables. Depuis assez longtemps la vieille exerce un métier odieux. Quand à l'autre, je ne veux pas en entendre parler. Il a surpris votre bonne foi. Ne vous apitoyez pas sur son sort. Les incendies sont devenus trop fréquents dans la province. Il faut un exemple. Les malfaiteurs convrent nos routes, envahissent nos manoirs. Il doit être roué et il le sera.

— Pâques-Dieu, vous avez raison, monsieur le comte, dit le baron de Noirmoutier qui était présent à cet entretien. Votre territoire est encore plus dangereux que le nôtre. Je n'ai pas perdu le souvenir de mon dernier bain, et j'aurai plaisir à assister au supplice de ces penderds.

— Au nom de la religion, ne vous hâtez pas trop ! dit le père Benoît d'un ton imposant.

— Eh bien, mon père, que voulez-vous ? demanda le comte.

— Je demande justice pour ce jeune homme, répliqua le chapelain.

— Justice pour un coquin qui a tué, volé, mis le feu, n'est-ce pas cela ? fit de Noirmoutier.

— Ajoutez, qu'on a trouvé sur lui un faisceau de nos garennes, dit le comte.

— Monseigneur, il n'est qu'accusé !

Le père Benoît donna à ces paroles une accentuation si noble que les deux gentils-hommes baissèrent la tête.

— Je désire, poursuivit-il, qu'il lui soit octroyé un sursis de deux jours, le temps de découvrir la vérité.

— Soit, mon père ; mais il a confessé le vol du faisceau. Et pour ce vol, il doit être puni aujourd'hui même.

A son tour, le prêtre baissa la tête.

— Et, dit-il, d'un accent dont il s'efforça de déguiser l'amertume, quelle sera sa punition pour le vol de ce faisceau ?

— Cinquante coups de bâton et la perte de la main droite, suivant l'habitude.

— Telle est la justice établie par les hommes ! murmura le père Benoît.

Puis il dit d'un ton élevé :

— Ne vaudrait-il pas mieux réserver ce châtimeut pour plus tard ? car, pour que je sache s'il est ou non coupable des scélératesses qu'on lui impute, il importe qu'il jouisse de toutes ses facultés.

— Ah ! mon père, vous êtes trop bon, cent fois trop bon de vous occuper de pareils manants ; mais, soit, je vous le livre, à condition seulement qu'il assistera au supplice de la sorcière. Pour celle-là, vous n'avez rien à dire, au moins.

— Le seigneur tout puissant nous donne lui-même l'exemple de la clémence, mon fils, dit le prêtre en joignant les mains.

De Noirmoutier sourit ironiquement.

— Au revoir, dit le chapelain, je vais prier pour le salut de cette pauvre femme, que mes paroles n'ont pu convertir. Puisse ma prière être exaucée !

Lorsqu'il fut parti, le comte Germain de Ganay et le baron de Noirmoutier s'approchèrent d'une fenêtre ouverte sur la cour du château.

Une nuée d'hommes, femmes et enfants encombraient l'espace entre le cercle de halberdiers et le rempart. Cette multitude compacte, revêtue de ses atours de fête, causait, riait et chantait, comme si elle prenait part à un divertissement.

C'était pourtant un sinistre spectacle que celui qu'elle avait devant les yeux.

Sur l'échafaud de droite, une vieille femme, couverte d'une chemise en haillons, était attachée à un pieu, les mains fixées derrière le dos.

Deux hommes, la poitrine et les bras nus, se tenaient à ses côtés. L'un avait à la main droite une masse de fer, l'autre une sorte de machine assez semblable à une grande botte.

Ces deux hommes étaient les bourreaux. Près d'eux brûlait un feu ardent dans lequel rougis-saient divers instruments en fer.

Au moment où le comte et son hôte parurent à la fenêtre, les paysans poussèrent des hurrahs frénétiques, au milieu desquels on distinguait :

— Mort à la sorcière ! mort à la mère Bossue ! qu'on la brûle !

Le seigneur de Maulnes fit un mouvement de la tête, et celui des bourreaux qui tenait la botte de fer, la passa au pied de la Bossue, puis entre la jambe et la tige de cette botte, il ficha un coin de bois, sur lequel son compagnon asséna un coup de masse, qui arracha à la victime un cri déchirant.

A ce cri de douleur la foule répondit par un cri de plaisir.

Le bourreau à la masse frappa un second coup.

Et la vieille hurla une seconde fois !

Alors, un homme revêtu d'une longue robe écarlate et suivi de deux jeunes gens habillés de noir, monta sur l'échafaud.

Les jeunes gens s'assirent sur les marches,

un cahier sur leurs genoux, une plume à la main et tout prêts à écrire.

C'était maître Terrien, justicier de monseigneur de Ganay, et ses deux scribes.

— Femme, dit-il, à la Bossue, tu es accusée d'avoir eu commerce avec le diable. Est-ce vrai ?

— Jamais ! s'écria la Bossue.

— Mettez un coin de plus, dit tranquillement maître Terrien.

Un autre coin fut placé, entre la tige de la botte et les chairs sanglantes de la malheureuse, dont le visage contracté, baigné de sueur, les yeux écarquillés étaient effrayants à voir.

La masse résonna sur le coin qui s'enfonça avec un lugubre craquement.

Les membres de la suppliciée s'étirèrent névralgiquement, ses dents crissèrent. Elle blanchit comme un linéol. On eut pu croire qu'elle avait succombé à l'excès du mal.

— Frottez-lui la face, commanda froidement le justicier.

Un des tourmenteurs saisit un linge qui trempait dans un vase, et frictionna rudement le visage de la Bossue.

Une exclamation de souffrance apprit qu'elle revenait à la vie.

Le bourreau suspendit son opération.

— Femme, dit maître Terrien, avoues-tu avoir eu commerce avec le diable ?

Elle ne répondit pas.

— Le plomb, dit maître Terrien.

Les assistants ne riaient plus. Les hommes frémissaient et plusieurs femmes pleuraient.

Un des exécuteurs avait pris sur le brasier une poche remplie de plomb fondu, puis il s'était agenouillé près de la Bossue, et appuyant la poche sur le bord de la botte, il versait lentement le métal liquide contre la jambe broyée de la malheureuse femme, pantelante, folle de douleur.

— Femme, avoues-tu ? répétait impitoyablement le justicier.

— Oui, oui ! ô oui ! tout ce que vous voudrez !

— Femme, tu te reconnais coupable d'accoïntance avec le diable.

— Oui, balbutia-t-elle.

Les curieux reculèrent avec effroi.

— Ecrivez, dit le justicier se tournant vers ses scribes.

— Et tu trouves juste la sentence qui te condamne à être brûlée vive.

Elle ne répliqua pas. Elle n'en avait plus la force.

— Elle a avoué, qu'on la brûle ! qu'on brûle la sorcière ! vociféraient les spectateurs.

Maître Terrien leva la tête comme pour demander un avis au comte de Ganay, qui conversait chaleureusement avec M. de Noirmoutier.

— Je vous assure que c'est cet homme qui m'a sauvé la vie, disait le baron en désignant du doigt Pierre Mignard, lié sur l'échafaud de gauche et attendant stoïquement que l'heure de la torture sonnât pour lui.

— L'assassin ! l'incendiaire !

— C'est lui-même qui m'a amené ici et je garantis que c'est un brave homme.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez, baron ?

— sûr comme de mon existence.

— Nous allons le mander, céans.

— Et vous ferez bien, monsieur le comte.

— Au bâcher la sorcière ! et qu'on m'amène ce manant, dit Germain de Ganay, se penchant sur l'entablement de la croisée et montrant le jeune fermier.

Les deux captifs furent détachés, l'un pour être conduit devant les deux seigneurs, l'autre pour être transporté dans un champ voisin, où l'on avait élevé un bûcher et où il périt dans les flammes, aux applaudissements d'une populace rendue cruelle par l'ignorance et le fanatisme.

L'Ermite avait surveillé cette scène avec un vif intérêt.

Il monta sur le champ à cheval et courut chez la baronne de Serigny.

Cependant Pierre Mignard narrait ingénument, aux deux seigneurs, les aventures de la nuit de ses sanglantes. Le baron de Noirmoutier corrobora une partie de la vérité, et le comte Germain de Ganay, se rappelant le récit que lui avait fait son fils Ulric, quatre jours auparavant, fit mander le père Dubois qui, avec sa franchise ordinaire, déclara qu'il avait mis à mort Joseph, l'incendiaire de la ferme.

Restait l'affaire du faisán. Mais le bon père Benoit vint disculper son protégé, en disant que, le matin même de l'arrivée de Gondrecourt à Maulnes, et à l'heure, et près de l'endroit où Pierre disait avoir ramassé le faisán, Ulric avait, en chevauchant à la tête des Eperviers, tiré et blessé un oiseau, lequel était sans doute celui trouvé sur le prévenu. L'innocence du jeune villageois ne faisait plus de doute. Telle était, cependant, la sévérité des lois concernant la chasse que Germain de Ganay, le condamna malgré les instances du baron et du père Benoit à l'exil de ses domaines, pour vol d'une pièce de gibier. Afin d'adoucir cette disgrâce qui entraînait la confiscation des biens, le baron prit Pierre Mignard à son service.

A dater de ce moment, l'Ermite ne reparut plus au château.

X.

LES PROSCRITS.

Vers la fin du mois d'avril de l'année suivante, le père Benoit en habit laïque, et le baron de Noirmoutier en costume de marin, étaient assis dans une chambre d'auberge à Dieppe, en Normandie.

Cette chambre était située au premier étage et, de ses fenêtres, on découvrait la mer.

— Eh bien, mon fils, vous êtes décidé à nous accompagner avec votre famille ? demanda l'ecclésiastique.

— Oui, mon père. Chassé du pays, je n'y laisserai point ma femme et ma fille. Et puis qu'il nous faut passer à l'étranger, j'aime mieux

partir avec vous, aller chercher fortune dans la Nouvelle-France, au milieu des populations sauvages, que de passer en Angleterre.

— Votre résolution est louable assurément. Mais avez-vous bien considéré les dangers de l'entreprise ? Car je ne parle pas des privations de tout genre que devra s'imposer votre femme, si frêle, si douce !

— Mon père, elle est catholique comme moi ; nous ne saurions trop souffrir en ce monde pour mériter les bénédictions de notre divin rédempteur dans l'autre, répliqua le baron avec un pieux enthousiasme.

— Ecoutez-moi, fit le père Benoit d'un ton paternel ; je connais plusieurs armateurs et commerçants qui ont suivi le sieur de Monts Pierre du Gas, en 1604. Ils m'ont décrit ces pays lointains et sauvages. L'hiver y est rude. Il dure souvent plus de la mi-année. Parfois, on manque de provisions ; quand on en a, ce sont des aliments grossiers et qui répugnent même à nos matelots. Pour vivre dans ces régions, il faut que le corps soit aussi fort que l'esprit. Songez, baron, que vous appartenez ici à des parents puissants. Ils pourront abrèger votre exil. . . .

— Non, bon père, s'écria de Noirmoutier, tant que le Huguenot trônait sur la France, je n'y demeurerai pas. Ma femme partage mes sentiments à cet égard. Nous irons au Canada.

— Mon intention n'est pas de vous dégoûter d'un aussi noble projet, dit le prêtre ; mais je désirais m'assurer que votre détermination était profonde et que vous aviez réfléchi aux peines sans nombre qui vous escorteront dans ce long pèlerinage.

— J'ai tout pesé, répliqua en souriant le jeune baron. Et d'ailleurs, je vous l'avouerai, quelque chose m'attire vers ces contrées nouvelles, c'est l'espoir de retrouver un ami d'enfance, le vicomte Jean de Ganay, avec qui j'ai fait mes premières armes.

— Je souhaite que Dieu exauce votre espérance, dit tristement le père Benoit ; mais vous savez que le pilote Chedotel qui l'avait déposé sur une île, avec les colons du marquis de la Roche est revenu de cette île, où on l'avait obligé à aller les reprendre et qu'il a rapporté que le vicomte Jean avait péri.

— J'ai entendu faire ce récit, mon père ; mais une voix intérieure me crie d'avoir confiance et je crois à cette voix.

— Bien, mon enfant, dit l'ecclésiastique en lui prenant la main. Vous viendrez, nous chercherons Jean, pour le ramener à son pauvre père, maintenant privé de tous les appuis de sa vieillesse.

— Oui, nous le ramènerons ! fit le baron d'un ton inspiré.

— Voici quelqu'un, parlez moins haut, je vous prie.

Un moine entra dans la chambre, remit une lettre au père Benoit, et s'éloigna.

— C'est du supérieur du moulin de Molesmes, dit celui-ci, après avoir parcouru la suscription.

Il en fit rapidement sauter le cachet.

Elle était ainsi conçue :

“ Molesmes, ce 26^{me} jour de mars, 1607.

“ Mon fils en Dieu,

“ Nous avons reçu votre missive du mois de février dernier où vous nous annoncez votre insuccès et votre résolution d'aller prêcher la foi aux sauvages de l'Amérique du Nord. Nous applaudissons à cette louable résolution et nous prions le Dieu de toute grâce de vous secondar. La cause que vous soutenez est aussi belle que celle que vous voulez soutenir maintenant. Notre devoir à tous est d'éclairer les hérétiques aussi bien que les idolâtres. C'est une glorieuse mission, nous remercions la sainte Providence de nous l'avoir accordée. Aujourd'hui, l'impie lève la tête aux quatre coins du royaume. Un vent impur souffle sur la France. Il a plu à l'Éternel de nous envoyer ces afflictions : que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! Nous ne nous décourageons pas. Mais bien plutôt notre foi grandira au sein des larmes et nous remercions le dispensateur souverain des épreuves auxquelles il daigne soumettre ses humbles serviteurs.

“ Déjà, autour de notre communauté, des conversions de marque ont été faites. Je vous citerai entr'autres celle de la baronne Victorine de Serigny, la jeune châtelaine de Laignes. Elle était fiancée au vicomte de Lachapelle, aujourd'hui chambellan du monarque régnant. Il paraît qu'après la découverte du complot des Ligneurs et leur défaite à Meaux, la baronne attendant le vicomte de Lachapelle, et s'étant penchée par-dessus son balcon, tomba d'une hauteur de plus de quarante pieds au moment où elle l'aperçut et se mutila si affreusement qu'elle fit vœu de renoncer au monde pour entrer en religion, si elle guérissait. La Vierge Marie entendit sa prière, et, maintenant, la baronne est en qualité de novice, au cloître des Carmélites à Châtillon-sur-Seine. Admirez les décrets de la divine Providence !

“ On m'assure également que le jeune et vaillant étourdi que vous avez bien connu, Gaston de Tanlay, est résolu à renoncer aux vanités de cette terre pour se vouer à la prêtrise. Monseigneur l'évêque de Dijon a le mérite de ce renoncement. Déjà le marquis de Tanlay a fait don à notre monastère d'une partie de ses domaines, et nous nous proposons de fonder une maison dans les environs de Cruzy.

“ Comme moi, mon fils, vous sentirez l'importance de ces changements, qui ne manqueront pas d'avoir un grand effet sur le peuple et sur toutes les familles nobles de notre province de Bourgogne. Vous apercevrez le doigt de Dieu toujours prêt à protéger ses ministres et leurs troupeaux. Sans la tentative que vous savez, nous n'eussions peut-être pas gagné à la religion ces deux âmes qui vont désormais compter parmi ses plus fermes soutiens. Je ne doute guère que le comte Germain de Ganay ne se retire bientôt lui-même, au prieuré de Baon, si nous ne réussissons à l'attirer à notre monastère, ce que je souhaite de tout mon cœur, pour le bien de notre ordre, aujourd'hui l'un des plus considérables de la chrétienté. Ce pauvre seigneur est tout contrit depuis la mort de son

filz Ulric, assassiné, dit-on, par un garde-chasse du comte, un certain l'Ermitte, l'âme damnée des Huguenots et que malheureusement Germain de Ganay avait recueilli chez lui.

—Allez, mon fils, baptisez, évangélisez les idolâtres de l'Amérique septentrionale; votre besogne sera rude; mais, courage! par nos prières, Dieu vous renforcera de son Saint Esprit, et nous le prions chaque jour qu'il vous ait en sa garde.

“Je suis, mon fils,
 “Votre serviteur très affectueux,
 “En notre seigneur,

FRANÇOIS ROBERT.

“Supérieur du monastère de Molesmes, en la province de la France.”

Après avoir lu cette lettre à haute voix, le père Benoit dit au baron de Noirmoutier :

—Alors, mon fils, votre dessein est irrévocable.

—Irrévocable mon père. J'emmené ma femme, ma fille, une servante et Pierre Mignard, ce brave fermier que vous avez sauvé.

—Oui, un honnête garçon et qui vous rendra plus d'un service. Eh bien, faites vos préparatifs, car si le temps est beau, nous appareillerons ce soir, m'a dit le capitaine du *Phoque*. Les prisonniers sont arrivés. Ce sont pour la plupart des jeunes gens de bonne famille, dont le seul tort est d'avoir été fidèle à la religion catholique. Mais Dieu voit tout : Il les récompensera....

De Noirmoutier sortit.

Dès qu'il eut disparu, le père Benoit ferma au verrou la porte de l'appartement, ouvrit une malle, en tira un flacon qu'il déboucha, et dont il versa une partie du contenu sur un morceau d'éponge.

Puis, avec cette éponge imbibée il frictonna légèrement le parchemin sur lequel était écrite la lettre qu'il venait de recevoir. Bientôt, des mots se montrèrent entre les lignes de cette lettre et l'ecclésiastique déchiffra ce qui suit :

“La victoire nous a manqué; mais ne désespérons pas. Les défaites sont les aliments des forts. Ce que Dieu ne donne pas aujourd'hui, il le donne demain. Nous veillons. Le temps de la justice n'est pas éloigné. Le Béarnais tombera : Son heire approche. Allez là bas; tâchez de retrouver le dernier fils de votre ami. Puisse-t-il le serrer une fois encore dans ses bras, avant de rendre son âme à Dieu ! Courage, mon camarade, mon père ! Nous nous reverrons. Un je ne sais quoi me le dit. Avant votre embarquement, envoyez-moi, s'il est possible, quelques détails sur les dernières affaires. Le porteur est un homme sûr.”

Ces phrases n'étaient point signées; mais le père Benoit n'eut pas de peine à reconnaître l'écriture et le style de son ancien compagnon d'armes, le vicomte de Ganay.

Il prit une plume, et, après avoir tracé une lettre insignifiante, il écrivit entre les lignes avec

une encre sympathique, dont l'impression se déchait et disparaissait à mesure que les caractères étaient formés :

“Non, je ne désespère pas; je ne désespère-rai jamais; notre cause est sacrée. L'église romaine est appelée à dominer le monde, elle le dominera. Je pars, et s'il plaît à Dieu je reviendrai, pour assister à un beau triomphe.

“Je ne sais rien de plus que ce que vous savez. A Meaux, nous avons rencontré les partisans du Béarnais. Ils avaient été, dit-on, prévenus par le vicomte de Lachapelle. Un grand nombre des nôtres ont été pris sur ce point et sur les routes de Lyon et de Lille. Les Royalistes ont tué les uns et emmené les autres, pour les déporter à la Nouvelle-France. Le baron, Pierre Mignard et moi avons échappé à la faveur d'un déguisement, et, quand vous recevrez ce billet, nous voguerons sur l'océan, avec les infortunés pros crits qui ne se doutent pas que, volontairement, nous partageons la peine que nous avons attirée sur leur tête.

“Je me félicite que mon intervention vous ait fait épargner Pierre Mignard, et reconnaître son innocence. C'est un serviteur dévoué. Nous lui devons beaucoup. Sa reconnaissance pour nous l'a engagé à prendre part à notre périlleuse expédition. Il veut unir ses efforts aux nôtres pour rendre à un excellent père ce fils que vous pleurez depuis tant d'années déjà. Comme vous, je dis : patience, foi et courage! Si nous ne nous revoyons pas en ce monde, nous nous reverrons dans l'autre. Dieu n'abandonne pas ceux qui lui sont soumis.”

Ayant fini, le père Benoit cacheta sa lettre et descendit au rez-de-chaussée.

Dans la salle fumeuse une dizaine d'hommes fumaient en buvant du cidre.

Le moine se promenait lentement au milieu des groupes.

Du premier coup d'œil le père Benoit et lui se reconnurent.

Ils sortirent ensemble, en échangeant à voix ces seules paroles :

—La croix!

—La Vierge Marie!

Arrivés sur la grève, le père Benoit lui dit :

—Voici, ma réponse. Portez-la, sans perdre de temps, à qui vous a envoyé.

—Vous serez obéi, répliqua le messager serrant le pli sous sa robe. Mais n'y a-t-il pas un mot pour...?

Le père Benoit frôna les sourcils.

—Silence! fit-il d'un ton qui bannissait toute réplique.

Le moine lui jeta un regard douloureux et leva tristement les yeux au ciel.

—Allez, dit son interlocuteur en détournant la tête, comme s'il eut craint que son visage ne trahit des émotions secrètes.

Ils se quittèrent sans plus parler.

A quatre heures de l'après-midi, le père Benoit, le baron de Noirmoutier, sa femme, avec sa petite fille âgée d'un an, une domestique, Pierre Mignard, et cinquante à soixante hommes, la plupart chassés du royaume pour affaires politiques, montaient à bord du *Phoque*, bâtiment

de deux cent cinquante tonneaux, affrété pour la Nouvelle-France.

Au moment où on levait l'ancre, un individu de grande taille, à la figure rébarbative et sournoise parut sur le pont du *Phoque*.

— Mon Dieu ! il me semble que je connais cet homme-là, se dit Pierre Mignard en apercevant le nouveau venu.

Il ne se trompait pas. C'était l'Érmitte, l'ex-garde-chasse du vicomte Germain de Ganay.

II. EMILE CHEVALIER.

(Fin du premier Episode.)

VAN HOVEN.

Depuis que nous avons repris la publication de la *Ruche littéraire*, vingt lecteurs nous ont demandé ce qu'était devenu leur gracieux fantaisiste, Van Hoven, le Tibulle de l'Amérique du nord, comme l'appelle l'un d'eux. De Van Hoven, depuis bien longtemps nous n'avions pas reçu de nouvelle lorsque, la semaine dernière, la poste nous a transmis un charmant volume de poésie. Ce volume, intitulé *Les étapes* et imprimé à Paris chez Paul Dupont, est signé Henri Clément. A son cachet, qui ne reconnaît, malgré le pseudonyme, le style, si léger, la touche, si capricieuse et si attrayante de Van Hoven, autre nom de plume derrière lequel se voile modestement un jeune homme d'une haute distinction et qui occupe une place brillante dans le monde officiel français.

Vous désirez savoir ce que sont *Les étapes* de Van Hoven, écoutez-le donc :

LES ÉTAPES.

Vita, via.

Amour, chansons,—étude et doute,
Puis dégoûts et regrets, hélas !
Sont les étapes d'une route
Que l'on achève, triste et las.

Les yeux d'amour, charmante joute,
Vous font d'abord presser le pas.
—Rien, alors, que le cœur redoute ;
On nargue douleur et trépas.

Bientôt la démarche est moins sûre ;
On cache plus d'une blessure ;
Trop fier, on voile un cœur saignant.

On arrive, pâle et morose.
On frappe et la servante Prose
Vient vous ouvrir en reclinant.

Et maintenant sautons brusquement à l'Étape XXVII et dernière, un chef-d'œuvre en miniature.

XXVII.

What mortal his own doom may guess ?
Let none despond, let none despair !

BYRON.

Parce qu'on a sucé quelque herbe vénéneuse
Il ne faut pas crier que tout n'est que douleurs,
Et parce que la vie est souvent épineuse,
Il n'en faut pas nier les fleurs.

Parce que nous avons sondé quelques souffrances,

Il ne faut pas bannir les pures voluptés,
Ni chasser l'humble essaim des blanches espérances,

Qui voltigeait à nos côtés.

Par ce qu'on nous offrit une liqueur immonde,
Il ne faut pas rester altéré, chaque jour ;
Et parce que la haine existe dans ce monde,
Il ne faut pas nier l'amour.

Nous pouvons espérer que des saisons meilleures,
Comme un printemps divin, viendront nous
Et feront reverdir, les ans, les mois, les heures
Sur l'arbre de notre avenir.

Nous n'avons pas encore, dans un deuil solitaire,
Vu des derniers beaux jours le sinistre départ,
Et, des plaisirs dorés que renferme la terre,
Nous pouvons avoir notre part.

Si, nous avons pleuré, n'est-ce pas notre faute ?
N'avons-nous pas choisi ce qui devait blesser ?
Ne voulions-nous pas prendre une palme trop haute,
Quand nous n'avions qu'à nous baisser ?

N'avons-nous pas construit nos projets sur le sable ?
N'avons-nous pas nourri de trop brillants défaits,
En croyant éternel chaque bien passissable,
En croyant vrai chaque bien faux ?

Gloire ! immortalité ! — Chimère ! — Soyons sages ;
Et ne nous lançons pas dans un labeur lointain,
Et ne nous tuons pas à chercher des passages
Aux mers polaires du destin.

Laissons ceux qui sont forts fendre la vague obscure,
En proie aux ouragans sous les cieus assombrés.
Nous, suivons les leçons du divin Epicure,
Et recréons Sybaris.

Pleins d'espoir, attendons ! — peut-on, en conscience,
Par ce qu'on a souffert, jurer qu'on doit souffrir ?
Le bonheur est le fruit de l'arbre patience :
Pleins d'espoir, laissons-le mûrir.

A quoi bon se créer de fictives alarmes,
Préférer aux jasmins joyeux les noirs cyprès,
Et se plaindre et courir bien loin après les larmes,
Quand on a le plaisir tout près ?

Il faut chercher le miel qui reste au fond du verre,
Et la douce gâtée qui survit aux douleurs.
L'oranger aux fruits d'or pousse sur le Calvaire,
Le rire germe dans les pleurs.

Rien n'est stable ici-bas—pas même l'infortuné.
On ne doit jamais dire : — A présent, c'en est
[fait]

—Car la cause, souvent, qui nous semble im-
[portune,
Amène un bienfaisant effet.

Ne disons pas :—Toujours une vie inclore !
Toujours un autre espoir déçu tous les matins !
Car nous ne savons pas ce qu'on va voir éclore
De l'œuf qui contient nos destins.

Donc ne succombons pas à ce mal qui nous
[navre,
C'est du froid de l'hiver que renait la chaleur.
De la tombe où l'on vient d'enfermer un cada-
[vre
Qui voit-on sortir ?—une fleur !

Il reste beaucoup à dire et à citer de ce nou-
veau livre. On nous saura gré d'y revenir.

H. E. C.

SOUVENIRS DE GASPE.

LE PLATEAU, LE ROC PERCÉ ET LA VIEILLE.

Quel est ce rocher, qui creusé par les mers,
Résonne, nuit et jour du choc des flots amers,
Incline sur les eaux, son sommet chauve et sombre
Et couvre de si loin, le vaisseau de son ombre.
(LAMARTINE, *Méd. poét.*)

S'il y a un moment plus favorable qu'un autre pour contempler le grand panorama de la création, c'est, à coup sûr, celui où la nature entière s'éclaire du sein de la nuit, resplendissante de tous les feux de l'aurore aussi belle, mais plus chaste que la Vénus des poètes, elle choisit cette heure pour se montrer à l'homme parée de tous ses appas et pour prêter aux objets les formes les plus suaves, les teintes les plus variées. La providence, inépuisable dans ses bienfaits, a communiqué le sentiment du charme attaché à cet instant à tous les êtres sortis de sa main créatrice : le chantre des bocages, ainsi que le roi de la nature, l'animal qui a pour patrie les forêts ou l'océan, tous se réunissent pour saluer la renaissance du jour, entonner l'hymne de réjouissance à la divinité ou soupirer des notes d'amour et de tendresse. Ce moment par lui-même, la source de jouissances si exquis, est mille fois plus enchanteur, lorsqu'aux merveilles de la voûte azurée viennent se marier le pittoresque, la variété et la majesté du paysage terrestre : l'embochure de la baie de Gaspé, par un beau matin du mois de mai 1858, offrait à l'acteur de ces remarques ce double et inestimable avantage. Les côtes verdoyantes de la Pointe St. Pierre, avec leurs couronnes de sapins et de broussailles, s'élevaient en amphithéâtre, au-dessus de la rive sablonneuse et irrégulière où gisent çà et là les blanches demeures de pêcheurs. L'entrée du havre de la Pointe St. Pierre était semée de barques à pêche que le roulis du large agita doucement sur leurs languons. Les

rochers âpres et hérissés qui bordent la côte sud de la baie faisaient le fond du tableau ; et harmonisaient avec la sombre majesté de la mer et la verdure qui ceignait leur cime. A l'opposé, le golfe St. Laurent, imposant, incommensurable, avec ses ondes verdâtres, et son mouvement perpétuel se prolongeait aussi loin que la vue pouvait le suivre. Trois objets apparaissaient dans le lointain et servaient à diversifier la perspective. Ces touffes de verdure et de rocher surmontant les flots semblables aux oasis fertiles que le voyageur rencontre au sein des déserts de l'Afrique, prêtaient à la vue un point de repos et d'appui. D'abord, on voyait cette île pittoresque que les Français surnomment Ile Plateau à raison de sa forme, assise sur un roc solide, et ne dominant les vagues que de quelques pieds seulement. Quand l'eau est bien calme et que la nuit commence à se faire, pour peu que l'imagination veuille prêter ses illusions, on la prendrait presque pour un énorme poisson flottant, immobile, sur la surface de l'abîme, tels que ces Léviathans dont parle "l'aveugle d'Albion" (*) que le marin alarmé aperçoit au sein des glaces polaires. Au moment où je vis cette île pour la première fois, l'astre du jour versait des flots de lumière sur les vagues impatientes qui venaient en ondoyer les anfractuosités : leur écume jaillissait jusque sur la garniture de gazon qui revêt la surface du Plateau et retombait en perles limpides sur le guénion, les algues marines, les coquillages nacrés qui tapissent la base de ce rocher. Les morses qui, au dire des vieux habitants de la côte, se donnaient jadis rendez-vous sur cette île, allant chercher dans des régions moins connues le repos et l'aliment ont cédé leurs droits aux vieux marins et aux oiseaux aquatiques qui séjournent en grand nombre pendant l'été sur ce roc solitaire où le plomb du chasseur rarement les atteint. Dans le lointain on distinguait les arches percées à jour de cette fameuse masse de rochers, qui a prêté son nom à l'établissement voisin. Rien de plus singulier, de plus bizarre, de plus curieux que ce roc Percé, taillé à pic, d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds et dont la base se perd dans les eaux. Fier comme un géant, il brave depuis des siècles la rage des tempêtes. Son sommet sourcilieux, inaccessible à tout autre qu'aux habitants des airs, se couvre chaque année d'une riante végétation. Le roc Percé a la forme d'un parallélogramme rectangle. Une barque de pêcheur pourra à marée haute passer à toute voile sous la plus élevée de ses arches qui étaient au nombre de deux, avant l'éboulement de juin 1846. La surface du rocher n'est pas tout à fait plane ; une extrémité est moins haute que l'autre de quelques pieds, ce qui lui a valu le nom euphonique de "Dos d'âne." De judicieux observateurs ont remarqué que ce roc a dû, à quelque époque reculée, faire partie du mont Joly qui l'avoisine. La pierre paraît être la même et les couches se correspondent dans leur épaisseur et leur direction, ce qui

(*) *Paradis Perdu*, Chant IV.

favorise davantage cette hypothèse. En été la partie supérieure de Percé se revêt d'un gazon touffu. Le coup d'œil est vraiment ravissant lorsqu'au moyen d'une lunette d'approche, on aperçoit les myriades d'oiseaux qui viennent déposer leurs œufs sur ce sommet escarpé, rendez-vous de la gent emplumée. C'est là que le noir cormoran, la mauve, le pigeon de mer, le goéland, en un mot tout le gibier aquatique du voisinage tiennent leurs états généraux. Lorsqu'il y a signe de tempête, que l'atmosphère est chargée, c'est le moment d'entendre les cancons, les croassements, le babil de ces locataires aériens. Au sein des brumes d'automne, qui rendent très incertaine la position des vaisseaux que les courants jettent dans ces parages dangereux, le bruit des volatiles devient d'un secours admirable aux marins : véritables canons d'alarme placés par la nature dans la région des autans, ils enseignent au nautonnier l'écueil qu'il doit fuir et le port de sûreté, objet de ses vœux. Mais le temps le plus intéressant pour voir cette colonie, c'est au moment de la ponte. D'abord l'œil découvre une pelouse de verdure : au sein de chaque touffe de gazon, brille le plumage éclatant de blancheur du magnifique goéland tout entier à l'incubation des œufs. On distingue la tête et le dos de ces oiseaux surmontant la verdure comme des flocons d'écume, dans une verte prairie.

Il y a quelque chose d'antique et de vénérable dans ce rocher solitaire, rongé par le temps et immobile contre les coups de la tempête : au crépuscule ne dirait-on pas les restes chancelants d'un obélisque égyptien, au milieu des eaux débordées du Nil : ou bien avec ses arches crénelées, son dôme voûté et cet air de vétusté n'est-ce pas les ruines du temple de Minerve, à l'entrée du Pirée. L'édifice athénien était dédié à la Sagesse : cette structure, par son utilité générale, n'est-elle pas un souvenir perpétuel que la sagesse suprême a consacré à sa propre gloire ?

Mais quel est ce point noir que l'on aperçoit à l'horizon, au-dessus des ondes, à l'embouchure de la superbe baie de Gaspé, qui, après celle d'Halifax, est peut-être une des plus belles de notre continent ? De prime abord, on dirait une bouée flottante, destinée à signaler quelque rescif ; mais non, c'est la roche singulière, appelée par les Anglais *Ship Head* et que les pêcheurs de la côte ont nommée "La Vieille," à cause de la ressemblance qu'ils prétendent y trouver avec une vieille femme courbée sous le faix des ans. De Percé cet objet est presque imperceptible à raison des sept lieues de distance qui l'en séparent, mais l'œil nu le découvre très bien de la Pointe St. Pierre.

Ce roc haut d'environ cent pieds est effilé et rongé par les flots vers sa base et repose sur un piédestal à fleur d'eau dont il se détache parfaitement : il est tellement incliné et ses fondements sont si petits qu'il semble à chaque instant près de s'effondrer dans l'eau profonde qui l'entoure. Lorsqu'il y a du mirage, ce bloc de pierre prend mille formes bizarres et fantastiques. Plus d'une fois, l'étranger trompé

par une illusion d'optique croit y reconnaître un grand vaisseau sous voiles, louvoyant pour entrer dans la baie, ce qui sans doute lui a valu le nom de "*Ship Head*" des marins Bretons qui fréquentent ces parages. Le capitaine Marryatt, qui a publié un si joli roman, intitulé le *Phantom Ship*, c'est à dire le *Spectre marin*, eut pu voir dans les métamorphoses de ce roc singulier la réalisation de l'ingénieuse fiction que son pinceau a si heureusement décrite. En d'autres temps, changeant de transformations, vous eussiez juré une énorme géante, appuyée sur un rocher au sein des eaux. Syrène d'une nouvelle espèce et sans autre attrait pour le navigateur que celui de sa singularité, elle eut pu sembler au Camoëns, le génie des tempêtes, assis sur son trône, aux confins de ses domaines et à l'entrée d'un magnifique hâvre, seul asile contre ses fureurs. Mais que les gloires de ce monde sont de courte durée ! elle aussi, cette noble "Vieille" qui avait bravé mille hivers, elle a passé. Emblème de la création, sa carrière était aussi circonscrite. Elle a vu son front altier s'affaisser dans les flots et cela pendant une belle matinée en juin 1843. Un faible tremblement de terre, ébranlant les caps voisins, la culbuta de sa base. Sa chute fut accompagnée d'un bruit terrible et elle disparut dans l'onde, sans laisser de toute son antique splendeur qu'un souvenir. Que de fois j'ai contemplé ces trois points de vue : le Roc Percé, le Plateau et la Vieille ! Que de plaisir à les voir, dès l'aube, se colorer des rayons naissants du soleil ou bien d'être témoin, au crépuscule, des illusions dont la nuit les entoure !

La beauté des sites, la salubrité du climat, les merveilles de cette nature sauvage, l'apreté, la mélancolie de ces rivages où les flots mugissent sans relâche, rendent à mon avis la côte et surtout le bassin de Gaspé, un des lieux dont le séjour offre au touriste le plus d'agrément et au valétudinaire le plus d'espoir, pour le rétablissement de sa santé. Après avoir végété si longtemps dans l'oubli, espérons que ces pauvres Gaspésiens verront enfin luire pour eux aussi, l'aurore du progrès, et que leur district, qui fournit tant à l'alimentation du Canada entier, aura sa part des avantages si largement départis aux autres districts.

J. M. L.

Québec, 10 avril 1859.

La liberté, cette large et douce respiration divine, cette suprême exclamation d'indépendance, est l'exercice de la volonté sans contrainte, soit dans les paroles, soit dans les actions. Elle prendrait les allures de la licence, si elle n'avait pour frein la loi morale et pour guide la saine raison.

Née de la force expansive, elle donne de l'élevation à la pensée et de l'énergie aux facultés de l'âme.

Chez beaucoup d'hommes, la parole vient avant la réflexion.

CORRESPONDANCE DE NEW-YORK.

New-York, 15 avril 1859.

J'entre en communion intellectuelle avec les lecteurs de *La Ruche littéraire*, au moment où la sève jaillit des racines, et va bientôt se transformer en belles fleurs rouges et bleues et en feuilles vertes. C'est une gracieuse saison; elle évoque de doux souvenirs, elle éveille de fraîches aspirations; écho caressant, à l'oreille du vieillard, elle gazouille une idylle dont le refrain est murmuré par les amoureux.

Cet enthousiasme printanier m'est inspiré beaucoup plus par l'almanach, que par la température dont nous jouissons à New-York. Nuages sombres, pluies glacées, grésillons égarés, tourbillons neigeux, fureurs de la bise, rien ne nous manque depuis quinze jours. Il en résulte que l'hiver sera encore parfaitement installé à New-York, lorsque les lilas fleuriront en France et peut-être dans votre jardin.

L'atmosphère n'est pas seule coupable : parallèlement aux courants d'airs, des courants d'idées lugubres encadrent de noir l'esprit le plus jovial. On ne cesse de parler d'échafaud, de pendaison, de recours en grâce, de mort et de gibets. Une sinistre scène a eu lieu à Baltimore. Une quadruple exécution a mis fin à l'existence de quatre condamnés, la justice des hommes ou plutôt la vengeance de la société a été satisfaite.

Un *policeman* est tué, un procès en résulte; un autre *policeman* reçoit l'ordre mystérieux de ne point reconnaître l'assassin. Cet agent dédaigne cette menace, il fait son devoir. Il est tué aussi.

Voilà pour le principal! Maintenant, comme résultat,—il y a eu quatre hommes jugés et condamnés à mort. Ils ont été exécutés l'autre jour. Leurs crimes étaient grands, il est vrai, mais quatre hommes envoyés dans l'éternité, en un quart d'heure. Cela est horrible.

Nous, autres Béotiens de l'Amérique, nous avons trouvé dans le procès Gambrell et consorts, un assortiment de mystères à dépasser tous ceux qui ont été créés et mis au monde par Eugène Sue, Paul Féval, etc.

Il y avait dans Baltimore de puissantes organisations qui fonctionnaient à côté des autorités de la ville avec beaucoup plus de succès que ces dernières.

Les membres de ces sociétés intervenaient généralement en faveur du parti qui se les attachait, espèce de condottieri électoraux qui manœuvraient le mousquet comme des lansquenets allemands.

La ville comptait vingt-cinq ou trente clubs de ce genre, la politique n'absorbait pas entièrement leur honorable activité et plus d'un volet brisé, plus d'un tiroir forcé, plus d'une bourse coupée témoignaient hautement de la diversité de leurs aptitudes. *Dear fellows!* Une bien légitime crainte paralysait le courage des vaillants Baltimoreiens et les méfaits collectifs ou individuels de ces aimables chenevans demeuraient impunis.

Tant va la cruche à l'eau, qu'elle rencontre un gibet. C'est ce qui est arrivé à Gambrell, à Benton, à Ciphus et au quatrième.

Ce sont tous des jeunes gens, croyez-moi. Quelle imagination dépravée! Jugez-en. Ils ont affublé leurs sociétés des noms les plus abominables. En les lisant, j'ai pensé aux Indiens qui se dessinent d'affreuses choses sur la figure, pour effrayer leurs ennemis.

Le club de "La Vilaine Cheville" était un des plus importants. Il y avait là trois milles Malandrins. Sa domination s'étendait sur tout un quartier. Cette estimable compagnie sonnait le tocsin, arborait un drapeau pour se rallier ni plus ni moins qu'un innocent corps de pompiers ou qu'un comité municipal.

Le Rowdisme avait bien d'autres représentants que "La Vilaine Cheville." Il y avait les *Rips Raps*, les *Blacksnakes*, les *Live oaks*, les *Bloody Iubs*, les *Rough skins*, les *Red necks*, les *Babies*, les *Hicksites*, les *Thunder bolt*, les *Tigers*.

Ces charmants jeunes gens ne vivaient pas dans une harmonie parfaite. De sorte que lorsqu'ils ne se réunissaient pas pour écraser, voler, piller, exaspérer le bourgeois enfin, ils se livraient entre eux des batailles rangées, ce qui était très agréable pour entretenir la sécurité dans la ville.

Je suis persuadé que vous ignorez complètement l'origine de ces associations excentriques. Si nous remontons dans la nuit des temps, nous arrivons aux années 1853 et 54, qui eurent le bonheur de voir germer ces jeunes embryons. La pêche, cette occupation châtée par tous les poètes, y compris Victor Considérant, le plus enragé pêcheur que je connaisse, la pêche fut le lien de ces esprits oisifs et non moins mélancoliques. Chaque été, ces jeunes garçons allaient s'établir sur le bord de la mer et y passaient plusieurs semaines. Il faut croire que cette guerre entreprise contre les poissons leur inspira la haine des hommes. Leur carrière tapageuse date de là.

La politique des Know Nothings présida aussi à la formation de quelques sociétés; ce ne sont pas les plus pacifiques et leurs statuts ne leur ont certes pas été dictés par le Dieu de la fraternité.

Il résulte de tout cela que les habitants de New-York, frappés de la situation de Baltimore, ont fait quelques réflexions qui leur ont soufflé à l'oreille que tous les mauvais drôles n'étaient pas hors de l'île de Manhattan, qu'il se trouvait ici des réceptacles impurs et infâmes où s'agitaient les plus sombres passions, où s'enivraient les plus honteuses débauches, où se commettaient les plus épouvantables crimes, que la mesure des Cinq Points et que les palais de la Cinquième avenue abritaient à peu de chose près, d'aussi vilains mystères.

Cette conviction faite pour justifier les déclamations d'Alceste, n'a point satisfait l'orgueil du Newyorkais naïf, qui croit et veut persuader aux étrangers que sa ville est un bocage où le vice est inconnu.

Le Newyorkais a bien tort. Le vice est la règle, la vertu est l'exception. Les splendeurs

morales de la vie ne se rencontrent guères que dans l'imagination. La réalité n'offre le plus souvent que découragement et tristesse.

Si parfois un peu de lumières éclaire les fouillis immondes de la société, soyez persuadé que ce rayon égaré émane de quelque âme vierge, de quelque cœur honnête où brûle doucement une flamme de tendresse vraie.

Cependant au sein de cette dégradation commune aux grandes villes, à côté de ces lâchetés inhérentes aux cœurs gangrenés, on rencontre parfois de frais et doux exemples de sincérité, de courage et d'amour vrai. Un épisode de ce genre s'est produit dernièrement dans une maison française, presque canadienne, car cette famille a passé chez nous trois ou quatre ans; c'était à Québec ou à Montréal, je ne le sais pas exactement. Aucun des acteurs n'appartient au monde de la Cinquième avenue. Il s'agit simplement d'une humble couturière et d'un jeune commis en draperie.

Tous les matins vers sept heures et demie on pouvait rencontrer dans Broadway, une jeune fille marchant lentement, le voile baissé et qui terminait sa course matinale au seuil d'un magasin de nouveautés où elle était employée. Quelquefois un jeune homme accourait auprès d'elle, échangeait quelques mots et s'éloignait après l'avoir saluée respectueusement.

Le père et la mère de la jeune fille étaient pauvres. Chacun dans la famille travaillait de son côté pour améliorer la situation générale. Un jour le jeune homme dont je vous parlais mit des gants blancs, un habit noir et muni de ses vingt ans, de sa bonne mine et d'un cœur tout neuf, s'en alla demander à M. et M^{me}. L... la main de leur fille. Il n'était pas riche, mais il était commis dans une maison de commerce et de plus "estimé de ses chefs et aimé de ses camarades."

Les parents de M^{me}. T... en référèrent à elle-même, qui répondit en rougissant comme une cerise, qu'elle n'aurait pas d'autre volonté que la leur, parce qu'elle savait bien, ajouta-t-elle sournoisement, qu'ils ne voulaient que son bonheur.

Or, un employé de commerce représente une position digne d'envie aux États-Unis. C'est une route nationale conduisant directement à la fortune. Le jeune A... n'y pensait pas encore, il est vrai; il n'ambitionnait qu'une chose, c'était de faire sa partie dans ce charmant duo qu'on appelle le mariage, qui commence par un sourire et finit trop souvent par une larme.

La famille jura donc à l'unanimité que M. A... serait l'époux de la jeune fille et on ajourna l'union si désirée au commencement de l'année suivante, qui est celle où nous sommes, depuis trois mois passés.

Pour nous émigrants, les oncles d'Amérique ont transporté leur domicile en Europe.

Le père de M^{me}. T... avait laissé en France, un frère occupé à gâcher consciencieusement du mortier à 40 sous par jour, et dans la dernière quinzaine de décembre, il reçut une lettre qui l'avertissait que ce frère venait de mourir,

en oubliant derrière lui une fortune de quelques millions, sans le moindre héritier connu.

Je vous laisse à penser la joie de la famille. On convint du départ du père et il fut en outre décidé encore à l'unanimité, que le petit commis serait congédié et que la main de M^{me}. T... ne serait accordée qu'à un laron français ou à un président de banque américaine.

M^{me}. T..., tenue prudemment en dehors du conciliabule matrimonial, fit une moue très prononcée, lorsque la résolution paternelle lui fut communiquée. Comme elle est très brave, elle eut le courage de faire un assez long discours à sa mère où elle essaya de lui prouver que l'or n'était qu'une chimère et qu'une chaumière et un cœur lui étaient infiniment préférables. La mère qui n'avait jamais été à l'Opéra ni au Gymnase à Paris, fit observer à sa fille que ses paroles n'avaient pas le sens commun, et l'éloquence de M^{me}. T... n'eut aucun succès.

Le père partit le 8 janvier dernier.

Le jeune commis désespéré du bonheur qui arrivait aux parents de sa bien-aimée et comprenant l'impossibilité de gagner un million de dollars avant le retour du père, se borna à se promener le matin dans Broadway et, à demander chaque jour à M^{me}. T... si elle l'aimait toujours.

Un beau soir à l'église catholique de la 42^e. rue, le réverend abbé L..., assisté de deux témoins, enrégistra un oui charmant, doré d'un tendre regard que M^{me}. T... avait laissé tomber de ses lèvres rouges et que M. A... avait ramassé en pleurant de joie.

Après le mariage, les jeunes époux ont entre leur situation au prêtre qui les avait unis et lui demandèrent son appui.

Vous me direz que c'était un peu tard. L'abbé L... le pensa, mais il eut le bon esprit de ne point refuser son intervention à la condition que les jeunes gens se sépareraient au sortir de l'église.

Il promit de plus d'aller voir cette mère dénaturée et de lui faire entendre raison.

Le jeune A... s'écria qu'il ne quitterait plus sa chère femme; celle-ci sourit à travers ses larmes, mais elle lui envoya un regard qui lui promit tout ce que je vous souhaite pour votre plus grande liesse.

Un des témoins reconduisit M^{me}. T... chez sa mère et l'époux s'en alla je ne sais où.

La fin de février arriva et en même temps le père de M^{me}. T... Son entrée fut un coup de théâtre.

— Eh bien !

— Te voilà.

— Parle.

— Nous n'y tenons pas.

— Où est l'argent ?

— Combien as-tu ?

Le bonhomme se rappela qu'un évanouissement était la porte ouverte à l'usage des femmes dans l'embarras; ses cheveux blancs lui permirent d'user de ce moyen.

Un océan de pleurs, un déluge de larmes accueillit la vérité.

L'héritage était bien réel, mais un enfant

reconnu et adopté, tenu dans l'ombre jusqu'à ce moment, avait été présenté et mis en possession de la fortune.

—Ma pauvre fille, dit le père humilié, je ne me pardonnerai jamais de l'avoir fait manquer un beau mariage.

M^{lle}. T... sourit et regarda sa mère.

Le lendemain toute la famille se réunit à table et le jeune A... annonça qu'il venait d'être nommé sous-caissier avec 1200 dollars d'appointements.

Cela prouve qu'un cœur franc, honnête et ferme est le plus beau joyau de la couronne d'une femme et que si ce mariage, un pen yankee, vous a paru irrégulier, il ne faut pas oublier que " tout est bien, qui finit bien."

Avec cette historiette, qui occupe plus particulièrement les français, le procès de M. Sickles attire l'attention publique. Jusqu'à présent aucun scandale ne s'est produit. Puisse-t-il en être de même, plus tard.

Il est à penser que Montréal, Québec font des réflexions affligeantes sur la fortune qui favorise New-York d'un théâtre français, que ces villes se consolent! La troupe française sera très heureuse d'aller les visiter cet été. Je suis persuadé que les Canadiens l'accueilleront à bras ouverts. Les acteurs ont de l'entrain, de la tenue; M. Edgard est un excellent comique, dont le jeu est facile à comprendre. Les dames sont de très convenables artistes, de plus elles sont jolies, ce qui ne gêne rien à l'affaire.

Quelques professeurs de peinture ont organisé une exposition internationale. Ils ont réuni les tableaux de différentes écoles, j'en parlerai prochainement.

L'opéra a repris ses soirées, elles sont très limitées. M. Ulman se prépare activement pour l'année prochaine. Les Newyorkais seront ravis à la vue des belles choses qui leur seront présentées. Si je les connaissais, je vous les raconterais, mais je n'en sais rien.

HENRI DELESOLUZE.

L'ESPOIR EN DIEU.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté :
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie.
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

A. DE NUSSET.

L'ÉDUCATION DE FAMILLE.

Quintilien se plaignait déjà de son temps de ce que l'on peut nommer la *placidolâtrie*, l'adoration des enfants, et il en plaisait avec raison l'un des travers les plus funestes à la bonne éducation des enfants. Il semble que, dans les temps d'incredulité religieuse, les esprits ne pouvant résister à l'instinct qui porte naturellement l'homme à adorer quelque chose, soient entraînés à élever aux enfants une sorte d'autel domestique.

Mais, sans qu'on s'en aperçoive, ce sont ces malheureux qui deviennent victimes de ce culte aveugle.

En voyant qu'on leur immole toutes choses, ils finissent par se persuader que tous les sacrifices leur sont dûs; en voyant qu'on ne s'occupe que d'eux, ils s'imaginent naturellement qu'il y a en eux une véritable importance; en voyant solliciter leurs caresses et leurs sourires, ils sont vortés à penser qu'au lieu d'avoir besoin de leurs parents, ce sont leurs parents qui ont besoin d'eux, et que la félicité de la famille dépend entièrement de leur caprice.

Non seulement on les flatte, on les admire, on les remercie de leurs grâces, mais on recherche leur babil et l'on répète devant eux comme autant de traits de leur génie précoce, la moindre puérilité tombée de leur bouche. Bref, on n'est en quête que des occasions de s'extasier à leur sujet.

Ils ne laissent pas d'en pâtir; car non seulement on exalte ainsi d'une manière déplorable leur petite vanité et par conséquent leur égoïsme, mais pour avoir plus de motif de se délecter de leur intelligence, on ne craint pas de hâter de toutes les manières leur développement, au risque de dessécher par cette maturité forcée, les sources de leur vitalité future; à peu près comme il arrive pour ces plantes que l'on oblige à fleurir de bonne heure, sans à se faner quand le printemps commence.

Aussi finit-on par ne pouvoir se priver de leur société: leur véritable école, c'est le salon, quand ce n'est pas l'antichambre.

Heureux quand ils se bornent à concentrer sur leurs personnes toute l'attention et à se faire les objets de la conversation; mais il n'y a pas d'entretien si sérieux auquel ils n'assistent, qu'ils n'écoutent si même ils n'y prennent part, et dont ils ne fassent leur profit à leur façon, soit pour s'endurcir, soit pour s'empoisonner.

On leur interdit, autant que l'on peut, les livres dangereux, et l'on ne craint pas de les laisser s'abreuver de toutes paroles. Combien il s'en faut que l'on fasse régner autour d'eux ce calme et ce silence de la vie si nécessaires à l'essor progressif de nos facultés intellectuelles et morales, et dont il semble que le nourrisson, dans la tranquillité de son berceau, soit l'image! Toutes les passions qui agitent leurs parents, celles mêmes qui rayonnent alentour, retentissent jusqu'à eux et trop souvent leur infusent, par une irrémédiable contagion, les plus funestes germes de l'envie, de la haine, de l'ambition, de l'avarice, etc.

Et comment sont-ils préparés aux difficultés qui les attendent au milieu du tourbillon du monde, quand ils y tomberont enfin ?

Au lieu d'avoir formé leur caractère, on n'a formé que leur égoïsme; au lieu de leur avoir appris à supporter les contrariétés et la contrainte ou à s'en délivrer par l'énergie, on ne leur a appris qu'à gémir et à se désespérer jusqu'à ce qu'une main compatissante leur vienne en aide; au lieu de leur avoir enseigné le devoir, on ne leur a enseigné que le plaisir, et ils ne peuvent même en jouir, car les voilà déjà blasés par une éducation qui a flétri en eux toute naïveté ainsi que toute innocence.

Ainsi les extrêmes se touchent; et à côté du malheureux enfant du pauvre, qui s'est desséché dans sa fleur, parce que nul n'a pris soin de lui, il faut placer l'enfant plus malheureux encore qui s'est perdu par l'adoration irrésolue de ses parents. En le flattant, ils l'ont corrompu, et en l'élevant au-dessus d'eux, ils ne l'ont disposé que pour une chute.

COUSIN, COUSINES.

Après une soirée passée avec quelques amis, lorsque les visiteurs ont disparu un à un, et que le dernier des sièges reste vide, il est assez curieux d'examiner la physiognomie des maîtres de maison. C'est un changement à vue: le mari bâille, la femme perd le sourire stéréotypé sur ses lèvres, et les enfants, s'il y en a, surtout les jeunes filles, reprennent au contraire la vivacité et la gaieté de la jeunesse. C'est alors que les propos malins s'échangent, que les vérités se disent, et que les meilleurs amis eux-mêmes ne sont pas épargnés.

M. Desbars demandait donc un soir à Laure, sa fille, au moment de quitter son salon que l'heure avancée rendait désert:

—Que penses-tu de ton cousin Hector ?

A quoi la jeune fille répondait avec émotion:

—Mon cousin ?... Il m'est indifférent.

Quand une jeune fille émet dit en parlant d'un jeune homme: il m'est indifférent! cela signifie assez souvent qu'elle l'a remarqué. Aussi M. Desbars accueillit cette réponse avec un sourire, et, pensant à son neveu.

—Voilà un heureux garçon, se dit-il.

La jeune fille rentra dans sa chambre. Pendant la nuit, elle eut beaucoup de rêves, tous peuplés de l'image d'Hector.

Pendant ce temps, Hector Névil dormait d'un sommeil qui n'était embelli par aucune préoccupation du même genre. Certes, cette indifférence n'allait pas jusqu'à méconnaître la beauté de sa cousine, Hector avait assez bon goût pour lui rendre justice, mais il pensait que ses vingt-cinq ans et les seize ans de Laure donnaient à son admiration tout le loisir de s'exprimer.

Et puis il la voyait chaque jour. Il s'était fait de ses visites une douce habitude dont il jouissait sans en chercher la cause.

—A propos, lui dit-elle un soir, je vous annonce que Laurence, notre cousine, est arrivée.

Elle vient à Paris avec sa mère, Mme Lormont, pour tirer parti de sa voix qui est très belle. Elle se destine au théâtre. Vous savez que son père en mourant l'a laissée sans fortune.

En ce moment la sonnette retentit; Laurence et sa mère parurent à l'entrée du salon.

L'œil noir de la jeune cantatrice exerçait une fascination étrange. Il était évident qu'elle se savait belle et était habituée à se voir admirer. Sa beauté formait du reste un contraste frappant avec celle de sa jeune cousine: celle-ci était blonde, et Laurence était brune.

Depuis cette entrevue, Hector vint régulièrement chez M. Desbars à l'heure où il y rencontrait les dames Lormont. Un jour, il y arriva en même temps qu'elles. Laurence n'avait pas voulu chanter jusqu'alors, sous le prétexte de ménager sa voix. Le soir en question, elle alla ouvrir le piano, pour accomplir, dit-elle, une promesse qu'elle avait faite à Hector. Elle chanta merveilleusement bien. Lorsque Névil se leva pour aller la complimenter, Laure, qui n'avait pas cessé de l'observer, le retint et lui dit à demi-voix:

—Vous l'aimez ?

—Oui, répondit-il avec entraînement.

Laure, à cette réponse, abandonna la main de son cousin, et se renversa à demi évanouie dans son fauteuil. On était trop occupé de Laurence pour s'apercevoir de l'émotion de Laure. Son père lui-même ne la remarqua pas. Il n'eût jamais supposé, d'ailleurs, qu'Hector pût préférer Laurence à Laure, qui réunissait toutes les qualités désirables de cœur, de grâce, de jeunesse et de fortune.

M. Desbars s'étant retiré dans son cabinet, Hector l'y suivit.

—Eh bien! mon neveu, dit l'oncle, que me voulez-vous ?

—Ce que je veux ? ne le devinez-vous pas ?

—Je devine, mais c'est égal, expliquez-vous, répondit M. Desbars, en pensant que Névil venait lui demander la main de sa fille.

—Mon cher oncle, dit le jeune homme, j'avoue que ma démarche me cause de l'embarras.

—Allez toujours !

—Il s'agit de ma cousine.

—De Laure... j'en étais sûr.

—Non, de Laurence. Je l'aime.

—Vous l'aimez ! s'écria Desbars étonné; mais vous êtes fou !

—Je sais que Laurence n'est pas riche, mais je sais aussi qu'elle m'aime.

—Vous l'aimez ! elle vous aime ! Avec ces deux mots, la jeunesse se croit tout permis, ma parole d'honneur !

—Vous avez dit cent fois que Laurence était adorable.

—Laurence est adorable, en effet, reprit M. Desbars, comme chanteuse et comme femme du monde; mais, élevée par Mme Lormont, qui a déjà dévoré la fortune de son mari, elle est du nombre de ces femmes qui vous ruineraient même en vous apportant des millions. Enfin n'importe ! tu l'aimes.

—Cet amour obtient si peu votre approbation, que je n'ose vous demander de m'accompagner chez la mère de Laurence.

— Pour quoi faire ?

— Pour lui demander la main de sa fille.

L'oncle envoya à son neveu un regard qui le glaça.

— Partons, fit-il ensuite avec une résolution désespérée.

M. Desbars fit connaître à sa sœur les intentions de Névil. Mme Lormont l'écouta avec un sourire qui ravissait Hector. Quand M. Desbars eut fini, elle se tourna vers le jeune homme :

— Vous aimez ma fille ? lui demanda-t-elle.

— Avec passion.

— Et elle vous aime ?

— Je l'espère.

— Vous l'a-t-elle dit ?

— Mais... fit Hector avec embarras.

— Eh bien ! Laurence est dans la pièce voisine, dit Mme Lormont. Allez vous en assurer. Le jeune homme disparut aussitôt.

Resté seul avec sa sœur, M. Desbars lui dit :

— Ce mariage est-il une chose décidée ?

— Si Laurence suit mes conseils, elle refusera.

M. Desbars respira.

— Vous désirez sans doute pour votre fille un plus riche parti ?

— Je désire son bonheur et sa gloire.

— Sa gloire ?

— Oui, sa gloire surtout.

— Je n'ai affaire qu'à des fous aujourd'hui, pensa le père de Laure. En ce moment il vit apparaître une singulière figure. C'était un homme grand, mince, long, anguleux, pâle et presque entièrement chauve. Son visage, planté dans un col raide, avait une teinte rousse, et ses petits yeux lançaient des éclairs verdâtres.

— Hao ! monsieur, fit-il en saluant Desbars, je ai entendu votre conversation avec milady, et je prévenais vous que ce mariage ne se fera point du tout jamais.

Cela dit, l'étrange personnage alla s'asseoir dans un coin, près du piano. Sa physionomie devint si calme, si froide, il se posa sur sa chaise par un mouvement si compensé, que M. Desbars eut envie de rire.

— Ne pourrais-je savoir, monsieur, demanda-t-il, à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Lord Glennmoor.

Cette réponse fut accompagnée d'un salut sec. — Et c'est vous, milord, qui vous opposez à ce mariage ?

— Hao ! fit le lord qui se leva lentement, ouvrit une porte, s'inclina, et fit signe à son interlocuteur de passer devant lui.

M. Desbars pensa que l'Anglais avait quelque chose de particulier à lui révéler. Ils sortirent sur le seuil extérieur de la maison. Comme M. Desbars se retournait pour adresser la parole à lord Glennmoor, celui-ci le salua de nouveau et s'éloigna sans prononcer un seul mot. M. Desbars, stupéfait, retourna près de sa fille, dont il avait hâte de pénétrer les sentiments.

— Que pensez-tu de ton cousin ? lui demanda-t-il sans préambule.

Laure pâlit. Elle se rappela que son père lui avait déjà adressé la même question.

— Rien ; il m'est indifférent ! répondit-elle avec froideur comme la première fois.

— Diable ! pensa M. Desbars, cela va mal. On dirait qu'il te déplaît ? ajouta-t-il tout haut. Les joues de la jeune fille s'empourprèrent ; ses lèvres parurent murmurer des paroles qu'elle ne prononça pas.

M. Desbars attendait avec anxiété.

— Je vous répète qu'il m'est indifférent, dit-elle enfin.

Bientôt après la porte du salon s'ouvrit, et Hector entra.

— Que je suis malheureux ! dit-il d'un accent dramatique.

— Passons dans mon cabinet. Nous y serons mieux pour causer, dit M. Desbars.

— C'est inutile. Ma cousine peut entendre tout ce que j'ai à vous dire.

— Les jeunes filles ne comprennent rien aux affaires sérieuses.

— Elles comprennent toujours les affaires de cœur. D'ailleurs, Laure sait que j'aime Laurence.

— Elle le sait ! répéta Desbars interloqué.

— L'accueil de ma tante, reprit Hector, m'avait enhardi. En vous laissant avec elle, je suis allé trouver Laurence. Elle m'a répondu tranquillement : " Je crois à votre amour ; je vais même plus loin, je vous aime. Mais ce n'est pas un grand avantage pour vous ; l'amour est un esclavage qui m'effraye. J'ai l'expérience de ma mère pour guide.

" — Ainsi vous me refusez votre main ?

" — Je ne dis pas cela.

" — Alors vous me l'accordez ?

" — Je ne dis pas cela, non plus."

— Laurence ne mérite pas d'être aimée, interrompit M. Desbars. Vous me ferez le plaisir de ne plus me parler de cette folle, mon neveu.

Névil, surpris de la dureté de ces paroles, regarda Laure, espérant trouver plus de sympathie de son côté.

— Je comprends ce que vous devez souffrir ! lui dit-elle tristement.

Hector tendit la main à sa cousine et se retira.

— Eh bien ! que penses-tu de ton cousin ? demanda M. Desbars à sa fille, lorsque Hector fut parti.

— Je n'en pense rien, répondit invariablement Laure, en retenant les larmes qui lui venient aux yeux. Il m'est complètement indifférent.

— Oui, oui, je sais. Hé bien ! il t'aime, lui ; voilà la différence ; il t'aime ; seulement il croit aimer Laurence.

— Laurence est belle.

— Elle ne l'aime pas.

— Vous n'avez donc pas entendu, mon père, qu'elle lui a avoué son amour ?

— Oui, mais tu ignores les caprices du cœur ! Ce qu'Hector cherche auprès de Laurence, c'est l'inconnu, c'est l'idéal. Au près de toi le bonheur eût été trop simple, trop facile. Tout le mystère est là.

— Que m'importe !

— C'est vrai... Pardon, j'oubliais qu'il t'est indifférent. Mais il te reviendra, si tu le veux.

— Comment cela ?

— Il faut ne pas le revoir jusqu'à nouvel ordre. . . .

— Mais, s'il cesse de me voir, il achèvera de m'oublier auprès de Laurence.

— Au contraire, il se souviendra de toi auprès d'elle.

La recommandation de M. Desbars était inutile pour le moment, car Hector passait tout son temps chez les dames Lormont. Cela devait être. Laurence refusait toujours de se prononcer définitivement, et l'incertitude ne faisait qu'exalter sa passion.

Un jour qu'il était arrivé pendant l'absence de la jeune artiste, il trouva dans un panier à ouvrage une broderie commencée par elle; il l'examina; un papier satiné glissa alors et tomba sur le parquet. Hector se hâta de le ramasser, craignant d'être surpris. Mais ces mots : "Ma chère amie," écrits d'une main d'homme, brillèrent à ses yeux et le retinrent immobile.

Laurence entra.

— Que lisez-vous donc là ? demanda-t-elle en prenant le papier.

— Laurence, vous ne m'aimez pas !

— C'est possible.

— Vous en aimez un autre ?

— C'est encore possible.

— Que ne le disiez-vous ?

— Probablement, je ne l'ai pas jugé à propos.

— Songez que je vous aime, et que ce billet, dont je n'ai lu que les premières lignes. . . .

— C'est fort heureux.

— Sort. . . Adieu, Laurence !

— A demain, Hector !

— Comment, à demain ?

— Sans doute.

— Je vous jure que je ne reviendrai pas.

— Partez d'abord ; nous verrons ensuite.

— Vous vous jouez de ma faiblesse, Laurence ! s'écria Hector en se rapprochant.

— J'en étais sûre. Voyons, mon cousin, ne pouvez-vous m'aimer plus gaîment ?

— Mais cette lettre ?

— Cette lettre est adressée à ma mère. Voyez l'adresse.

— Ah ! je suis un insensé !

— Elle est d'un de ses vieux parents. Cela vous prouve, mon cousin, que j'ai bien sujet de frémir pour ma liberté.

Hector demanda humblement pardon. Rien d'ailleurs dans la conduite de la chanteuse ne semblait devoir éveiller sa jalousie. Elle ne recevait que lui et lord Glennmoor, que son âge, sa laideur et ses ridicules ne permettaient pas de considérer comme un rival.

Lord Glennmoor avait chez Mme Lormont les privilèges de l'intimité; c'est-à-dire qu'il entrait et sortait sans qu'on eût l'air de s'en apercevoir. De son côté, il ne paraissait s'intéresser qu'au talent de Mlle Laurence. Quand elle chantait, il l'accompagnait de braves frénetiques; quand on parlait de sa voix, il ne manquait jamais de dire que son gosier valait des millions. Si l'on causait d'autre chose, il se taisait, ou prenait son chapeau et s'en allait.

Le jour suivant, comme il se promenait sur

le boulevard des Italiens, Hector aperçut dans une voiture Laurence et sa mère, accompagnées de lord Glennmoor. L'attelage s'arrêta devant le passage de l'Opéra. Les deux femmes descendirent. Lord Glennmoor offrit son bras à Mme Lormont, et tous trois entrèrent dans le passage. Poussé par la curiosité, Hector les y suivit. Laurence entra chez un marchand de musique; le lord et Mme Lormont causaient à la porte.

— Hao ! disait le lord, miss Laurence a une méthode beaucoup excellente, et avec ce méthode, miss est sûre de réussir beaucoup très fort. Cela été quand vous le voudrez, milady.

— Mais le plus tôt possible, car il serait déplorable qu'elle fût détournée de sa carrière d'artiste par les prétentions matrimoniales de son absurde cousin.

L'entretien fut interrompu par un petit cri que poussa Laurence. En sortant du magasin, elle venait d'apercevoir Hector. Celui-ci fut forcé de s'avancer et de saluer; mais Mme Lormont ne lui donna pas le temps d'échanger quatre mots avec sa cousine.

— Partons ! partons ! dit-elle à Laurence. Tu sais, mon enfant, que nous sommes attendues.

On regagna donc la voiture, qui partit aussitôt, laissant Hector fort décontenancé au milieu du boulevard.

Laurence était attendue en effet chez un agent dramatique par l'intermédiaire duquel sa mère, poussée par lord Glennmoor, l'avait décidée à contracter un engagement pour l'Italie.

Le lendemain, quand Hector se présenta à son heure habituelle chez ces dames, on lui dit qu'elles étaient parties, en laissant une lettre à son adresse.

Cette lettre était de Mme Lormont. La voici :

"J'emène Laurence en Italie. Elle vient de signer un engagement. N'accusez que moi, mon cher Hector. Vous me maudirez d'abord; plus tard vous me pardonnerez. Je vous charge d'apprendre notre départ à mon frère et à Laure. Nous partons sans les voir. Le temps nous manque."

Comment Laurence avait-elle préféré les chances incertaines du théâtre à la position honorable que l'amour d'Hector lui assurait ?

Névil voulut savoir si lord Glennmoor était encore à Paris; on lui dit qu'il était aussi parti la veille pour l'Italie.

La première résolution d'Hector fut d'aller rejoindre Laurence, lui aussi. Il rentra chez lui, et commanda tout pour son départ; puis il se rendit chez M. Desbars pour s'acquitter de la mission que lui donnait Mme Lormont.

— Elles sont parties ? lui répondit M. Desbars. C'est ce qui pouvait vous arriver de plus heureux. Que le diable les emporte !

— Ah ! mon oncle, vous êtes impitoyable. Je suis bien sûr que ma cousine Laure sera moins cruelle que vous : elle me plaindra.

— Vous ne verrez point Laure, dit l'oncle; elle est à la campagne.

La porte du salon s'ouvrit. Laure parut, à la stupéfaction d'Hector et à la grande contrariété de M. Desbars.

Laure était pâle et paraissait très souffrante.
— Ah ! ma cousine, s'écria Hector, combien je suis heureux de vous voir avant de partir !

— Avant de partir ? répéta-t-elle ?

— Oui, je vais rejoindre Laurence en Italie.

A ces mots, Laure fut obligée de s'appuyer d'une main au dossier d'un fauteuil pour ne point tomber. Elle était près de s'évanouir.

— Partez, partez donc ! s'écria M. Desbars en le poussant dehors. Vous voyez bien que vous la tuez !

— Eh bien ! que penses-tu d'un pareil fou ? demanda de nouveau M. Desbars à sa fille quand Hector eut disparu.

— Moi ? répondit Laure d'une voix tremblante ; je n'en pense rien, mon père. Il m'est complètement...

— Ah ! oui, c'est juste... j'avais oublié... il t'est complètement indifférent !

Hector rentra chez lui, l'esprit fort troublé de ce qu'il venait de voir et d'entendre. La pâleur de Laure, son émotion, son quasi évanouissement et les paroles de M. Desbars : " Vous la tuez ! " tout cela lui fit analyser ses propres sentiments.

La porte de sa chambre s'était ouverte :

— Les malles de monsieur sont prêtes, dit un domestique.

— Défaites-les, répondit vivement Hector ; mais, avant tout, portez ce billet chez M. Desbars.

Il écrivit aussitôt quelques lignes, et le domestique partit.

Hector s'informait de la santé de Laure, et suppliait M. Desbars de le recevoir le lendemain.

M. Desbars répondit que Laure était parfaitement remise de sa passagère indisposition, et qu'elle chargeait Hector de ses compliments pour Laurence, puisqu'il allait la rejoindre en Italie.

Hector comprit que c'était un congé en forme. Il regarda à sa montre : il était onze heures du soir. Il prit son chapeau, ses gants, et se rendit dans un café où il espérait trouver encore quelques amis attendus. Il ne se trompait pas. On alla souper en joyeuse compagnie. Le lendemain, au petit jour, on ramenait Hector chez lui, dans un état d'ivresse dont il ne se remit pas de huit jours.

Le neveu, fort inquiet de ne plus entendre parler de son neveu, M. Desbars vint le voir.

— Comme vous êtes bon ! s'écria Hector.

— Vraiment ! La maladie vous a enlevé la mémoire. Il y a huit jours à peine, vous me regardiez comme une bête féroce.

— Il y a huit jours, j'étais fou, dit Hector humblement.

— Ah ! il en convient enfin !

— Il s'est passé en moi quelque chose d'étrange. Après avoir vu Laure, je n'ai pu me résoudre à partir. Mais donnez-moi de ses nouvelles, je vous prie. Que pense-t-elle de moi ?

— Vous continuez de lui être indifférent, par-dieu ! répondit M. Desbars en souriant.

— Elle doit m'en vouloir. J'ai bien négligé son amitié pour un fol amour.

— Laure s'occupe d'idées beaucoup plus sérieuses que de vos caprices. Elle songe... au mariage.

— Ah ! dit Hector en tressaillant. Me permettez-vous de lui en faire mon compliment ?

— Oui, quand vous pourrez sortir.

— Alors ce sera aujourd'hui même.

Deux heures après, Hector se trouvait auprès de Laure.

Après avoir cherché des circonlocutions, il aborda enfin le sujet qui l'intéressait vivement sans qu'il se rendit compte du pourquoi.

— On m'a dit, ma cousine, que vous songiez à vous marier ?

Laure le regarda presque avec colère. Jamais il n'avait vu pareil éclair illuminer ses yeux.

— Que vous importe ? répondit-elle.

— Ah ! Laure, vous doutez de moi.

— Je doute de vous ? Que voulez-vous donc que je croie ?

— Que je vous aime.

— Que vous m'aimez ? répéta-t-elle avec une sorte d'indignation. Et Laurence ? Voilà celle que vous aimez !

— Non, dit Hector, qui comprit enfin à l'émotion de la jeune fille tout ce que sa réserve lui avait caché jusqu'à présent ; non, c'est vous, vous seule, et la preuve, la voici.

Il ôta vivement une bague de son doigt.

— Cette bague me vient de ma mère, ajouta-t-il ; acceptez-la, je vous en conjure, comme gage de mon amour. Je n'ai jamais pensé à l'offrir à Laurence. Mais vous, Laure, répondez-moi franchement : M'aimez-vous ?

— Vous lui êtes indifférent, cela va sans dire, s'écria gaiement M. Desbars qui était entré vers la fin de cette scène ; vous lui êtes indifférent, mais cela ne l'empêche pas de vous adorer. Accepte la bague, Laure : c'est l'anneau des fiançailles.

Néanmoins, malgré les instances d'Hector, devenu aussi amoureux de sa cousine que s'il n'avait jamais pensé à Laurence, M. Desbars ne voulut pas hâter le mariage. Il regardait ce délai comme une épreuve indispensable, en raison de la mobilité de sentiments qu'avait montrée Hector.

En attendant leur union, les deux jeunes gens passaient ensemble le plus de temps possible.

Un soir, ils se trouvaient au Théâtre Italien, où une troupe nouvelle attirait la foule. La prima donna, nommée Lorella, faisait surtout le succès des représentations.

Laure, Hector et M. Desbars étaient dans une loge de face lorsque la prima parut.

Névil et sa cousine tressaillirent. Ils venaient de reconnaître Laurence !

Laure regarda fixement Hector.

Celui-ci soutint ce regard sans embarras, et se mit à causer avec une présence d'esprit qui rassura la jeune fille. Vers la fin de l'entr'acte, il sortit pour aller dire quelques mots à un ami qu'il aperçut dans une loge d'avant scène.

La toile se releva avant son retour.

A la fin du deuxième acte, M. Desbars emmenait Laure, désespérée, éperdue.

Quand à Hector, on lui avait remis un billet de la part de Lorella. Elle l'invitait à venir la visiter dans sa loge du théâtre.

Elle n'eut pas de peine à justifier son départ précipité pour l'Italie. Hector ébloui, transporté du bonheur de la retrouver, avait tout oublié, même sa charmante fiancée.

Mme Lormont confirma les paroles de sa fille. Elle dit qu'elle avait voulu éprouver l'amour de son neveu en éloignant Laurence ; mais puisque cet amour avait vaillamment résisté à l'absence, elle parla de conclure au plus tôt le mariage.

Le lendemain, Hector reçut deux lettres qui troublèrent sa joie.

L'une était de Laure. Elle contenait l'anneau de la mère d'Hector avec ces simples mots : "Vous êtes libre." L'autre était de lord Glennmoor, qui désirait l'entretenir.

Il tenait encore les deux lettres à la main, sans trop savoir à quoi se résoudre, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit.

Lord Glennmoor entra, et salua avec une dignité grotesque.

— Vous aimez la signora Lorella ? demanda-t-il sans préambule.

— C'est possible, monsieur, répondit Hector avec humeur.

— Hao ! je étais fâché pour vous. Nous allons nous couper le gorge ensemble. Vous m'enverrez vos témoins.

— Monsieur, dit Hector, quand je me bats, je désire savoir pourquoi.

— Vous aimez la signora Lorella. Je avais tué ou blessé dix amoureux déjà. Vous serez le onzième. Voici ma carte. Je attendais les témoins à vous.

— Est-ce que vous aimeriez aussi M^{lle} Lormont ?

— Je idolâtrais son gosier, et je voulais le épouser. Je avais payé assez chèrement ses succès. Les succès étaient beaucoup chers. Il faut acheter les engagements, les toilettes, et le public aussi. Il y a quatre mois, la signora Lorella n'était pas connue ; elle était aujourd'hui beaucoup célèbre. Cela avait coûté à moi cent mille francs et dix duels. Demain je dirai onze.

— C'est bien, monsieur, je suis à vos ordres à l'instant même.

Deux heures après, on était sur le terrain ; Hector avait reçu une légère égratignure à la main, et lord Glennmoor était tombé assez grièvement blessé.

— Hao ! dit-il à son adversaire, je étais vaincu. A vous donc le prix du combat. Vous pouvez épouser le gosier de la signora Lorella pour femme.

— Au contraire, répondit Hector, je vous dois un dédommagement pour le service que vous m'avez rendu en m'éclairant sur la sottise que j'eusse peut-être faite.

— Mais en ce cas, objecta l'Anglais, pourquoi vous êtes-vous battu avec moi ?

— Précisément pour avoir le droit de vous abandonner sa main sans céder à votre intimidation.

— Hao ! je remercie vous. Vous été un parfait gentleman.

Hector n'eut pas de peine à faire sa paix avec Laure, aux yeux de qui son duel était une justification péremptoire, et sa légère blessure un motif de plus de tendre intérêt.

— Ouf ! s'écria M. Desbars ; voilà un mariage qui m'aura donné bien du tintoin ! Aussi ne veux-je plus le retarder d'un seul instant. Qui sait s'il ne surviendrait pas encore quelque anicroche !

Quinze jours après, le mariage d'Hector et de Laure était en effet célébré.

Quand Laurence en eut connaissance, elle se décida à donner sa main à Lord Glennmoor, qui l'emmena en Angleterre avec sa mère.

Nous ignorons si lord Glennmoor eut à faire pour défendre sa femme des soupirans autant de victimes que pour la défendre auparavant. Quand à Hector, il n'eut qu'à se féliciter de son choix définitif, car Laure le rendit on ne peut plus heureux, en l'aimant de toute la force de l'indifférence dont nous la savons capable.

C. PÉRIER.

A VICTOR HUGO.

Maître, vous souvient-il dans le passé que j'ai-

[me

D'un pauvre oiseau frileux de la grande Bohême
Qui vint heurter un jour, voici déjà longtemps,
À votre porte ouverte à tous à deux battants ;
Parmi tous ces enfants, parmi tous ces élèves
Dont vous aimiez les chants, dont vous rêviez

[les rêves,

Et qui les yeux fixés sur votre amer exil
Sont vos enfants encor, Maître, vous souvient-il
D'un d'eux, humble ouvrier à la rime boiteuse,
À la prose mal faite, empesée et honteuse,
Ecrivain de rebut voulant hanter les rois,
Bon tout au plus à faire un sot couplet grivois,
Et bâtissant sans cesse en ses humeurs risibles
Des romans inouïs et des vers impossibles ?
Celui-là c'était moi : je suis le même encor :
Je fais des sous de cuivre avec vos louis d'or.
Maître, je ne suis plus à la source sacrée,
Je suis rogue et méchant, mon âme est dé-

[florée ;

Je n'ai plus de chansons ni de vaillant émoi,
Et je n'ai rien gardé de chaste et grand en

[moi,

Si ce n'est dans mon cœur dont un côté se

[voile,

Un reflet, rayon pur tombé de votre étoile !

Oh ! que j'étais heureux au temps de mes a-

[mours,

Quand, chétif, sans un sou, Maître, comme tou-

[jours,

Je marchais ébauchant quelque poème informe
Sous les tilleuls aimés de Marion Delorme !
Oh ! que j'étais heureux en ces temps d'autre-

[fois,

Quand, rêvant de parfums, de brises et de bois,
Et l'esprit emporté par les strophes joyeuses,
Je contempiais de loin vos vitres lumineuses !
Maître, vous souvient-il de ces temps de gaîtés,

De votre grand salon aux vieux meubles sculptés,

De vos tableaux chinois peints à l'orientale
Et des grands arbres verts de la place Royale,
Et du balcon de fer fièrement ciselé
Où s'appuyait le bras de votre ange envolé,
Et de ces jours heureux de gloire et de puis-

sance,
Et de couronnements et de sainte espérance,
De poésie intime et d'immortels écrits,
Maître, vous souvient-il de notre cher Paris ?

Nous avons même sort, ô mon Maître, ô Poète,
Moi parti de si bas, et vous tombé du faite,
Nous sommes exilés, mais du moins vous avez
L'horizon du pays pour lequel vous vivez.
L'Océan vous redit tout bas de vos nouvelles,
Et vos grands souvenirs vous couvrent de leurs

ailles.
Si vous êtes vaincu, si vous êtes ployé,
Votre gloire vous reste, et quoique foudroyé
Votre muse en son vol ne s'est pas arrêtée,
Et trouve encor des chants dans votre âme
[irritée.

Moi, j'erre malheureux, rame en main, chaîne
[au cou,

À travers flots et vents ; je vais je ne sais où,
Le front gris, le cœur froid, car je ne sais plus
[rire,

Je ne sais plus penser, je ne sais plus écrire.
Chaque nuit, pour trouver le repos désiré,
Nous allons visiter quelque hâvre ignoré ;
Les marins en chantant font leur feu sur la
[grève ;

Moi, je parle au portrait de Ketty, puis je rêve !

Je rêve, et les yeux clos, le front triste et pen-

ché
Je réveille mon père au sépulcre couché ;
Je sens passer en moi les souffles et les flammes
De mes amis partis pour le monde des âmes,
Doux compagnons éteints dans mon cercle

[joyeux,
Disparus jeunes d'ans, pleurés, aimés des dieux ;
Je sens la vague odeur des genêts de la Som-

[me ;
Je revois le village où je naquis, pauvre hom-

[me !
Je reconstruis en moi Paris et sa splendeur.
Paris, sombre Orient, la Mecque de mon cœur !
Et fils pieux, perdu sur l'Océan immense,
J'écoute tous les bruits qui viennent de la
[France !

Maître, vous rayonnez dans mes jours de cha-

[grin,
Maître, soyez béni par l'humble pèlerin,
Par ce malingre esprit qui se lamente et gronde,
Par le disciple errant aux noirs confins du

[monde,
Car, autre Laquedem, repoussé, mort pour tous,
Mes cinq sous de bonheur, je vous les dois à
[vous !

PIERRE CAUWET.

Golfe de Géorgie.

LA MODE.

La physiologie de la *mode* est plus importante qu'on ne pense. Elle offre une carrière immense à l'observation et aux recherches de l'écrivain philosophe et moraliste. Que n'a-t-on pas dit ? que ne reste-t-il pas à dire sur un tel sujet ?

La *mode* est aux habitudes, aux usages, aux mœurs d'un pays ce que l'éducation est au caractère d'un individu,—nous entendons par là les exigences qu'impose la *mode* et les modifications qu'elle apporte dans la manière d'être ;—mais la fraction élégante et découverte de la société n'apercevant et ne jugeant que le côté essentiellement frivole et facile des choses ne se rattache à la *mode* que par le désir, l'inconstance et la vanité. L'histoire de cette puissance mobile est un livre presque impossible à un certain point de vue : il prendrait les proportions d'une vaste encyclopédie sans préambule ni conclusion, beaucoup trop compliquée et surchargée de dates, de notes, de documents arides, pour être jamais un ouvrage intéressant aux yeux des gens du monde. *L'homme et la femme à la mode* surtout l'évitieraient avec soin. L'ennui est ce que redoutent le plus ceux qui font de *l'art de plaire* leur unique occupation, et sacrifient le fond aux dehors.—Un pareil livre, source de travail et de fatigues pour l'écrivain, resterait donc tout entier la propriété du savant, et ce ne serait pas la première fois, disons-le, que le plaisir, le caprice et l'amour-propre des masses tourneraient au profit de la science sans faire la fortune de l'auteur et du libraire.

La *mode* est fille de la civilisation. Tenons-nous en à cette seule parenté la plus légitime de toutes ;—elle marche avec le progrès lui-même et se multiplie à l'infini. C'est un corps à mille bras, tous utiles, nécessaires, indispensables au mouvement social, sans lequel rien ne serait.

Pour embrasser la *mode* sous ses nombreuses variétés de formes, de caractères, d'erreurs, de préjugés et d'audace ; pour mesurer le bien et le mal qu'elle apporte à un pays comme le nôtre, il ne s'agit pas seulement d'entreprendre un voyage éphémère à travers les fantaisies du costume, les différents styles de la décoration, caprices inexplicables du détail ; de visiter,—un journal d'annonces à la main,—les cartons de M^{mes}. Hodde, d'Alexandrine et de Laure ; les salons de Monbro, de Susse, de Giroux et de Tahan ; les écrins de Janisset et de Froment-Meurice ; les magasins de Batton et de Constantin ; les ateliers de Palmyre, de Victorine et de tant d'autres encore, aimables *jurisconsultes* de la coquetterie parisienne, dont les lois s'arrêtent à l'habit et au meuble, en apparence, il est vrai, et qui cependant, sous le rapport moral, ont parfois un pouvoir d'autant plus à redouter que leur code, facile et mondain, est le seul que lise avec avidité la *petite maîtresse*.

Le premier règne majestueusement sur la riche étagère du boudoir d'une coquette ; le second se cache prudemment dans l'austère bi-

bibliothèque d'un penseur marié, tous deux ont une égale valeur dans les incidents de la vie intime ;—ce sont deux formidables antagonistes, sans cesse en présence, s'observant et s'inquiétant, et lorsqu'ils se font la guerre, c'est une guerre acharnée dans laquelle la victoire ne tourne pas toujours au profit du plus séduisant et dont les lauriers du triomphateur sont entremêlés des traits amers du ridicule.

Code charmant, au moins, que celui que consulte, à toutes les heures de son désœuvrement, une femme riche, jeune, belle, entourée et avide de succès, livre précieux auquel elle demande, dans le tête-à-tête du miroir, la science de se parer et l'art de séduire, et, par cela même qu'il est pour celle qui l'interroge un maître aussi éloquent qu'un guide assuré, il cause la ruine des maris prudents et le désespoir des amans jaloux.

Pour embrasser la *mode* sous ses points de vue les plus sérieux, disons-nous, il faut se livrer à une étude approfondie, en quelque sorte scientifique, de toutes les phases de l'élégance, de la richesse et de la splendeur, interroger les arts, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours, en passant, observateur émérite, juge impartial, par la rue, l'atelier, le bazar et le salon.

Toutes les années ne sont pas également favorables au développement de la *mode*. Il est des temps de préoccupations, de troubles et de crises publiques qui réagissent fatalement sur elle ; ne croyant pas prudent de lutter avec le mouvement révolutionnaire, elle le fuit. La *mode* et lui ne se rencontrent jamais.

Ce qu'il faut à la *mode*, c'est la paix, la paix qui protège le travail, laisse à l'intelligence le loisir de créer, autorise le plaisir, et permet le luxe. Que ferait-elle de ses dentelles, de son velours, de ses riches tissus, de son équipage blasonné, de ses Labranche, de ses Lisette, de sa cour familière toute parfumée d'aristocratie au milieu du flux et du reflux de la mêlée, de l'odeur de la poudre et du sifflement des balles ?

La *mode*, toute divinité qu'elle est, et, comme après tout, elle n'est qu'une divinité terrestre, a eu ses heures d'inertie, ses moments d'écueilles, ses jours de deuil.

Depuis l'apparition de 93, que de fois ne s'est-elle pas retirée tremblante, épouvantée, dans le silence et dans l'oubli ? Que de fois n'a-t-elle pas abdiqué son glorieux apanage pour le rétablissement de l'ordre ? Que de fois enfin n'a-t-elle pas été menacée et attaquée par ceux-là même dont elle sera toujours le soutien ; car la *mode* est la richesse du négociant et l'aisance de l'ouvrier. Qu'elle rentre chez elle et aussitôt la boutique et l'atelier se ferment.

Nous touchons à une époque solennelle pour la *mode*.—Au moment où nous nous occupons de son avenir, elle s'appuie sur une saison nouvelle.—Quelle source intarissable de créations neuves, imprévues, dans la fantaisie, dans les arts et dans l'industrie ! Avec tout un peuple d'intelligences à ses ordres, que n'osera-t-elle pas ? que n'a-t-elle pas le droit d'oser ?—Si l'invention manque, le passé peut lui fournir des exemples à suivre en restant dans son

domaine. Les *modos modernes* les plus recherchées ne sont très souvent que la reproduction des *modos anciennes*.—Chaque siècle s'est approprié un caractère de costume qui est, en quelque sorte, l'esprit du temps, à l'exception des penseurs du XVIII^e siècle auxquels nous faisons allusion plus haut. A partir de la fin du premier empire, nous avons retrouvé, çà et là, certaines traductions dans les détails, si-non dans la composition générale du vêtement, empruntant à différentes époques quelques fragments de la forme et de l'arrangement, ce qui finissait par composer, pour la toilette des femmes surtout, un ensemble sans style déterminé ;—disons-le, la *mode* d'aujourd'hui est pauvre d'inventions, de variétés et d'audaces :—ne pouvant plus créer, elle devrait choisir, parmi ses nombreux musées, un costume gracieux et facile à porter, et le rétablir, sauf à y apporter les changements, les modifications que nécessitent nos habitudes, nos usages et nos mœurs.—Qu'elle jette un coup-d'œil rétrospectif sur ces charmantes créations, qu'elle recherche pour la simplicité du beau, la noble élégance du temps de Louis XIII, la magnificence du règne de Louis XIV qui s'appuyait à tout : car alors tout était pompeux et grandiose : la littérature, les arts, la religion et les hommes ; qu'elle évite le clinquant et le mauvais goût du XVIII^e siècle, sans toutefois dédaigner ce qu'il y a en lui de séduisant et de coquet, plus encore dans l'ameublement et dans la décoration que dans le costume. Vers la fin du règne de Louis XV l'ajustement des femmes dépassait toutes les proportions du possible.—C'était une sorte de défi jeté à l'exagération.—On se livrait des assauts de ridicule ; et le langage léger, l'esprit brillant, les mœurs faciles et le laisser-aller galant, de ce temps là, formaient un singulier contraste avec la raideur de ces *édifices vivants* qui faisaient d'une femme l'échantillon de toutes sortes de produits, et qu'on appelait les *grandes dames de la cour et de la ville*.

Le costume des hommes avait seul évité cette fureur d'exagération et de ridicule dans le bien ; car il faut le reconnaître, à l'avènement du roi Louis XV, l'habillement des femmes ne représentait encore que le côté gracieux de la *mode*.—C'était du Louis XV mignard et coquet. Les hommes surtout avaient le droit de se réjouir ; les petites coiffures poudrées, quoiqu'incommodes, à cause des soins de propreté qu'elles nécessitaient, valaient infiniment mieux que la majestueuse et colossale perruque du grand roi ; elles laissaient entrevoir la beauté ou la finesse du cou et encadraient agréablement le haut du front en dessinant les pointes.—On en comptait jusqu'à sept.

En examinant les divers costumes des siècles passés nous n'en trouvons pas, à notre gré, de plus séduisant, de plus riche, de plus facile à porter, l'épée à part, que celui des gentilhommes du temps de Louis XV. Il représentait bien le côté moral de cette époque de plaisirs et d'insouciance. Ainsi vêtu, il fallait être Richelieu ou Fronsac, ou au moins Lauraguais. C'était l'habit des propos frivoles et des sentiments plus frivoles encore, des rendez-vous et des

folles rencontres, enfin l'habit de l'inconstance et des petits soupers.

Si la *mode* nous le rendait, les femmes les plus sérieuses dans le *sentiment* n'auraient rien à craindre ; le costume des *roués de l'Œil de Bœuf* serait la résurrection de la forme et non des mœurs.

Les deux créations les moins heureuses de la *mode* sont assurément les *cerceaux* et les *tailles courtes*, contre lesquelles on se récrie à juste titre. Que le bon goût de notre époque nous épargne les dernières, après nous avoir si cruellement affligés des premiers.

Si la *mode*, à laquelle il est bien difficile de se fier, nous ordonnait d'opter entre les *cerceaux* et les *tailles courtes*, nous donnerions pourtant, sans hésiter, la préférence aux *cerceaux*, dussions-nous voter le rétablissement du *menuel*. Que les jambes de vingt ans nous pardonnent cette flatterie apparente à leurs vénérables *supérieures*, et qui n'est, après tout qu'un respect excessif pour la forme, une question purement artistique. Le *cerceau* est l'exagération du contour. La *taille courte* est le déplacement de la forme ; et, quoique très condamnable sans doute, l'exagération, dans ce cas là, est moins à déplorer que le déplacement ; la nature l'a elle-même indiqué, — et, en fait d'élégance et de goût, elle l'emporte sur le ciseau de la couturière, — l'attache de la ceinture, la plupart des grands maîtres de l'antiquité l'ont scrupuleusement observée ; leurs chefs-d'œuvre en font foi.

Pourquoi tenter de combattre la volonté de la nature, et surtout à l'aide du corset ? Est-ce comme amélioration au point de vue de la grâce ? l'essai est malheureux. La grâce et la beauté y perdent ; toute flexibilité disparaîtrait complètement ; — la taille, par ce déplacement, obtiendrait plus d'épaisseur ; — elle devient lourde sans être majestueuse. — Il s'en suit une sorte de boursoufflement qui, chez les natures robustes, nuit à la souplesse et à l'élégance. Cela forme un ensemble carré des moins harmonieux. Or, la mission de la *mode* est d'aider et d'orne la nature, et non d'en changer le caractère. Nous sommes donc les adversaires des *tailles courtes*. Nous acceptons les inégalités de la coupe du costume actuel dans ce qu'il a de prosaïque, nous lui permettons même l'excentricité dans l'avenir ; mais nous lui défendons de renverser les arrangements et les conditions de la beauté humaine.

Que la *mode* y prenne garde ! Nous l'observons. Notre rôle est de la suivre pas à pas dans ses moindres tentatives. Elle peut faire de grandes et belles choses, utiles au progrès ; qu'elle n'hésite pas. L'audace n'est interdite qu'aux sots et aux impuissants. Elle sied, au contraire, à ceux qui ont la force de créer. Qu'elle entre donc hardiment dans la carrière. — Jamais règne ne s'est offert sous de plus brillants auspices. — Qu'elle rêve, qu'elle enfante, qu'elle produise. On lui bâtit des palais et des bazars ; qu'elle les peuple d'inventions nouvelles qui prennent plus tard une place importante dans l'histoire. — Les richesses premières sont là ; le velours, l'or et la soie n'attendent qu'un coup de baguette magique pour revivre

au grand jour et doubler leur éclat : — qu'elle commande à l'industrie, et l'industrie lui obéira. — Cette Majesté, en apparence frivole, fait, aussi bien que les autres puissances de la terre, un appel au travail, aux échanges lointains qui maintiennent l'union entre les peuples et la prospérité des gouvernements.

Les arts eux-mêmes peuvent être gouvernés par la mode, mais à la seule condition que la mode sortira des limites du vulgaire, qu'elle prendra un caractère élevé, intelligent, indépendant. — Pour cela, il faut qu'elle soit protégée par la richesse de ceux-ci, le pouvoir de ceux-là et l'esprit de tous. Il faut que les hommes haut placés se souviennent qu'ils doivent ouvrir leurs salons à cette souveraine, dont le sceptre, pour être entouré de fleurs, n'en est pas moins sévère à ceux qui lui sont rebelles et veulent la braver. La générosité dans la richesse, voilà ce qu'est en droit d'exiger la *mode* au Canada, comme dans toute l'Amérique et l'Europe. Que les favoris de la fortune n'oublient donc pas qu'en achetant un objet qui ne semble destiné qu'à flatter son amour-propre, ils donnent du pain à tout un monde d'artistes et d'ouvriers qui a concouru à le créer !

n. de b.

CHANSON DE BEBOUIN.

(Imité de Bayard Taylor.)

Sur mon coursier aux pieds de flamme
Je suis venu vers toi du fond de nos déserts ;
Et plus prompt que le vent, a traversé les airs
Le désir qui remplit mon âme.
De ton léger balcon je m'approche sans bruit,
Et ma voix fait redire à l'écho de la nuit :
" Qui, c'est toi, c'est toi seule que j'aime
De cet ardent amour qui ne doit point mourir,
Tant qu'on n'aura pas vu le soleil s'engourdir,
Les astres s'effacer, et du juge suprême
Le grand livre s'ouvrir ! "

Que ton regard vers moi s'abaisse ;
Tu sauras mon amour en voyant ma douleur,
Sur le sable couché je gémis ! Ta rigueur,
Hélas ! accable ma faiblesse !
Que l'haleine des nuits, te portant mes soupirs,
Te rende moins cruelle à mes brûlants désirs :
Car c'est toi, c'est toi seule que j'aime
De cet ardent amour qui ne doit point mourir,
Tant qu'on n'aura pas vu le soleil s'engourdir,
Les astres s'effacer, et du juge suprême
Le grand livre s'ouvrir !

Le charme qui vers toi m'attire
M'enchaîne chaque nuit, frémissant, en ces lieux
Où j'appelle, où j'attends le mot mystérieux
Qui doit terminer mon martyre.
Belle, ne ferme pas ton cœur à mes accents ;
Entrouvre enfin ton seuil ; et mes baisers ardents
Apprendront à tes lèvres que j'aime,
Le secret de l'amour qui ne doit point mourir,
Tant qu'on n'aura pas vu le soleil s'engourdir
Les astres s'effacer, et du juge suprême
Le grand livre s'ouvrir !

New-York, 1854.

P. A.

LA HURONNE DE LORETTE.

PREMIÈRE PARTIE.

QUEBEC.

UN AMOUR COMME ON EN A RAREMENT VU, COMME
ON EN VOIT PLUS RAREMENT,
COMME ON EN VERRA TRÈS RAREMENT.

CHAPITRE VIII.

[Suite.]

— Entrez, dit le jeune homme en prenant une position plus convenable.

Et comme on n'entrait pas, il ouvrit la porte du bûcher, qu'il fallait, on se rappelle, traverser pour arriver à sa chambre.

Dans le bûcher, il n'y avait personne et on heurtait toujours, mais légèrement à la porte extérieure.

— Entrez, répéta Alphonse Mougnot, en soulevant le loquet.

Un petit garçon de dix à douze ans se tenait sur le pallier. A sa vue, Mougnot parut contrarié.

— Entre, lui dit-il brusquement.

Et il courut fermer la porte de la chambre du fond, restée entrebaillée.

Se retournant ensuite vers l'enfant :

— Que me veux-tu ? lui demanda-t-il.

— Aoesiona envoie cela, répondit l'autre, en lui présentant un petit sachet de peau d'original, brodé en poil de porc-épic avec des perles fausses, comme les *sqauas* ont l'habitude d'en confectionner.

Mougnot tressaillit et cacha vivement l'objet dans la poche de côté de son paletot.

Puis il dit à l'enfant qui attachait sur lui un regard anxieux :

— J'irai.

— Et quand ?

— J'y serai avant toi ; va !

Puis il revint près d'Emma, qui contemplant, avec une curiosité bien naturelle, le singulier appartement occupé par son frère,

Il avait l'air si inquiet que la jeune fille le remarqua aussitôt.

— Mon Dieu te serait-il arrivé un malheur ? lui cria-t-elle.

— Moi ! moi ! non ; mais, non ; pas le moins du monde ! répliqua Alphonse d'un ton qui démentait singulièrement le sens de ces paroles.

— Mais tu es pâle....

— Pâle, allons donc ! petite sœur, tu es folle, riposta-t-il, en s'approchant d'un morceau de glace aux trois quarts veuf de tain.

— Oui, très pâle.

— Ah ! c'est l'ordinaire, chez moi la pâleur ; les travaux excessifs, les veilles.... Tu ne sais pas ce que c'est que la profession des lettres, Emma.... Un métier de cheval de *cab*.

— Pourquoi tant te fatiguer, aussi ? hasarda Emma, à qui son instinct de femme avait révélé une partie des misères du littérateur.

— Pourquoi ? ah ! pourquoi ? crois-tu que la gloire s'acquiert sans labeur ? Du reste, je ne me plains pas, petite sœur. Je suis heureux, très heureux ! Mais, dis-moi : Où es-tu descendue ?

— Moi ? chez notre tante.

— Ah ! ah ! chez la bonne femme de la rue St. Jean. Eh bien, j'irai t'y voir, dans la soirée ?

— C'est-à-dire que tu me chasses, Alphonse.

— Nullement Emma, nullement.... Une petite affaire.... imprévue.... Nous causerons de ton mariage, ce soir....

— Tu es bien gentil !

— Je t'assure....

— C'est bon, monsieur. Une autre fois je vous ferai encore ma visite ! dit Emma, d'un accent piqué, et en se levant pour partir.

— Tu es une enfant ! Je t'affirme qu'il s'agit pour moi d'une question de la plus haute importance.

— De vie, ou de mort ! riposta-t-elle ironiquement.

Alphonse ne répliqua point.

— Au revoir donc ! fit-elle.

— A ce soir, dit-il en lui tendant distraitemment la main.

— Ah ! j'oubliais, reprit Emma. Notre bonne mère m'a chargé de te donner ça.

Ouvrant un sac qu'elle portait au bras, pendu à une chaînette d'argent, la jeune fille en tira cinq pièces d'or et les lui mit entre les mains.

— Vingt piastres ! s'écria Alphonse transporté ; ah ! tu me sèves, ma sœur ! Vingt piastres ! Que je t'embrasse !

— Ma foi, non, monsieur ; vous êtes trop égoïste. Ce n'est pas moi qui vous inspire cet excès de tendresse....

— Emma, peux-tu croire ?....

— Oui, je crois que tu es un méchant. Tu m'as fait de la peine en parlant si mal de mon fiancé. Qu'as-tu à lui reprocher ? est-ce que Léon.... ?

Le front d'Alphonse se rembrunit.

— Assez ! exclama-t-il avec un geste de la main. Ce soir, Emma, tu sauras tout.

— Et pourquoi pas maintenant ?

— Maintenant, c'est impossible. Je n'ai pas le loisir. Il faut absolument que je sorte.

— A ton aise, Alphonse, répliqua-t-elle en comprimant les sanglots qui étouffaient sa voix.

L'écrivain ne s'aperçut pas de l'émotion à laquelle sa sœur était en proie.

— A ce soir, répéta-t-il brusquement.

Emma quitta sa chambre, le cœur gros, les yeux noyés de larmes, et quelques minutes après, Alphonse arrivait, en courant, sur la place du Marché de la Haute-Ville où stationnent les voitures publiques.

Il s'élança sur une calèche.

— Où va-t-on ? s'enquit le charretier.

— A Lorette, et vite !

Le véhicule partit avec une grande rapidité.

H. E. CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

ALLEGORIE.

L'Expérience, la vieille aux cheveux blancs, lasse enfin d'une longue stérilité funeste aux humains, enfanta la Critique.

La Critique hérita de toutes les qualités de sa mère. Plus active qu'elle, elle se montra douce, bienveillante et juste dans ses rapports avec les hommes. Ils la prirent pour guide de leurs actions, et n'eurent pas lieu de s'en repentir.

Plus tard, on vit un marmot monter sur des échasses et s'attaquer à la Critique, pour lui ravir son prestige et lui dérober son influence sur les actes et les œuvres des hommes.

C'était le Persiflage.

On chercha son origine, et les perquisitions qu'on fit à ce sujet eurent pour résultat de lui trouver trois illustres parents, qui se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour.

Leurs noms étaient l'Envie, l'Incapacité et l'Ignorance,—glorieuses appellations!

La Chronique rapporte qu'elles étaient de cette troupe intéressante de célestes créatures avec lesquelles le pieux Enée eût l'honneur de faire connaissance, dans une de ses nombreuses tribulations,—et qui s'intitulaient les Harpies.

Une vieille légende dit qu'elles étaient de la sainte congrégation des Bacchantes, ces femmes-modèles dont les contorsions faisaient rire les sérieux Romains.

Enfin un conte fantastique de ce temps-là assure qu'elles n'étaient que d'affreuses mégères qui spéculaient sur les cheveux des passants qu'elles enlevaient avec une prestesse merveilleuse.

Quoi qu'il en soit, le Persiflage n'eût pas grand succès dans ses débuts. Sans cesse on lui reprochait son ignoble naissance, et il se retirait comme un mauvais acteur, honteux d'un fiasco.

Il était réservé à certaines parties de notre société moderne de l'adopter, de le choyer, de le vêtir, et le petit monstre aujourd'hui se pavane impunément sous la protection d'illustres parrains.

On trouve la Critique trop revêche aux caprices du parterre, trop peu conciliante pour les beaux sentiments qui animent généralement les détracteurs. On s'accommode mieux du Persiflage, qui ne demande qu'à s'égosiller; et comme l'extérieur fait énormément pour l'effet, et que le gamin n'est guère *montrable* dans son naturel, on l'a revêtu des dehors de la Critique.

Dans certains coins, la méprise triomphe, et le triomphe est complet, car ceux qui ne voient pas assez loin pour s'apercevoir de la substitution, font avec les autres un chorus tapageur.

Le vrai mérite, le talent, le génie n'ont alors qu'à se tenir ferme ou à quitter la scène.

Combien ont pris ce dernier moyen, n'aimant pas la symphonie des sifflets!

Les esprits cultivés doivent se taire ou braver d'un front d'airain un horizon de sarcasmes, la perspective d'être bafoué par un public qui croit bien faire.

Ils sont séduisants, après cela, les chevrons du monde littéraire! Gentils lauriers, qui vous écrasent comme les poutres d'un édifice qui s'écroule!

Que d'intelligences sacrifiées, perdues, ignorées, à cause d'un public trompé et trompeur! On l'a dit bien des fois, mais je me prends à le répéter involontairement: Est-ce un tort?

Par bonheur que les hommes forts méprisent ces criaileries, et je reïssais, dénièrement, avec plaisir les réflexions suivantes:

Un moraliste célèbre a écrit. "Nous pouvons dire avec certitude que s'il s'élève dans le champ des lettres un homme remarquable, aussitôt on voit une foule de faquins et de sots se liguer pour se moquer de lui."—"S'il fallait, disait un homme à ses adversaires, répondre à tous les chiens qui jappent après nous dans la rue, on perdrait bien des moments précieux."

JULES DE CANADA.

Québec, 19 avril 1859.

L'ENFANT ET L'OISEAU.

Petit oiseau, je te salue,
Toi dont le ramage si gai
Annonce déjà la venue
Du joyeux et beau mois de mai.

Reconnais-tu cette croisée
De ma demeure humble et tranquille,
Que, pendant la saison passée,
Tu semblais prendre pour asile.

Car jamais le grain nourrissant
N'y manquait, n'est-ce pas, petit,
Ni l'eau du ruisseau susurrant,
Ni les légers fils pour ton nid?

Que de fois, quand les premiers feux
Du soleil doraien't l'horizon,
Je m'éveillais au bruit joyeux
De ta variante chanson.

Petit oiseau, je te salue,
Toi dont le ramage si gai,
Annonce déjà la venue
Du joyeux et beau mois de mai.

Assis auprès de ma fenêtre,
Je prends grand plaisir à l'entendre,
A contempler le bois champêtre,
Le frais gazon, et l'herbe tendre.

Longtemps ainsi j'écouterais
Ton doux, joyeux et gai ramage;
Tous mes jouets je donnerais
Pour avoir ton luisant plumage!

Mais ne chante plus; va gaudet
Revoir ta compagne tremblante;
Car déjà, vois, au firmament,
Scintille une étoile brillante.

Petit oiseau, je te salue,
Toi dont le ramage si gai
Annonce déjà la venue
Du joyeux et beau mois de mai.

NOËL OPAN.

16 avril 1859, Comté de Beauharnais.

LES GELEES BLANCHES

DU PRINTEMPS.

Parmi les causes de destruction de nos richesses agricoles, on s'est habitué à considérer, comme les plus pernicieuses, quelques maladies spéciales, comme les *botrytis*, etc., qui ravagent nos plants de pomme de terre et autres plantes utiles. Nul ne songe à contester les dommages occasionnés à nos agriculteurs par ces causes purement physiologiques; mais il ne faut pas oublier que ces dommages sont accidentels, qu'ils ne se sont étendus qu'à une faible portion de territoires limités, et qu'ils ont été circonscrits dans un petit nombre d'années. On a étudié ces maladies végétales, on a pris des mesures urgentes, et déjà elles ont disparu en grande partie.

Tous ces torts causés à nos cultures, sont bien peu de chose auprès de celui dont elles sont menacées, à chaque renouvellement du printemps, par un phénomène de l'ordre météorologique. Ce phénomène ne sévit pas seulement sur une certaine étendue du territoire, il porte ses ravages sur presque toute la partie cultivée du globe; on le retrouve même dans les régions torrides, jusque dans l'Amérique du Sud, sur les plus hauts plateaux des Cordillères. Ce phénomène qui vient chaque année remettre en question les espérances de récoltes que donnent les champs, les arbres fruitiers en fleurs, est connu sous le nom de *lune rousse*; mais ici la lune rousse n'est que l'épouvantail, c'est la *gelée blanche* qui est le fléau.

Le premier pas vers la gelée blanche, c'est la rosée, cette rosée que les poètes ont célébrée comme les pleurs de la nuit, que les anciens alchimistes regardaient comme une exsudation des astres et qu'ils recueillaient avec soin dans l'espérance d'y trouver de l'or. Au printemps, le sol, encore pénétré des froids de l'hiver, jouit d'une température plus basse que celle des couches d'air en contact avec lui, lorsqu'elles sont échauffées par un beau soleil brillant dans une atmosphère calme et pure. Sous cette influence, l'humidité contenue dans le sol s'élève dans l'air sous forme de vapeurs; mais après le coucher du soleil, lorsque la nuit demeure sereine et l'atmosphère sans agitation, ces vapeurs retombent et se précipitent en eau, que le rayonnement du sol refroidi condense en rosée sur le gazon et les plantes qui ne s'élèvent pas à une grande hauteur au-dessus de sa surface. Par l'effet du rayonnement du sol, les plantes acquièrent une température de plusieurs degrés plus basse que celle de l'air environnant, et la rosée, répandue sur leurs feuilles, s'y congèle sous la forme de beaux cristaux et devient cette gelée blanche qui cause tant de ravages dans les jardins.

Ces ravages des plantations par l'effet du rayonnement du sol, se produisant le plus souvent à la fin d'avril ou en mai, en avaient fait attribuer la cause à la lune qui commence dans le premier de ces mois et finit ordinairement

dans le second, et on l'avait appelée *lune rousse*, en raison de ce qu'on lui attribuait la maligne influence de brûler ou, selon le terme vulgaire, de *roussir* les fleurs et les jeunes pousses des plantes. Les expériences du célèbre physicien anglais Wells, sur la formation de la rosée et de la gelée blanche, sont venues décharger la lune de ce méfait et en restituer la cause au sol et à l'air inégalement échauffés, qui tendent à se mettre en équilibre.

Nous avons vu qu'on a pris des mesures contre les diverses maladies qui ont affecté accidentellement divers végétaux et même contre l'oïdium de la vigne; pour quoi, lorsque les gelées blanches sont un véritable fléau pour nos vergers, ne généraliserait-on pas un moyen déjà employé avec succès pour les préserver de leurs ravages?

Si les gelées blanches, comme nous l'avons vu, ne se produisent que lorsque l'atmosphère est pure et le ciel sans nuages, il suffira pour les empêcher de se produire de couvrir un verger de nuages artificiels de fumée dans les nuits froides dont le calme et la sérénité annoncent la manifestation du phénomène. Un illustre agronome, membre de l'Académie des sciences, M. Boussingault, indique, comme combustibles capables de donner assez de fumée pour troubler une grande masse d'air, le goudron de houille, la naphthaline, la résine, les bitumes. Avec ces substances d'une faible valeur, on pourrait former, soit des torches, soit des lampions, dont un petit nombre suffirait certainement pour troubler la transparence d'une couche d'air reposant sur une grande superficie de terrain. Il appelle surtout l'attention sur la naphthaline, substance blanche, solide, cristalline, comparable à la cire, dont on ne sait que faire, précisément parce qu'elle fume trop quand elle brûle; elle aurait sur les goudrons l'avantage d'un transport facile et celui de ne pas salir les objets qui seraient en contact avec elle.

L. . . .

VARIETES.

Aux quatre coins du monde on remarque un édit
 Qui dit :
 Que c'est un gros péché de naître sans fortune
 Aucune,
 Et que, si l'on n'a pas un abondant trésor
 D'or,
 On restera toujours des pieds jusqu'à la tête
 Bête.
 Tout voyageur qui passe et qui voit cet édit
 Rit,
 S'il comprend toutefois ce que c'est qu'un lan-
 Sage ; [gage
 Car ce n'est point l'argent ni même un bel habit,
 Malgré tout leur éclat et leur brillante amorce,
 Qui donnent aux mortels du bon sens, de l'es-
 prit :
 Peut-on jamais juger un arbre à son écorce !

Un homme doué de talents supérieurs, ne s'en croit jamais, et prête son appui au mérite, partout où il le trouve.

SOUVENIR D'AMITIE.

Le 19 avril, 1859.

Ami, te souviens-tu des longues causeries
 Que nos lèvres semaient, odorantes, fleuries,
 Sur le chemin de nos vingt ans.
 Quand nous trouvions au fond du cristal de
 [Bohême
 Plus d'esprit qu'il n'en faut pour construire un
 [poème ?

Te souviens-tu de ce printemps ?

Chacun de nous était poète
 Grâce au vin vieux : eh bien ! veux-tu
 Ranimer ce soir notre tête
 À son enivrante vertu ?

Et nous prendrons encor chacun notre amour-
 [reuse ;

Elle nous versera de sa lèvres poudreuse
 Son beau sang rouge qui reluit :
 Puis, si ce sang trop vif infusé dans le nôtre
 Ferme nos yeux vaincus, dans les bras l'un de
 Nous dormirons toute la nuit. [l'autre

Allons, viens, ami, je t'in vite
 A retremper notre amitié
 Une fois de plus ; mais viens vite,
 Le temps, mon cher, est sans pitié.

Demoiselle au long col, divine Bordelaise,
 Bourguignonne aux flancs ronds, sous la dentelle
 [anglaise

Que pour vous l'araignée ourdit,
 Venez chanter ce soir la chanson délirante,
 Versez-nous à pleins bords la liqueur enivrante
 Par qui notre âme respandit.

Sous vos flancs qu'un rayon colore
 Que de trésors sont enfermés
 Que de beaux rêves vont éclore
 De vos rubis tout parfumés.

Joyeux traits d'union d'une amitié fidèle,
 Par vous ce que le temps a chassé d'un coup
 Revient voltiger à nos yeux. [d'aile
 Et nous puisons ensemble à votre onde électri-
 Un gai ressouvenir de l'époque magique [que
 Où nous étions jeunes tous deux.

Ce temps où nous vous fisions fête
 Sans souci du pâle avenir
 Pour une heure encor se refêta
 Dans le miroir du souvenir.

Hélas ! le vieux vin coule en cascade vermeille ;
 Mais de notre cerveau qui lourdement sommeille
 L'enthousiasme est effacé :
 Nous voudrions en vain galvaniser notre âme,
 Laissons-lui désormais la paix qu'elle réclame
 Commentons-nous du passé.

V. B.

Celui qui ne se possède pas, prouve un petit
 caractère. Et tout petit caractère manque de
 génie, de savoir et de tout bon sens.

SPIRITUALISME.

Nous recevons la communication suivante dont l'intérêt ne manquera pas de frapper nos lecteurs. Le Spiritualisme, ou Spiritisme, comme on l'appelle en France, est, aujourd'hui, le sujet de graves discussions auxquelles prennent part les plus vastes intelligences du monde. Non seulement les membres de l'Institut de France, et la plupart des savants d'Europe et d'Amérique s'en occupent, mais le clergé n'a pas dédaigné d'y apporter le concours de ses lumières. Un des plus célèbres théologiens et prédicateurs de l'époque, le père Ventura, et divers prélats de très haute distinction ont approuvé une œuvre remarquable qui traite de ce sujet. C'est le *Livre des Esprits*, par M. de Mirville. Aussi, quoique notre incompréhension nous oblige à décliner l'honneur de répondre aux questions qui nous sont adressées, croyons-nous qu'il importe de les publier.

À Monsieur le rédacteur en chef de la RUCHE
 LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,—Permettez-moi de vous adresser les lignes suivantes, au sujet du phénomène le plus extraordinaire de notre siècle—siècle— nous pourrions le dire avec raison—bien fécond en événements extraordinaires : je parle du spiritualisme.

Mais ! me répondrez-vous : C'est une illusion que le spiritualisme.

Oui ! une illusion pour celui qui ne le connaît pas... Comme vous, moi aussi dans mon vain orgueil, et avant de vouloir rien examiner, rien vérifier de ce qui concerne ce phénomène, je disais : c'est une illusion, une folie ! Ceux qui en parlent, ou s'en occupent sont des rêveurs, des fous, des insensés !...

Un autre me répondra : C'est de la démonologie ; je ne lui envie pas sa croyance. Seulement, Dieu veuille qu'il marche avec son siècle !

Un autre encore me dira avec un haussement d'épaules scientifique, assumant son air le plus doctoral : c'est du magnétisme. Mais si je lui demande l'analyse ou la définition de ce que nous connaissons sous ce nom : Il me répondra très naïvement : je n'en sais rien...

Maintenant, de la spéculation passons aux faits. Ces faits ont été vus par des personnes dont la véracité est au-dessus de tout soupçon. Je n'ai pas besoin de vous les nommer, car, sans recourir à d'autres preuves, vous-même, et votre famille ; vos amis, et leurs familles ; vos lecteurs et leurs familles ; enfin, tout le monde est à même de s'en assurer en voyant se reproduire chez soi ce que j'ai vu et ce qui se voit tous les jours en France, aux États-Unis, et ici au Canada.

Deux personnes ou plus n'ont qu'à continuer pendant quelques temps de former des cercles autour d'une table, pour obtenir des résultats semblables à ceux qui suivent.

Ce phénomène ne mérite-t-il pas l'attention des hommes sérieux ? N'est-il pas de leur devoir même de l'examiner ; de l'approfondir, s'il est nécessaire ? afin de le dénoncer au monde, si c'est réellement une illusion, ou si c'est une vérité, de la proclamer comme toute autre vérité.

Deux ou trois personnes sont autour d'une

table; en y posant les doigts, elle tourne avec rapidité. Des masses pondérables au lieu de graviter vers la terre en rapport avec les principes de Newton, et de ses confrères, montent dans l'air. Une fois y suspendues, ceux qui assistent aux expériences cherchent à les faire redescendre. Dans ce but ils posent les mains dessus, en pesant de toutes leurs forces. Leurs efforts sont inutiles, ces masses s'obstinent à rester ainsi suspendues, et se refusent à reprendre la position que la science prétend leur être absolument nécessaire pour conserver leur équilibre.

Une dame qui se trouve à ces expériences est entraînée, assise sur sa chaise, autour de l'appartement sans l'intermédiaire d'aucune puissance visible.

Un monsieur qui y assiste, assis à une distance d'environ quinze pieds de l'endroit où se pratiquent les expériences que je viens de décrire, en témoigne son incrédulité, il déclare qu'il est impossible aux défunts de communiquer avec nous autres mortels, comme le spiritualisme veut le faire croire. Celui qui dirige les expériences, pour toute réponse, fait observer aux assistants : " Si c'est véritablement une puissance invisible et incomprise par la plupart des hommes qui fait mouvoir cette masse, enfin si cette puissance est comme le prétendent beaucoup d'investigateurs, des esprits de personnes qui autrefois habitaient la planète que nous occupons, atteste votre présence en transportant cette masse là où se trouve assis celui qui vient d'exprimer son incrédulité."

À peine achève-t-il d'exprimer ce désir, que la table se trouve transportée avec un mouvement rapide vers l'incrédule, qui est forcé de se retirer de sa chaise, afin d'en éviter le contact désagréable.

Par le moyen de coups réglés désignant les lettres de l'alphabet, cette masse inerte nous fournit des pages entières de matière sur des sujets qui nous étaient tout-à-fait inconnus, et auxquels nous ne pensions pas le moins du monde.

Voilà monsieur, un petit nombre des faits les moins surprenants que j'ai constatés dans ce phénomène. Je vous les soumetts à une considération franche et loyale.

Vous, comme rédacteur, placé par votre position pour instruire le public, veuillez m'expliquer ces phénomènes extraordinaires par d'autres théories que celle des spiritualistes.

Bien qu'un rédacteur doive tout savoir, si vous ne le pouvez pas, comme beaucoup de vos confrères, peut-être un de vos lecteurs, le fera-t-il pour vous.

Seulement, entendons-nous bien d'avance: je veux qu'on réponde aux faits par des faits. Aujourd'hui des hypothèses sans preuves; des suppositions, même scientifiques; des spéculations sans démonstration; des paroles sententieuses mais vides de sens; toutes ces armes inoffensives de l'ignorance, de l'incrédulité ou de la mauvaise foi ne servent plus à détruire ce que nos sens constatent comme des faits

positifs. La civilisation avancée du siècle demande quelque chose de mieux.

Donc, voici deux propositions que je soumetts à votre investigation :

1o. En vertu de quelle loi physique les masses pondérables gravitent-elles vers le ciel—malgré les efforts des assistants pour les faire rester à la place indiquée par la science comme étant absolument nécessaire au maintien de leur équilibre ?

2o. En vertu de quels principes existe-t-il des effets intelligents, la cause n'existant pas ?

Dès que vous m'aurez démontré d'une manière satisfaisante l'affirmative de ces deux propositions, je vous en soumettrai d'autres avec des faits encore plus surprenants.

EXAMINATEUR.

Montréal, 1er mai 1850.

TABLETTES.

Les bureaux de la *Ruche littéraire* sont maintenant transférés, rue Notre-Dame, No. 78. Ils seront désormais fixés à cette place. Toutes les communications, regardant l'administration du journal, devront y être adressées.

Nous avons reçu, dans le cours du mois dernier, un nombre si considérable de correspondances de tous genres que nous renonçons à l'idée de répondre à chacun de leurs auteurs. Quelques-unes sont publiées dans ce numéro; d'autres paraîtront dans le prochain, et beaucoup ne peuvent malheureusement pas voir le jour dans nos colonnes. A ce propos, nous rappelons, pour la dernière fois, à nos lecteurs, que nous nous faisons un devoir de refuser les lettres non-affranchies.

La nécessité d'achever, dans ce numéro, le *Premier épisode de l'Histoire d'une famille canadienne* et le désir de faire le plus de place possible aux articles de nos collaborateurs, nous justifieront d'avoir si peu donné de la *Huronie*. La première partie de cette œuvre sera terminée dans la prochaine livraison, qui contiendra, outre les matières ordinaires, une correspondance de modes parisiennes, et, nous l'espérons, une revue de la Nouvelle-Orléans.

La pièce de vers, intitulée : *Chanson de Bédouin* nous a semblé si jolie, si lyrique que nous nous proposons de la faire mettre en musique et de l'offrir, comme prime, aux abonnés de la *Ruche littéraire*.

Quoique le traducteur de cette suave production, n'ait pas cru devoir la signer de son nom, on reconnaîtra bien qu'elle sort d'une plume, depuis longtemps rompue aux difficultés de la langue française et animée de l'inspiration poétique.

En terminant, nous renouvelons nos remerciements à tous les écrivains qui daignent s'intéresser au succès de la *Ruche littéraire* et nous leur annonçons, avec le plus vif plaisir que, grâce à leur précieux concours, nous sommes maintenant en pleine voie de prospérité.

LES ÉDITEURS.

LA RUCHE LITTÉRAIRE.

La *Ruche littéraire* paraît régulièrement, entre les premier et cinq de chaque mois.

LE PRIX DE L'ABONNEMENT EST FIXÉ :

Pour le Canada, \$2.00
Pour l'Étranger, \$2.50

— Toutes les communications relatives à l'administration de la *Ruche littéraire* devront être adressées à M. G. H. CHERRIER, No. 7, Rue Ste. Thérèse, à Montréal.

**FRANCHES DE PORT,
SANS QUOI ELLES SERONT REFUSEES.**

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement

PAYABLE D'AVANCE.

CER

N,

SERA T

DATE LIMITE

ERO

Porte vo

LE.

RECU

ONS

GA

DANS la pre
DIENNES
celles des auteurs
MERMET, MARSAIL

ES CANA-
nes unes de
e, CARTIER,
ON, etc.

La seconde p
FLORIAN, LÉON
E. CATALAN, LA
BERQUIN, DELA

ES SAUGIERS,
LEMOINE,
A. TASTU,

A VENDRE

ADA.
Editeur.

BUREAU DU CANA
Montréal, M

24/5/66			
16/11/66			

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE.
Dé l'homme de lettres.....	81
Lettres d'hiver, STÉPHANE POLIN.....	85
La chambre verte.....	85
A la plus belle poésie, L. J. C. FISKE.....	86
Histoire d'une famille canadienne (suite), H. E. CHEVALIER.....	87
Van-Hoyen, H. E. C.....	102
Souvenirs de Gaspé, J. M. L.....	103
Correspondance de New-York, H. DELLESOUZE.....	105
L'espoir en Dieu, poésie, A. DE MUSSERT.....	107
L'éducation de famille.....	107
Cousin, cousines, C. PÉREN.....	108
A Victor Hugo, poésie, PIERRE CAUVEN.....	112
La mode, R. DE B.....	113
Chanson, de Bédouin, P. A.....	115
La Huronne de Lorette (suite), H. E. CHEVALIER.....	116
Allégorie, JULES DE CANADA.....	117
L'oiseau et l'enfant, poésie, NOB. OFAN.....	117
Les gelées blanches, E.***.....	118
Variétés.....	118
Souvenir d'amitié, poésie, V. B.....	119
Spiritualisme, EXAMINATEUR.....	119
Tablettes.....	120

COMPAGNIE D'ASSURANCE ET DE CREDIT

DU

G R E A T W E S T E R N .

BUREAU PRINCIPAL—Bâtisse de la Compagnie, 403, Walnut St., Philadelphie.
Hon. CH. DATHROP, Président; J. WRIGHT, Secrétaire.

Charte perpétuelle.

Capital.....\$500,000. Actif, au-delà de.....\$350,000.

ASSURANCE MARITIME ET CONTRE LE FEU—SUCCURSALE CANADIENNE,
18, Grande Rue St. Jacques, Montréal.

BUREAU LOCAL AU CANADA.

L'HON. L. T. DRUMMOND, M.P.P., PRÉSIDENT.

Thomas Morland, Ecr., Gordon McKenzie, Ecr., E. S. Freer, Ecr., S. H. Thompson, Ecr.

LEANDER WILLIAM STARR, SECRÉTAIRE.

CONSEIL PERMANENT.—L'hon. L. T. DRUMMOND, M.P.P.

AVOCATS.—MM. ROSE, MOXE et RICHIE, Montréal; MM. CROOKS et CAMERON, Toronto.

BANQUIER.—La Banque de la Cité de Montréal.

On peut se procurer le dernier rapport des finances, Formules de Soumission, Polices et toutes autres informations, en s'adressant au Bureau de l'Agent Général ou à des Agents de la Compagnie en Canada.

J. LEANDER STARR,
Agent Général pour le Canada.

10 mai, 1889.